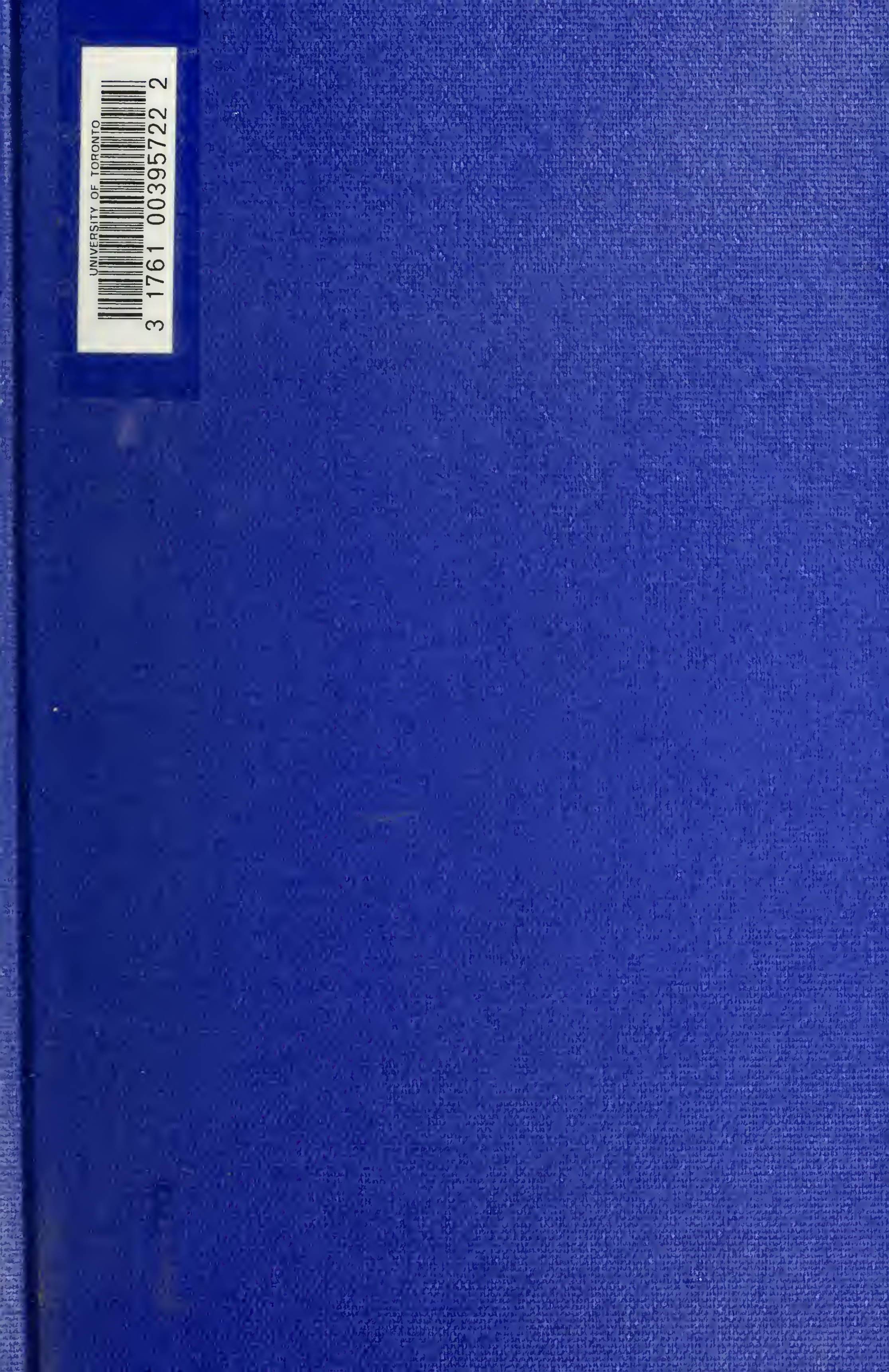

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00395722 2

ÉTUDE SUR RONSARD.



RONSARD

CONSIDÉRÉ COMME IMITATEUR

D'HOMÈRE ET DE PINDARE.

PAR

E. GANDAR,

Ancien membre de l'École française d'Athènes,
Docteur ès-lettres.

Ce n'est pas un poète bien entier, c'est le commencement et la matière d'un poète.

BALZAC.

METZ.

IMPRIMERIE F. BLANC, RUE DU PALAIS.

1854.

A M. RINN,

RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG,

Ancien professeur au Lycée Louis-le-Grand, à l'École Normale supérieure et au Collége de France.

HOMMAGE

DE RECONNAISSANCE ET DE RESPECTUEUX ATTACHEMENT.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.

Ronsard joignait à un vif amour pour l'étude une facilité excessive, et, comme il a consacré quarante années de sa vie à écrire des vers, l'œuvre qu'il nous a laissée devait être très-étendue; elle n'est pas moins diverse.

Se proposant à la fois tous les modèles, Ronsard n'est pas seulement le disciple des Grecs, il a imité les Latins de toutes les époques et les Italiens de la Renaissance; à regarder même ses vers de plus près, on y recueillerait encore un certain nombre de souvenirs de la vieille France (car il ne l'a pas dédaignée autant qu'on le lui reproche), de l'Espagne, dont on peut croire qu'il parlait la langue[1], de l'Écosse et de l'Allemagne où il avait passé quelques années de son aventureuse jeunesse[2].

D'autre part, il s'est essayé à-peu-près dans tous les genres; il a traité des sujets de toute nature, chanté dans tous les rhythmes et sur tous les tons.

[1] Voyez dans ses Œuvres (Ed. de 1630, t. X, p. 632-3), une pièce écrite « *à son retour de Gascongne* (en 1565), *voyant de loin Paris.* » — [2] V. l'*Elégie à Belleau*; René Binet, *Vie de Ronsard*, et le chap. III de cette étude.

Cette souplesse de son esprit ne fut pas le moindre de ses titres de gloire aux yeux de ses contemporains: d'autres avaient pu obtenir la palme dans chaque genre; lui seul, entraîné par une ambition sans bornes, mais toujours heureuse, avait *représenté toutes les Muses ensemble, possédé pleine et entière la gloire universelle de la poésie*. Ses œuvres font songer à une *harmonie parfaite de tous les accords*, et composent, dans cette admirable diversité, un *petit monde accompli*[1]. Lui-même se compare volontiers, et non sans grâce, au miroir qui réfléchit tout ce qui passe; à l'abeille qui fait son miel de toutes les fleurs, sans en dédaigner aucune; au potier qui donne à l'argile complaisante toutes les formes qu'imagine sa fantaisie; enfin, à ces riants paysages où la nature, qui ne s'épuise jamais, mêle en se jouant et assortit toutes les couleurs.

Il est certain que la poésie légère tient dans ses œuvres une grande place; il l'a cultivée avec une certaine ardeur à toutes les époques de sa vie; le *gentil* Marulle, le profane Jean Second, et surtout Pétrarque, ont éveillé son émulation presque aussi souvent que les Grecs, et, parmi les Grecs eux-mêmes, il ne s'est guères moins exercé à traduire Anacréon et Théocrite que Pindare et Homère; les contemporains proclament qu'il excelle dans l'idylle, dans l'élégie et dans l'épître, dans la chanson et l'odelette, et, dès que le roi son maître l'a souhaité, sa muse docile est descendue sans trop d'effort de l'épopée au madrigal, à l'épithalame, à la devise, à la mascarade.

L'amour surtout l'a inspiré : c'est l'amour et le bel œil de Cassandre qui l'ont rendu poète[2]; quelques mois avant sa mort, il chantait encore Hélène; de l'une à l'autre, il a célébré bien des maîtresses, les siennes, celles du roi, celles des grands seigneurs, les unes qui rappellent les courtisanes de l'élégie romaine, d'autres, naïves comme les bergères des églogues de Virgile, d'autres, voilées, idéales comme Laure elle-même.

[1] *Tombeau de Ronsard;* Binet; Duperron, *Oraison funèbre de Ronsard.* — [2] *Amours de Cassandre*, L. I, sonnets 52, 100, 170.

Et, en vérité, lorsqu'on l'entend dire à Cassandre :

Mignonne, allons voir si la rose.....

à Marie :

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame.....

à Hélène :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle.....

comme lorsqu'il chante la solitude de ses forêts et la voix des sources chères à son enfance, on est tenté de croire que sa lyre était faite pour ces doux accents, et que ses véritables muses furent l'amour et la nature.

Aussi bien, il ne s'est point trompé en demandant à des genres moins élevés que l'épopée et l'ode, l'immortalité.

Lorsqu'après deux siècles d'un complet, d'un injurieux oubli, une curiosité mêlée de quelque compassion ramena notre siècle à ce poète tombé si vite et de si haut dans le mépris, c'est aux petites odes, aux tendres sonnets qu'avaient chantés sur le luth les nobles dames du seizième siècle, que s'attacha la préférence des éditeurs et du public. On s'éprit de ces petits tableaux dont la fraîcheur et la grâce n'avaient point vieilli. On plaignit, on blâma Malherbe, d'en avoir méconnu le charme. Seul, l'arrêt de Boileau ne cessa point de peser de tout son poids sur le *faste pédantesque* et les *grands mots;* Ronsard demeura, sans aucune excuse, coupable d'avoir imité les Grecs avec une ardeur indiscrète, trop enflé sa veine, trop hautement entonné l'*airain enroué de Bellone.*

Je ne prétends pas blâmer ce choix. Si leur intention n'était que d'extraire du recueil des œuvres de Ronsard, un certain nombre de pages faciles et agréables à lire, les éditeurs des *Poètes français jusqu'à Malherbe* [1], M. Sainte-Beuve et, sur ses pas, M. Lacroix [2], ont eu plus d'une raison pour préférer

[1] Paris, Crapelet, 1824, in-8°, t. IV. — *Choix des Poésies de P. de Ronsard et de ses devanciers*, Paris, Werdet, 1826, in-32. — [2] *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard*, Paris, Sautelet, 1828, in-8°; les mêmes, Delloye, 1840, in-12.

les *Amours* à la *Franciade*, les églogues aux hymnes, les odes légères écrites dans le style d'Anacréon et d'Horace aux longues odes pindariques.

Pour moi, cependant, longtemps appliqué à l'étude des œuvres de Ronsard, à mesure que je pénétrais dans les secrets de sa pensée et que je connaissais mieux l'histoire intellectuelle de son siècle, je m'accoutumais à le considérer sous un aspect tout différent, et démêlais plus nettement, dans l'apparente confusion de ses ouvrages, les deux choses qui en font le caractère et le prix, qu'on a remarquées avant moi, mais sur lesquelles j'estimais utile de revenir après les autres pour y insister davantage.

Bien que Ronsard ait imité tout le monde, essayé tous les genres et tous les tons, cependant il y a des matières qu'il préfère, un ton qui convient mieux que tous les autres à sa voix mâle et fière.

Même à ne le juger que par les éditions contemporaines, on peut reconnaître, dans la poésie légère, qu'il a été mieux inspiré par Anacréon que par Pétrarque.

En remontant aux éditions complètes du seizième et du dix-septième siècle, on s'aperçoit en outre que, disciple des Grecs, ses préférences le portent moins encore vers Anacréon que vers Homère et Pindare.

Il est facile de reconnaître que ce fut là son goût, son génie véritable : une certaine inconstance naturelle qui arrivait vite à la satiété en toutes choses, l'intérêt de sa renommée et de sa fortune, le désir, le besoin de plaire l'entraînèrent souvent à oublier les modèles et le langage qu'il s'était choisis; mais, jusque dans la dissipation de sa vie mondaine et les plus grands sacrifices que fit le courtisan à la faveur, sa mémoire, ses instincts le ramènent, sans qu'il y songe, à Pindare, à Homère, aux Grecs, aux grandes pensées, au style élevé, qui est son style familier dès qu'il échappe à toute influence étrangère, comme on le voit surtout aux deux époques les plus libres de sa vie, celle où, jeune encore, il vit loin de la cour, absorbé tout entier par l'étude, et celle où l'indifférence des maîtres

auxquels il a trop sacrifié le rend, vieilli, aigri, mais fier encore, à une solitude qui lui inspire ses vers les plus sincères et les plus touchants.

Ainsi, c'est lorsqu'il imite les Grecs, et lorsqu'il se livre tout entier à son goût pour la poésie élevée que Ronsard est véritablement lui-même. C'est alors qu'il gagne les sympathies des hommes les plus sérieux de son siècle, des Muret, des L'Hopital, des Pasquier, des Montaigne ; c'est alors qu'il a droit aux nôtres.

S'il n'avait pas été, sur toutes choses, le disciple des Grecs, imitateur des Italiens, Ronsard n'aurait fait, comme Dubellay, que nous conduire, par une transition naturelle, de Saint-Gelais à Desportes; imitateur des Latins, il n'aurait pas eu l'honneur d'ouvrir à des poètes qui l'ont dépassé une route nouvelle.

S'il n'avait point tenté d'élever le langage de la poésie, ses meilleurs sonnets, ses odelettes les plus gracieuses n'en auraient fait qu'un poète aimable de plus entre Marot et Chaulieu.

Je me suis proposé d'étudier ici, d'une façon toute spéciale, parmi les œuvres de Ronsard, celles où se rencontre le double caractère qui fait, à mes yeux, son originalité.

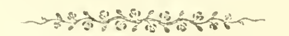
Parmi les genres sérieux, la poésie dramatique est le seul dont je n'aurai point à m'occuper : Ronsard affecte de ne pas aimer l'emphase de la tragédie, et dédaigna toujours d'en disputer le prix à Jodelle et à Garnier. Il ne faut pas se trop étonner qu'un poète qui aspirait à réussir n'ait pas cultivé un genre de poème auquel il faut pour réussir complètement des moyens d'interprétation dont la France au seizième siècle était entièrement dépourvue; on sait d'ailleurs, que son premier ouvrage était une traduction du *Plutus* d'Aristophane, jouée au collége de Coqueret, et qu'un jour, Daurat ayant expliqué à ses élèves une pièce d'Eschyle, Ronsard, transporté, lui dit: « Mon maître, pourquoi m'avez-vous caché si longtemps ces richesses? » [1] On pourrait donc supposer que, s'il n'imite pas

[1] Binet, ibid.

Eschyle et Sophocle, c'est surtout parce que nous n'avions pas encore de théâtre.

A défaut de tragédies imitées de celles d'Eschyle et Sophocle, on trouve partout dans ses œuvres le témoignage de l'admiration toute particulière qu'il professa pour Homère, pour Virgile, imitateur d'Homère, et pour Pindare. Je recueillerai les réminiscences éparses dans ses poèmes; j'examinerai ceux où il a prétendu imiter ses maîtres, la *Franciade*, les fragments épiques mêlés aux hymnes et au *Bocage royal*, et les odes pindariques, ouvrages presque tous négligés par la critique contemporaine.

Sans en exagérer le mérite de parti pris, je m'attacherai à bien marquer la nature des tentatives qu'ils rappellent; à dire comment et pourquoi ces tentatives ont avorté, ce qui les recommandait, ce qui excuse l'illusion du poète, et celle de son siècle; s'il a, même en ne réussissant pas, exercé, pour avoir osé, une influence efficace et salutaire; à ce titre, quelle est la place qui appartient véritablement aux poèmes et à leur auteur dans l'histoire du développement de notre langue et des progrès de notre littérature.



CHAPITRE PREMIER.

RONSARD IMITATEUR D'HOMÈRE.

I. L'imitation d'Homère est une nouveauté au seizième siècle ; souvenir d'Homère présent partout dans les œuvres de Ronsard.

Il faut d'abord se demander si c'était une chose aisée et commune en France que d'imiter Homère lorsque Ronsard osa l'entreprendre.

Durant tout le moyen-âge, la tradition avait perpétué le nom du poète : il y avait un Homère à la cour de Charlemagne ; dans les chronologies fabuleuses, si populaires jusqu'à la Renaissance, Homère et Salomon marquent une date, aussi dit-on : *du temps d'Homère, vieux comme Homère.* On n'ignore même pas ce qu'il était : un *prisiez* poète, un *clerc lisant,* un *clerc merveilleux,* ni plus ni moins que la plupart de nos trouvères ; Théroulde et Jean de Meung vont jusqu'à le nommer, comme fit Dante après eux, *prince des poètes, poeta sovrano.* Ailleurs, on le disait sage, et même riche. Il est facile de voir combien les notions vulgaires étaient sur son compte, non-seulement peu précises, mais peu exactes.

Sa vie était cependant moins inconnue que ses œuvres. Ce n'est pas que l'histoire de la guerre de Troie et les héros de l'*Iliade* ne fussent très-populaires ; on ne célébrait pas les vertus de Roland, d'Ogier, plus souvent que celles d'Hector, ce parfait modèle des anciens preux, la *fleur de la chevalerie*

du monde. De tels récits flattaient à la fois en Italie, en Angleterre, en Belgique, en France, les descendants d'Anténor, d'Enée, de Brut, de Bavo, de Francus.

Aussi que d'*Iliades* n'avons-nous pas eues, depuis le douzième siècle et Benoît de Sainte-Maure! Aucune gloire ne fit défaut au trouvère de la *Destruction de Troie:* un siècle à peine s'est écoulé qu'on a déjà traduit et qu'on lui vole son ouvrage, en France, et de toutes parts; il passe en Italie sous la plume ambitieuse de Guido Columna, et jusqu'en Grèce, où une version byzantine va (singulière destinée!) disputer aux manuscrits d'Homère leurs rares lecteurs.

Puis, on oublie Benoît de Sainte-Maure, comme la langue qu'il a parlée. Mais ses plagiaires lui survivent[1]. A l'université de Poitiers, en 1450, sa chanson, mise en prose française au quatorzième siècle, tombe dans les mains d'un écolier convalescent qui en tire, pour se distraire, tout un Mystère. Quatorze ans plus tard, un chapelain du duc de Bourgogne, traduisant à son insu l'ouvrage d'un compatriote, d'après la prose latine de Columna, remit Benoît de Sainte-Maure en prose française pour la seconde fois. Or, on lit le Mystère de Jacques Millet, et les *Histoires troyennes* de Raoul le Fèvre et de Columna avec passion pendant tout le quinzième siècle.

Malheureusement, entre ces *Iliades* françaises et latines, simple prose ou prose rimée, récit ou action, et l'*Iliade* d'Homère, il n'y a aucun rapport.

Aucune d'elles, même celles qui sont écrites en vers, ne daigne être un poème. La Chanson de Geste, le Mystère est une histoire, tout aussi bien que l'histoire de Columna et de le Fèvre. Quoiqu'on y trouve des passages touchants, des narrations animées, quelques images agréables, il n'y faut chercher ni le langage, ni les ressorts, ni l'action de l'épopée.

[1] Cette histoire du poème de Benoît de Sainte-Maure et de ses transformations successives serait trop longue, s'il fallait le suivre en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Même en me bornant aux versions qui ont été composées en France ou qui y sont devenues populaires, je sortirais des bornes de cet ouvrage si j'entrais dans quelques développements ou si je cherchais seulement à fournir la preuve de tout ce que j'affirme.

Des chapelains du douzième et du quinzième siècle, un juge de Messine, contemporain de Philippe-le-Bel, un licencié en droit sous Charles VII, ne sont pas gens à conserver dans l'action un rôle aux divinités mensongères de l'Olympe.

Plus de merveilleux, et plus d'unité, puisqu'il ne s'agit point de raconter la colère d'Achille, mais bien la longue lutte de Troie contre la Grèce, les trois siéges, ou tout au moins le dernier, depuis la pomme d'or disputée par les trois déesses, jusqu'au cheval d'Epéus et à la trahison d'Anténor, jusqu'au retour des chefs, en un mot, tous les événements que comprend le cycle, et dont, par un scrupule d'excessive exactitude, l'historiographe ne nous déroberait pas le plus petit, fût-ce au théâtre, et dût *Troie la Grande* n'être livrée au pillage que le troisième jour, après le soleil couché.

Je risquerais trop de m'oublier entièrement sur la route, si je parlais des héros et du rôle qu'on fait jouer à chacun d'eux: Achille s'irrite, mais ce n'est point du tout pour Briséis et guères plus pour Patrocle; c'est un félon qui trahit les Grecs *vilainement*, et, plus vilainement encore, pour triompher de ses rivaux, compte sur le nombre et sur la ruse ; si bien que, lorsqu'il meurt, sa mort, si affreuse qu'elle soit, n'est que la juste expiation de ses fautes et une satisfaction tardive donnée à la conscience publique. On peut bien croire qu'Achille n'est pas le seul qui ait ainsi changé de caractère depuis Homère.

Ainsi, dans toutes ces chroniques, on chercherait en vain quelque chose qui fît songer au poème ancien. Il est juste de dire, pour excuser Benoît de Sainte-Maure et ses nombreux imitateurs, que non-seulement ils comprenaient à leur manière les droits et les devoirs de la poésie, mais qu'ils ignoraient complètement l'*Iliade*.

C'eût été pour des compilateurs minutieux une source ajoutée aux autres, où l'on aurait puisé aussi quelques détails. Mais, outre que le témoignage était en Grec, par conséquent inintelligible, était-il bien nécessaire de consulter une relation incomplète, inexacte, partiale, qui ne pouvait pas garder même une ombre d'autorité en présence des récits authen-

tiques de deux témoins oculaires, l'un, prêtre de Jupiter à Troie, et l'autre, soldat d'Idoménée?

Aussi ne parle-t-on d'Homère au moyen-âge que pour lui reprocher ses mensonges; et toutes ces *Iliades* qui se succèdent pendant quatre siècles, reproduisent uniformément l'*Iliade* apocryphe de Darès le Phrygien et de Dictys le Crétois, versifiée en latin par Iscanus, comme elle fut amplifiée en roman par Benoît de Sainte-Maure. Jusqu'ici, Homère est pleinement hors de cause.

Il n'était cependant pas tout à fait perdu. On mettait communément à la suite des poètes latins une petite *Iliade* en huit livres, que recommandaient aux gens de bonne foi deux noms fort illustres : car le poète qui avait abrégé et traduit Homère en hexamètres latins, n'était rien moins que le Thébain Pindare, auquel il avait plu d'offrir à son fils ce petit poème, *lit étroit*, où il avait resserré *tous les flots du vaste Océan*[1].

Ce Pindare ne mérite pas tous les éloges que lui donnent ses éditeurs : il a abrégé avec si peu d'intelligence, que, dans une *Iliade* réduite à moins de onze cents vers, il réussit à encourir même le reproche de prolixité. Il s'arrête à traduire textuellement de simples comparaisons; il y a des passages qu'il dénature et même qu'il amplifie; Chrysès et Priam y parlent aussi longuement que dans Homère; puis, l'auteur supprime l'entretien d'Hélène avec Priam et les vieillards; il donne onze vers aux adieux d'Hector et d'Andromaque, dix à l'ambassade des chefs et à cette belle réponse où Achille montre avec tant de naïveté le fond de son cœur.

Toutefois, puisque, si imparfaite et si mutilée qu'elle soit, c'est une *petite image*[2] du poème d'Homère, et que certains passages du texte original y sont résumés assez fidèlement, nous aurions peut-être quelque raison pour préférer cette *Iliade* à celle de Columna. Mais ce n'est point le goût du temps. Et, malgré son nom, le faux Pindare était beaucoup moins connu, beaucoup moins estimé que le faux Dictys et le faux Darès.

[1] En tête de l'édition donnée par Polyard, 1515. — [2] *Imaguncula* (Polyard).

Cependant, voici qu'en Italie, à la voix de Pétrarque et de Boccace, on explique Homère, on le commente, on en donne plusieurs versions en latin; mais la France persiste dans son ignorance. Par une rencontre très-singulière, la meilleure de ces versions, celle de Valla, est apportée à Paris; il fallut que les circonstances fissent passer les Alpes à un Italien pour que ce précieux ouvrage, *dérobé à la vermine*[1], retournât chercher un imprimeur aux lieux où il avait été fait. Et de 1448 jusqu'en 1541, tandis que de l'autre côté des Alpes on multiplie les éditions et les traductions d'Homère, de celui-ci, les imprimeurs ne se lassent pas de publier Dictys, Darès, Columna, Millet, le Fèvre.

C'est sous Louis XII, en 1511 (la date mérite d'être notée) que l'auteur d'une des dernières histoires de Troie, bien jaloux, comme les autres, de puiser aux sources de la *vérité historiale*, mais poète en même temps qu'érudit, se laisse le premier séduire au charme des narrations d'Homère « bien coulourées de fleurs poétiques ». Jean Lemaire l'avoue très-ingénuement : « c'est parce qu'il est *beau, délectable, et sent bien son antiquité* », qu'il « *translate presque mot à mot*, » d'après la version latine de Laurens Valle, un des épisodes les plus poétiques de l'*Iliade*, le combat de Pâris et de Ménélas, l'entretien de Priam et d'Hélène sur les murailles; et heureusement, si bref qu'il se pique d'être, l'auteur ne supprime pas un mot des comparaisons, ni des touchantes paroles de la belle Argienne :

« ...... Là eut grant cry et grant huée faicte du costé d'iceulx Troyens, ne plus ne moins que les Grues ont accoustumé de faire ou temps matutin, quant elles partent des régions septentrionales et vollent par l'air en grant compaignie vers la grant mer Oceane pour faire cruelle guerre et mortifère aux petitz pigmiens. Et au contraire les Grecz, sans noise et sans clameur, mais sans plus frémissans par grant ire en eulx mesmes, traictement hastoient leurs pas, revolvans en leurs courages par quel moyen ilz pourroient vaincre leurs ennemys et deffendre eulx et les leurs. A la venue doncques des Troyens ou

[1] Quam pulvis et *tinea* pressit. (Dédic. de l'éd. de 1474).

pour mieulx dire à la course, si grant pouldrier se leva en la champaigne, mesmement à l'aide du vent qui soufloit, que sembloit une de ces bruines espesses qui sont ennuyeuses aux bons bergiers des champs, et fort aggréables aux larrons nocturnes... »

Cependant « il entra en la doulce poictrine de la belle Hélaine ung grant désir [1] de son premier mary, de ses parens et de son pays.... » Elle trouva sur la tour, Priam, que les vieillards entouraient; « et devisoient de plusieurs choses entre eulx, et ressembloient les crinsons ou cygalles : lesquelles, ou temps d'esté, mussées entremy l'umbrage des branches fueillues, ont accoustumé de chanter doulcement..... » Et les vieillards l'admirent :

« Certes, ce n'est point chose estrange si les Troyens et les Grecz soustiennent tant de maulx et si longue espasse pour un tel visaige : qui ne semble point estre de femme humaine, ainçois plus tost d'une déesse immortelle... »

Et Priam lui parle avec l'indulgence d'un père. Mais elle lui répond :

« Pleust ores aux Dieux que je fusse morte de mort obscure, quant premièrement je suyviz ton filz en laissant mon mary, mes compaignes et ma fille unique Hermione! Car tant de maulx ne s'en fussent ensuyviz, et ne feusse point tourmentée de pleurs et de larmes comme je faiz [2]. »

Quelques années plus tard, un homme bien inférieur à J. Lemaire, par son talent comme par sa position, entreprit dans une petite ville de province, loin de tous conseils et de toute faveur, une traduction complète de l'*Iliade* [3].

Est-il besoin de dire que c'est sur la version latine, et presque sans se douter de l'existence d'un texte original, qu'écrit son livre Jehan Samson, lieutenant du bailli de Touraine à Châ-

[1] Regret, *desiderium*. — [2] *Le second livre des Illustrations des Gaules et des singularitez de Troye*. Ed. de 1533, ch. 16. — [3] *Les Iliades de Homère, poete grec et grant historiographe*. Paris, J. Petit, 1530, in-8°, goth. M. Egger en a parlé dans sa *Revue des Traductions françaises d'Homère, Nouv. Revue encycloped.*, août 1846.

tillon, créature modeste d'un des aïeux de l'auteur des *Maximes?* Il reproduit, il aggrave les contre-sens de Valla, dans un langage d'ailleurs étrangement chargé de latinismes et de pléonasmes. A le lire, non-seulement on descend fort au-dessous du style de J. Lemaire et de R. le Fèvre; mais on va jusqu'à regretter les emphatiques périodes de Columna, que du moins relève et anime une fausse chaleur.

Pour moi, je passe aisément sur ces défauts; je pardonnerais même à Samson de trouver le poème trop court et d'avoir voulu, pour compléter l'histoire de la *Destruction de Troie la Grant,* donner à l'*Iliade* un prologue et un épilogue, indigestes compilations empruntées à *Guyon de Coulonnès*, à Darès et à Dictys [1]. Du moins, ce nouveau cyclique fait d'Homère assez de cas pour n'emprunter des témoignages étrangers qu'à défaut du sien; il reproduit, à peu près sans s'interrompre, les vingt-quatre chants du poème, et va jusqu'à y joindre la vie du poète attribuée à Hérodote.

Seulement, il est bien probable qu'il fait ce sacrifice au désir de ne pas se traîner dans l'ornière battue. Car, s'il s'abandonnait à ses penchants naturels, bien souvent il quitterait aussi la fable pour l'histoire ; et quoiqu'il s'étudie, avec une certaine sincérité, à ne pas sortir de son rôle d'interprète, plusieurs fois encore il arrive que la patience lui échappe. La conscience de ce juge intègre se révolte à la pensée qu'il prête l'autorité de son témoignage à tant d'impostures. Au deuxième chant, il supprime sans façon le dénombrement des vaisseaux, parce que sur ce point important il a préféré transcrire dans ses *prémisses*, les calculs authentiques de ses historiens. Au vingt-deuxième chant, lorsque l'impitoyable fils de Pélée frappe Hector, ce modèle des preux, le traducteur s'interrompt pour protester contre une partialité que confondent au surplus les assertions contradictoires de tant de témoins

[1] Les *prémisses* ne sont pas autre chose qu'une traduction libre de G. Columna, l. VI-XIII, XV et XVI, à l'exception du vingt-deuxième et dernier chapitre qui est emprunté à Dictys de Crète, I, 17-23. Les *additions et séquences* (neuf chapitres) sont tirées confusément de Columna, l. XXVI-XXXV, et Dictys, l. IV-VI.

oculaires. Et plus loin encore, dans les *séquences*, en racontant la mort de Troïlus, son indignation s'emporte jusqu'à l'apostrophe. Il est vrai qu'il garde quelques formes; c'est au *grand* Homère qu'il adresse ces invectives :

« Dy-moy doncques, Homère, pour quoy c'est que tu as ainsi exalté Achilles?... Tu as tort de exalter ung trahistre et laisser les nobles preux qui plus en valloient que dix mille. »

N'accusons pas Samson d'avoir été trop timide dans la préférence qu'il a montrée pour Homère, il n'a déjà que trop imprudemment heurté le goût de ses contemporains. Et je ne veux pas d'autre preuve de sa hardiesse que la fortune de son livre. Jamais enfantement ne fut plus pénible. On voit que les lecteurs font défaut et que peu à peu l'écrivain perd courage : il abrège les derniers chants de l'*Iliade;* prolixe dans ses *Prémisses,* il est presque sec dans ses additions. D'autre part, à la fin du premier chant de l'*Iliade,* on lit la date de 1519; les six chants qui suivent ne parurent qu'en 1523; l'ouvrage complété ne sortit des presses de J. Petit qu'en 1530[1], l'année même où François I instituait les Lecteurs royaux. Assurément, même au commencement du seizième siècle, on n'eût pas mis ces douze années à publier et à répandre une traduction de Columna.

Les circonstances prêtent au livre de Samson plus d'intérêt qu'il n'a par lui-même de mérite. On y retrouve tous les caractères de l'époque de transition à laquelle il appartient. Ce sont encore les caractères gothiques de l'imprimerie naissante, les légendes surannées des trouvères, cette langue chargée de latinismes pédantesques, si chers au quinzième siècle, et qui ne périra que sous les coups de Rabelais, de Dubellay, d'Estienne. Homère n'y peut reparaître encore que traduit de seconde main, et, par une sorte de conciliation impossible, réuni aux chroniques apocryphes qui ont si longtemps usurpé sa place. Toutefois, sous ce dernier déguisement, on peut déjà le reconnaître. Et, si le livre appartient encore au

[1] Ces dates se trouvent aux folios 17, 89 v° et 244. Elles rectifient les indications données sur Samson par Brunet, à l'article *Homère*.

moyen-âge, Samson aura du moins cet honneur qu'on sent qu'il en est la fin. Homère ne saurait plus tarder à renaître.

Le texte même a beaucoup de peine à trouver des lecteurs. Budé l'étudie et l'annote[1]: combien d'érudits étaient capables de l'imiter? Un certain nombre d'exemplaires des éditions italiennes passent sans doute les Alpes, et, de Lyon, viennent jusqu'à Paris. Mais les imprimeurs entreprennent vainement de donner une édition française. Gourmont avait publié en 1523 les deux premiers livres de l'*Iliade;* en 1535, Wechel y avait ajouté les cinq premiers de l'*Odyssée,* et, en 1541, Néobar avait osé compléter ce second poème. Lorsque en 1543, Ronsard, aidé par Baïf et par Turnèbe, commença à lire Homère sous la direction de Daurat, il y avait déjà treize ans qu'on enseignait le Grec au collége de France; et cependant on n'avait encore publié en France qu'une édition de l'*Odyssée* et seulement trois chants de l'*Iliade.*

Il faut le remarquer aussi : même à côté d'Homère, le *Darès* survit; durant tout le seizième siècle, on continue à l'imprimer; au dix-septième, sous les auspices de Bossuet, Mme Dacier le publie et le commente pour l'instruction du Dauphin; et, plus récemment, l'autorité de Niebuhr a de nouveau appelé sur lui l'attention de l'Allemagne. Quoi qu'il en soit de ses titres à notre estime, on a beaucoup de peine à l'oublier tout à fait, même lorsqu'on lit Homère : de nos jours encore, combien de gens savent nettement que l'*Iliade* a pour sujet la colère d'Achille et non le siége de Troie, qu'Achille n'est pas invulnérable, et que ce n'est pas autour des murs de Troie qu'il traîne trois fois le cadavre d'Hector? On a persisté, même après Ronsard, à ne considérer ce récit de la colère d'Achille que comme un des épisodes du cycle, offrant à peu près le même intérêt que les autres. C'est ainsi qu'en 1614 du Souhait, refaisant l'œuvre de Samson, publie avec l'*Iliade,* allongée ainsi de dix livres par un prologue et un épilogue, le *Ravissement d'Hélène,* qui explique le siége de Troie, et la *Prise de la ville* qui le termine, « le tout de la traduction et *invention* de l'auteur. »

[1] Boivin, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, T. V.

Ronsard lui-même, malgré son admiration jalouse pour les Grecs et surtout pour Homère, ne sait pas toujours se dérober à ces réminiscences : lorsqu'il parle des héros du poète, il leur garde, et je veux croire que ce fut plus d'une fois à son insu, quelques-uns des traits que leur ont prêtés les variantes apocryphes.

Il peut bien, sans faire injure à son divin modèle, rappeler des faits et des personnages auxquels il n'a pas été fait place dans l'*Iliade,* montrer Pâris abandonnant Œnone et jugeant les trois déesses, Chiron élevant Achille, Ulysse tué par Télégone, citer en passant les noms de Téléphe, Palamède, Troïle, Penthésilée, ou encore, d'après Leschès et Virgile, parler du cheval de Troie; s'il traite de *couard* le héros de l'*Odyssée,* tous les poètes de l'antiquité lui avaient déjà prodigué de telles injures; s'il recueille, au sujet d'Achille lui-même, quelques vieilles fables étrangères à l'*Iliade,* si même il s'écrie avec peu de respect :

> Achille, ne déplaise à ton poète Homère,
>
> . . . .
>
> Ha ! tes gestes sont beaux, mais ton amour légère
> Déshonore tes faits et le Roumant d'Homère...

ce n'est là que la boutade d'un poète élégiaque, et l'on ne peut mettre Ronsard au rang de ceux qui rendent le héros méconnaissable pour le poète lui-même :

> Homère, qui servit aux neuf Muses de guide,
> S'il voyoit aujourd'huy son vaillant Eacide,
> Ne le cognoistroit plus.....

Il a si souvent chanté Cassandre et Hélène qu'il a bien pu puiser à plus d'une source ce qu'il dit à ses maîtresses des héroïnes avec lesquelles, dans ses doctes mignardises, il prend plaisir à les confondre : c'est ainsi qu'il montre Hélène empressée à suivre Pâris, chantant autour du cheval pour attirer les Grecs dans le piége, *amadouant* Ménélas, ou, vieillie, s'écriant, devant son miroir, que ses premiers maris ont été bien insensés de s'armer pour un tel visage. Hélène n'en est pas moins Hélène.

Mais pourquoi Ronsard ne s'en est-il pas tenu à Virgile, à Ovide et même à Darès ? Et comment a-t-il aimé assez Lycophron pour parler de Pénélope comme l'eût à peine fait Columna, lorsqu'à deux reprises, il fait de la fière et chaste héroïne de l'*Odyssée* une rusée, qui écrit à son mari de lamentables héroïdes, tandis qu'elle envoie son fils à Pylos pour céder sans témoins et sans remords aux plus honteuses faiblesses ? Il est vrai que, dans l'un de ces deux passages, c'est la jalousie de Calypso qui parle. Il est vrai aussi que, lorsqu'un poète écrit autant que Ronsard, et aussi vite, il ne s'estime guère tenu de mettre sa fantaisie d'accord avec elle-même. Mais la réunion de tous ces exemples prouve aussi qu'autour de notre poète, imitateur, émule d'Homère, le texte d'Homère n'était encore ni exactement connu, ni religieusement respecté, puisque ces variantes lui sont familières et se mêlent sous sa plume aux citations et aux réminiscences les plus fidèles.

En revanche, et sans parler de la *Franciade*, les vers de Ronsard témoignent à chaque page de l'admiration profonde que lui inspire le génie d'Homère et du soin religieux qu'il mit toujours à lire et à étudier ses deux poèmes. Aucun nom ne reparaît aussi souvent dans ses ouvrages : pour lui, la poésie, telle qu'il la rêve, la gloire, telle qu'il l'envie, c'est celle d'Homère ; Homère même, malgré son beau style, est sujet à la pauvreté [1] et à la mort, mais son nom lui survit, impérissable comme ceux des héros qu'il célèbre ; ses œuvres sont un ruisseau intarissable où, *d'âge en âge*, la muse *abreuve* ceux qu'elle a choisis, un divin modèle qu'ils doivent sans cesse avoir sous les yeux : qui pourrait-on lui comparer ? Et, jusque dans ses œuvres les plus légères, soit qu'il se fasse l'avocat de sa tempérance, soit qu'il le salue de son verre

[1] ..... une noble misère,
Riche de pauvreté : tesmoin en est Homère.....
Qui, pauvre, d'huis en huis ses poëmes chantoit
Pour un morceau de pain qu'un riche luy jettoit.
(T. VII, p. 214.)

dans ses *gayetéz* :

> Des meilleurs le meilleur resveur
> Je te salue, ô bon Homère,

on sent que, dans son admiration, personne ne tint jamais une place égale.

Il est dans Homère peu d'épisodes qu'il ne rappelle par quelque trait; et on retrouverait, éparse dans son livre, toute une analyse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il n'ignore pas que le premier de ces poèmes a pour sujet

> Du grand fils de Thétis les prouesses et l'ire ;

il en sait bien toute l'action; il n'en dénature pas les personnages; il ne sent pas, comme les trouvères, le puéril besoin de sacrifier Achille à Hector, père de Francus. Si grand que soit Hector, c'est Achille qui garde les premiers honneurs : Ajax n'est le premier qu'en son absence; Minerve descend du ciel pour retenir sa colère; Thétis s'élève au-dessus des flots pour pleurer avec lui; quand il combat, les Troyens fuient, effrayés de voir

> l'ombre de son panache
> Et d'ouyr parmy l'air siffler sa grande hache ;

comme un loup, les agneaux, il refoule les Troyens, et les cadavres qu'il amoncèle, empêchent

> les ruisseaux
> De porter à Thétis le tribut de leurs eaux.

Mais ce qui le frappe, plus encore que ces exploits, ce qu'il aime à rappeler, ce sont les traits par où le héros d'Homère se fait plaindre et se fait aimer : il mourra jeune; il chérit Patrocle plus que lui-même; sur son bûcher, il consacre à son ami sa chevelure promise au Sperchius; dans sa colère même, il est grand et il nous touche; Ronsard se plaît à le montrer prenant

> entre ses mains,
> Teintes encor de meurtres inhumains,

le lyre et le luth doré, et chantant les héros, les dieux, ou

son amour, ou ses exploits,

> Bien qu'en l'ost des Grégeois Hector ruast le feu.
> Et que l'horrible effroy de la trompe entonnée
> Criast contre le bruit de la lyre sonnée.

Seul avec lui dans la tente, Patrocle l'écoute en silence, et cependant Hector ébranle les portes du camp.

C'est avec cette délicatesse que Ronsard choisit dans Homère les traits qu'il lui emprunte : il ne négligera ni les adieux d'Hector et d'Andromaque, ni l'allégorie des prières, ni Priam couché dans la poussière et Mercure conduisant le vieux roi jusqu'à la tente d'Achille, ni les vieillards troyens admirant la beauté d'Hélène; et il est curieux de voir le tableau même qui, par sa grâce irrésistible, avait surpris le docte Jean Lemaire, inspirer à Ronsard un de ses plus aimables sonnets :

> Il ne faut s'ébahir, disoient ces bons vieillards,
> Dessus le mur troyen voyant passer Hélène,
> Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :
> Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

A l'*Odyssée*, il emprunte le chant des Sirènes; Ulysse sauvé par Leucothée, et ce voile où les mythographes voient une gracieuse image de l'espérance; Argos, expirant aux pieds de son maître qu'il a seul deviné sous ses haillons; Euryclée, le reconnaissant à sa cicatrice, ou Achille regrettant la vie.

Il est curieux de descendre à la comparaison minutieuse des textes, et de recueillir les emprunts que Ronsard fait à Homère jusque dans les moindres détails. Tout le fait songer à son modèle préféré : Montmorency est un Nestor, Guise un Achille, d'Avanson un Ulysse; lui-même est un Patrocle par l'amitié; la réforme est un lotos qui enivre et fait oublier la patrie; le bien et le mal en ce monde viennent des deux tonneaux de Jupiter.

Prétendra-t-on qu'une lecture rapide eût pu laisser tous ces traits dans l'imagination vive du poète ? Mais on les trouve à chaque page, et d'ailleurs, non-seulement Ronsard se souvient des expressions d'Homère, mais il l'aime, il l'étudie assez pour prendre quelque chose de son esprit et peindre souvent comme

il peignait; Homère lui fait aimer les images, les comparaisons, les descriptions précises, les épithètes naïves et pittoresques; et dans les tableaux qu'il trace, soit qu'il traduise Homère, soit qu'il l'imite sans y songer, une fausse délicatesse ne le détourne pas de chercher sur toutes choses les couleurs de la vérité. Ailleurs, avec quelle grâce, il parle de la nature, des forêts et des ruisseaux de l'Ida, de l'aube,

Çà et là versant des roses
Au sein du soleil levant,

du soleil du printemps qui *rit et pleure* comme Andromaque, et, surtout, de la fumée du pays ou du toît natal, lui qui sans cesse, comme Ulysse, souhaite

voir un jour
La flamme en l'air promenée
De son antique séjour!

Je craindrais de multiplier ces citations, elles sont innombrables; mais il ne faut pas s'étonner qu'Homère, si oublié jusqu'à cette époque, se rencontre ainsi à chaque page du livre: Ronsard l'avait étudié de bonne heure et l'étudia toute sa vie; dès la première jeunesse, son père lui reprochait, sans réussir à l'en détourner, d'aimer trop l'*Iliade* et l'*Odyssée*[1]; sous Daurat, il les relut tant de fois que, si la théorie de Platon sur la réminiscence n'était pas une fable, il serait devenu Homère lui-même[2]; c'est son livre familier, celui qui se rencontre sous sa main lorsqu'il veut demander au premier feuillet entr'ouvert les promesses de l'avenir[3]; il y renvoie de Bèze[4]; il le lit avec Muret[5], avec Turnèbe[6]; pour le lire, il s'enferme pendant trois jours, trois jours d'entière solitude[7]: dût un Dieu de l'Olympe frapper à sa porte, la porte ne s'ouvrirait en ce moment que pour Cassandre.

Je voudrais croire que Ronsard ne demeura pas étranger aux recherches par lesquelles Turnèbe prépara sa belle édition

[1] Homère que tu tiens si souvent en tes mains.
(T. VIII, p. 476.)

[2] *Odes*, III, 9. — [3] T. I, p. 207, — [4] T. IX, p. 15. — [5] T. VIII, p. 460 (*Les Iles fortunées*, 1553). — [6] Binet, p. 252. — [7] T. X, p. 518.

critique de l'*Iliade;* du moins il accorda son patronage à la traduction de Salel[1] ; Jamyn, son élève préféré, la continua par ses conseils et sous ses yeux[2].

Puis, Ronsard voulut rendre à Homère un hommage plus éclatant encore. Moins humble que Turnèbe et que Jamyn, il eut l'ambition d'imiter son maître, de l'égaler. C'était à lui de donner un Homère à la France; la voix unanime de son siècle lui destinait cette tâche glorieuse; Belleau pouvait être un Théocrite, Garnier un Euripide, Ronsard seul pouvait devenir l'émule d'Homère et de Pindare; il l'essaya, et, de bonne foi les plus sages et les plus doctes de son siècle lui dirent, même sur sa tombe, qu'il avait réussi : « Hélas! qui désormais chantera la paix et les combats[3] ?... Ronsard est mort; il est mort, le second Homère[4] !.... Pour Homère et Virgile, c'était assez du second rang[5] .... »

Nous allons voir où cette ambition conduisit Ronsard; mais quelle que soit la valeur de l'*Iliade* qu'il prétend écrire, j'ai tenu à revendiquer pour lui, l'honneur d'avoir étudié Homère avec tant de soin à une époque où c'était encore une nouveauté de le comprendre; d'avoir concouru avec tant de zèle à faire enfin connaître, respecter, aimer, même parmi les courtisans, ce « prince des poètes, » que jusqu'à lui, nous voyions le moyen-âge poursuivre de ses invectives comme un historiographe infidèle.

[1] *Ronsard aux mânes de Salel* (*Iliade* de Salel et Jamyn, 1584). — [2] T. X, p. 657. — [3] Passerat. — [4] Daurat. — [5] De Thou.

II. Du sujet d'épopée choisi par Ronsard ; que l'illusion du poète n'est pas sans excuse.

Au début même de cette périlleuse entreprise où l'ambition de son siècle et la sienne ont égaré l'auteur de la *Franciade*, une circonstance malheureuse devait faire douter qu'il réussît ; Ronsard est déjà résolu à faire une épopée qu'il en est encore à chercher quel sujet il traitera.

On répète déjà autour de lui ce qu'on a tant dit plus tard autour de Scudéry, de Chapelain, de Thomas et des autres : que l'épopée est le poème par excellence [1] ; qu'elle est la mer immense où les autres genres vont se perdre comme des ruisseaux ; qu'elle seule donne le *prix et le vrai titre de poète ;* qu'une langue demeure obscure aussi longtemps qu'il lui manque une *Iliade* [2] *:* si bien que, pour tant de raisons, le chef de la Pléiade en doit faire une, ou, s'il y manque, il se sera fait défaut à lui-même, et il aura trahi les espérances que son incomparable génie donnait à la France.

Mais on ne fait pas une épopée comme une épitaphe ou une mascarade, en se jouant, par bienséance ; il faut, pour animer ce long ouvrage, un enthousiasme qui ne se commande pas, et que ne peuvent inspirer et soutenir, quoi qu'on fasse, durant toute la vie d'un poète, des héros imaginaires, une action invraisemblable, un merveilleux tout à fait en dehors des croyances communes.

Pour que l'épopée devienne en effet le titre de gloire d'un homme et d'un peuple, il est nécessaire que le poète en ait

[1] Un art poétique publié en 1548 (Paris, G. Corrozet, in-12), appelle déjà le poème héroïque *grand œuvre* et regrette que la France n'ait pas eu de *grand œuvre* depuis le Roman de la Rose (ch. 14, f. 72). — [2] L'*Art poétique* de Jaques Peletier du Mans, Lyon, 1555, in-12. L. II, p. 73. Peletier propose pour modèle l'*Enéide*, pour sujet (le croirait-on ?) l'*Herculéide*, « titre le plus haut e le plus héroïque qui èt été anvoyé au royaume des Muses ; e, qui plus èt, *propre à notre France*, vu meme qu'Hercule fut surnommé Galique. » (p. 18). Peletier est cependant un des hommes les plus savants et les plus judicieux de cette époque : ce passage de son *Art poétique* ne sera-t-il pas une excuse de plus pour l'auteur de la *Franciade ?*

trouvé le sujet dans les entretiens, dans les préoccupations ordinaires de ceux qui l'entourent et que le patriotisme ou la foi intéresse d'avance ses contemporains à une œuvre qu'ils lui auront dictée. Homère, Dante, Camoens, Milton n'ont pas eu à chercher leur sujet; et c'est pourquoi leurs épopées sont inspirées et populaires. Sous les yeux même de Ronsard, Dubartas, ardent calviniste, mettant sa plume comme son épée au service d'une cause sacrée pour lui, a pu faire un poème que le goût plus délicat des âges suivants a condamné, mais où le cœur parlait au cœur, et qu'autour de lui dans les camps ses compagnons d'armes lurent longtemps comme une Bible.

Ronsard n'eut pas cette fortune. Il se méprend même sur une des causes, et la plus importante peut-être, qui ont fait la supériorité des poèmes d'Homère; il met en doute, avec la réalité de son sujet, la vérité de ses peintures, et n'hésite pas à prononcer que l'*Iliade*, tout aussi bien que l'*Enéide* est un roman.

Ce n'est pas qu'à ses yeux le poète doive falsifier les faits; il ne lui commande pas le mensonge, mais il met au-dessus de la vérité la vraisemblance de la fiction, et donne le prix à celui qui a le plus imaginé[1].

Si l'on exagère ce principe, il devient bien difficile de choisir le sujet d'un long poème; car en dehors des traditions historiques et religieuses accréditées, qu'espérons-nous trouver qui soit, durant toute l'action, d'un intérêt universel ? Ronsard ne se dissimule pas cette objection, et, dans sa théorie, la fiction doit reposer sur quelque chose, non-seulement sur ce qui est vraisemblable et possible (c'est la loi commune de tous les ouvrages de l'esprit), mais sur ce qui est déjà reçu en la *commune opinion*.

Ainsi le poète ne cherche point un sujet purement imaginaire; mais, pour chanter un héros national, il n'interrogera pas seulement les souvenirs authentiques, il remontera jusqu'aux origines fabuleuses de notre histoire. Et déjà il est

[1] Préface de la *Franciade*.

facile de voir qu'il préfère, comme point de départ de ses fictions poétiques, la légende aux annales.

Ce n'est pas qu'il ignore les annales de sa patrie : parfois, il songe à célébrer, comme Ennius[1], des héros contemporains ; dans le passé il aime à revendiquer pour notre France l'honneur d'avoir produit Bayard, Du Guesclin, Saint-Louis, Charlemagne, Charles-Martel, aïeux et modèles de son maître ; s'il ne les chante pas lui-même, il encourage ceux qui les chantent.

Les héros d'Homère ne lui font pas non plus oublier les preux des chansons de Geste, les paladins de l'Arioste, ni Roland, ni les fils d'Aymon, ni Gauvain, ni Artus et la Table Ronde,

Et tous ces vaillans preux de la saison première.

Ces noms familiers se présentent sous sa plume sans qu'il les cherche[2]; il se prend à regretter les temps heureux de l'antique chevalerie, et, lorsque l'aimable reine qu'il a tant pleurée, Marie Stuart est prisonnière, il songe à ces loyaux défenseurs des dames, et adresse à la France indifférente ces reproches :

Peuples, vous forlignez, aux armes nonchalants,
De vos ayeux Renaults, Lancelots et Rolants.

Mais chanter ces preux après les trouvères, après l'Arioste, qui les leur a dérobés pour les travestir, ce n'était point une œuvre digne d'un poète, qui se faisait gloire tout autant de ne pas imiter ses prédécesseurs que d'imiter les anciens.

Un fait qui doit nous intéresser davantage, c'est que Ronsard songea plus d'une fois, en même temps que le Tasse, et avant lui, à chanter la délivrance de Jérusalem. Il sait que ce sujet nous appartient d'autant mieux que Godefroy de Bouillon est un des ancêtres que revendique l'illustre maison de Lorraine, à laquelle il fut tendrement attaché; Français, chrétien, disciple de la Grèce antique, à tous ces titres ennemi

[1] Ce rapprochement est de Ronsard lui-même (T. VIII, p. 582). — [2] Même lorsqu'il cherche des exemples pour établir un point de grammaire.

des Turcs, oppresseurs de la patrie d'Homère, et du sépulcre de Jésus-Christ[1], il aurait aimé à célébrer la victoire d'un héros français sur les infidèles. Jeune, il rêve ce sujet, et il écrit au cardinal de Lorraine :

Un plus sçavant que moy ou plus amy des cieux
Chantera les combats de tes nobles ayeux,
Dira de Godefroy l'aventureuse armée
Et la palme conquise en la terre Idumée,
Et le cours du Jourdain qui fut si plein de morts
Que le sang infidelle outre-couloit ses bords[2]...

Vieilli et découragé, et à une époque où cependant il avait reçu la visite du Tasse[3] et entendu lire quelques parties de son poëme, il semble regretter d'avoir fait un autre choix :

Au jeune aage convient chanter telles chansons :
A moy d'enfler la trompe et de plus graves sons
Réveiller par les champs les Françoises armées,
Et sonner les vertus de ces braves guerriers,
Qui, loin dedans l'Asie aux terres Idumées,
Du sang royal de France ont planté les lauriers[4].

Si les encouragements de ses amis, quelques paroles du cardinal de Lorraine ou de Charles IX, avaient changé ces velléités éphémères en une résolution sérieuse, est-il permis de croire que la France aurait cette épopée que tant de générations de poëtes poursuivent depuis trois siècles? Je ne le pense pas. Ronsard a plus de facilité que d'invention; son imagination s'enflamme aisément, mais c'est une ardeur qui s'éteint, comme elle s'est allumée, du matin au soir, et il serait puéril de supposer que si nous n'avons pas une *Jérusalem délivrée*, cela n'a tenu qu'au choix d'un sujet.

Néanmoins, et malgré les préférences de Ronsard pour la fiction et les fables de l'ancienne poésie, l'élévation natu-

[1] Souvent, comme J. Lemaire, il fait des vœux pour l'affranchissement de la Grèce ; il le réclame au nom des Muses, T. IV, p. 275, VIII, p. 439, au nom du Christ, T. VIII, p. 499, 508 ; las de prier les rois et les peuples, il invoque Vénus elle-même, T. I, p. 679. — [2] En 1555 *(Hymne de la justice)*. — [3] Janvier 1571. — [4] Sonnet à Henri III.

relle de son esprit, le soin jaloux qu'il témoigne souvent pour l'honneur de son pays, le sentiment religieux qui domine, malgré tout ce que sa vie eut de profane, dans quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, montrent assez qu'il n'était ni incapable, ni indigne d'entreprendre un poème vraiment national et chrétien. Un héros qu'il aurait aimé, tel que Godefroy, lui aurait inspiré de nobles accents. Obligé d'ouvrir le ciel et de mêler aux affaires de ce monde un Dieu qui ne ressemble en rien aux dieux de l'Olympe antique, sa conscience aurait été troublée comme celle de Boileau; il se confond dans cette pensée et ne trouve point que la langue humaine suffise à exprimer de tels mystères[1]; cependant, les réformés le blâmaient de ce scrupule, ils l'estimaient assez pour lui reprocher de ne point chanter Jésus-Christ et de rester trop humblement *ensorcelé* par de vains songes[2]; lui-même, jaloux peut-être des éloges donnés à Dubartas, parlait de chanter la *Naissance du Monde*, la *Loi divine*[3]; et s'il avait osé mettre en œuvre le merveilleux chrétien, d'après ce respect même qui l'arrêta et la manière réservée dont il parle du Dieu de paix, du Dieu crucifié, bien qu'il l'ait un jour comparé à Hercule, on peut présumer du moins qu'il n'aurait pas donné à de telles pensées des expressions profanes, ni mêlé, comme Camoens, Homère à la Bible.

Quoi qu'il en soit, Ronsard recula devant cette difficulté; les dégoûts du présent lui faisaient trouver, comme Tite-Live, un secret plaisir à vivre dans un passé lointain; et, sur les pas de Virgile, c'est au berceau obscur de la monarchie française qu'il demanda le sujet d'une épopée nationale.

A la vérité, les légendes qui se rapportaient à ces origines étaient mal établies, vagues, contradictoires, mais il se figura qu'elles étaient populaires; comme il avait le droit de les changer pour les mettre d'accord entr'elles, il se flatta de les rendre vraisemblables, et, comme elles lui permettaient de se reporter aux temps même d'Homère, à ses Dieux, à des héros tels que les siens, il crut sincèrement que, dans son ambition

[1] T. X, p. 812 *(Ep. au lecteur)*. — [2] T. IX, p. 40. — [3] Binet, p. 301.

d'égaler Homère, c'était un coup de fortune ou un trait de génie de suivre pas à pas ses traces, et, pour lui mieux ressembler, de chanter non pas Godefroy de Bouillon, ni les paladins de Charlemagne, mais Francus, fils d'Hector, *aïeul des aïeux* de nos rois.

En prenant ce parti, il fut la dupe d'une illusion qui n'était peut-être pas sans excuse. C'est le malheur des poètes de la Pléiade d'avoir affecté pour le vulgaire trop de dédain; ils communiquèrent leur goût aux doctes; ils l'imposèrent pendant quelques années à ceux qui vivaient autour d'eux, jusqu'à la cour; mais, comme ils ne consultèrent jamais celui de la foule, jamais ils ne firent eux-mêmes rien de populaire. Et même ils ne surent jamais bien ce qui l'était avant-eux. Lorsqu'une opinion était accréditée parmi les érudits et dans l'école, ils la prenaient pour l'opinion de tout le monde. Or, les Poétiques recommandaient de chercher le sujet de l'épopée dans les annales antiques, parmi les faits qui ont gagné crédit au cerveau des gens illustres. Ronsard, qui consultait les livres et non le peuple, put s'y tromper, et vraiment croire que Francus était connu en France au seizième siècle comme Achille en Grèce au temps d'Homère, et qu'il racontait des faits, non-seulement possibles, vraisemblables, mais *receus en la commune opinion.*

Cette tradition sur les origines troyennes de la monarchie française est complètement apocryphe, mais elle est très-ancienne, et peu à peu elle est devenue presque universelle. On en devine aisément la raison. Sous la domination des Césars, descendants d'Énée, on vit bientôt les vaincus se glorifier à l'envi de descendre aussi de quelque banni de Troie, pour avoir, selon l'expression assez piquante d'un contemporain de Ronsard, *l'honneur d'être les bons et loyaux cousins des sénateurs de Rome*[1]: Lucain se moque déjà des Arvernes, qui prétendaient hautement à cette parenté[2]. Il est probable que

[1] Belleforest, les *Grandes annales et histoires générales de France*, Paris, G. Buon, 1579; cf. G. Bernard, *Chron. de France*, Lyon, 1580, Dupleix, *Mémoires des Gaules*, 1627. — [2] Phars. I, 427.

cette prétention se répandit chez les Gallo-Romains, et que Frédégaire, qui n'avait trouvé Francion, fils d'Hector, ni dans saint Jérôme, ni dans Grégoire de Tours, se fit cependant, lorsqu'il les nomma dans sa chronique[1], l'écho d'une croyance vulgaire.

Au douzième siècle on retrouve ces légendes troyennes dans les poèmes comme la *Destruction de Troie*, le *Brut*, le *Rou*, le *Chevalier au Cygne*, le *Partenopeus de Blois*; dans les chroniques versifiées, françaises ou latines, celle du flamand Mouskés et la *Philippide* de Guillaume le Breton, et jusque dans les histoires en prose les plus autorisées. Reproduites sur la foi de la chronique de Saint-Denis, mais avec les additions et les variantes que réclamait la vanité des parties intéressées, aux premières pages des chronologies universelles, des histoires de royaumes, de provinces ou de villes, et des généalogies particulières, du moment qu'elles furent banales, elles passèrent facilement pour authentiques.

Or, c'est l'époque des blasons; de père en fils, il faut prouver qu'on descend ou de Noé, ou de Jupiter, soit par Hercule, soit par Priam, par Priam surtout. En effet, Homère est oublié : ces vaincus de l'*Iliade*[2], ce sont, d'après Virgile, les ancêtres des maîtres du monde, et, d'après Benoît de Sainte-Maure, les plus braves chevaliers des temps héroïques.

Il fallut bien, dans cette grande famille troyenne de l'Occident, distinguer plusieurs branches, dont les titres ne sont pas égaux : les Bretons se contentaient d'avoir eu pour chef un fils d'Enée; les Belges descendaient de *je ne sais quel* Bavo, cousin-germain de Priam; mais, plus nobles que les Belges, que les Bretons, que les Vénitiens, fils d'Anténor, que les Romains eux-mêmes, les Francs étaient les héritiers d'Hector « le prince de la chevalerie du monde. »

C'était revendiquer une sorte de droit d'aînesse et de suzeraineté, qu'eussent pu se disputer du reste, comme le sceptre de Charlemagne, les Francs des deux bords du Rhin. Les Valois, à qui leurs titres historiques suffisaient pour qu'on

[1] Ch. 2. — [2] V. Pasquier, Belleforest, Dupleix.

ne leur contestât point le premier rang, y ont peut-être moins tenu que les Hapsbourg[1]. Néanmoins, Christine de Pisan est certaine de flatter Louis d'Orléans, lorsqu'elle l'appelle fils d'Hector; dans le mystère de Jacques Milet, la roue de fortune, pour consoler Priam, lui fait entrevoir dans l'avenir la gloire de Charles VII; et si, à une époque où l'on pouvait mettre sur la scène le siége d'Orléans, l'auteur s'est décidé à y mettre le siége de Troie, c'est déjà, comme Ronsard, parce qu'il veut faire honneur aux rois de France, et parce qu'en mettant à nu les racines de leur arbre généalogique, au plus profond de la terre, sa pioche a rencontré les armes troyennes.

Il ne faut pas croire que le succès de ces légendes finisse avec le moyen-âge. Jamais elles ne furent plus en honneur qu'à la fin du quinzième siècle, au commencement du seizième. C'est sous les yeux de Budé qu'Annius de Viterbe, le plus impudent ou le plus crédule des commentateurs, les confirme par le témoignage du faux Bérose et du faux Manéthon, auquel Trithemius ajoute celui d'Hunebauld, contemporain de Clovis, et de deux historiens scythes! Qu'importe désormais que Francion soit oublié par Darès, par Dictys et par Eusèbe? Or, on publie Trithemius à Paris en 1539, lorsque Ronsard avait quatorze ans.

Bien que ces fables, ainsi que celles d'Hercule et de Jason, n'aient pas eu en France autant de succès que dans les Flandres, cependant notre Bretagne se flattait encore de porter le nom de Brut; Tours et Toulouse se souvenaient d'avoir été fondées par Turnus et Tholosus; les grandes maisons de Neufchâtel, de Tournon sont des familles troyennes. A Metz, sur la limite de la France et des Flandres, Philippe de Vigneulles, qui connaît bien ces héros puisqu'il a mis en prose leurs *Gestes*, affirme dans son histoire[2], selon les *Cronicques de Lorraine*,

[1] En tête d'une Généalogie des maisons d'Autriche, Hapsbourg et France, traduite de latin en allemand, publiée à Haguenau, 1527, in-4° goth. (dont mon ami M. Himly a dit quelques mots dans une de ses leçons à la Sorbonne), on lit une lettre de Ferdinand (Spire, 20 juillet 1526) qui remercie et félicite l'auteur de cette compilation et lui exprime le désir qu'il en soit répandu parmi ses sujets un grand nombre d'exemplaires. — [2] Biblioth. de Metz, manuscr.

que le bon duc Hervis et l'illustre Guerin son fils, ont eu pour ancêtre Hector; et, vers la même époque, la chronique rimée que D. Calmet attribue à Chastelain veut [1] que la porte Serpenoise, et les *paraiges* de Metz, les Gournay, les Baudoche, doivent leur nom à des Troyens.

Robert Gaguin est un historien grave, déjà préoccupé de puiser ses documents aux sources et de confronter les témoignages; il sait les diverses opinions relatives à l'étymologie du nom de la France; après y avoir réfléchi, il n'hésite pas à se prononcer, comme les trouvères, comme la Chronique de Saint-Denis, comme Jacques de Guyse et Vincent de Beauvais, pour la plus illustre, et si Grégoire de Tours, avant Frédégaire, n'a pas nommé Francion, c'est, ajoute-t-il résolument, parce qu'il n'a pas assez connu nos origines [2].

Il parut sous Louis XII un ouvrage qui me dispense de recherches plus minutieuses; car il suffit à montrer quelle importance cette question si frivole avait prise, aux yeux des personnages les plus graves, quelques années avant la naissance de Ronsard. Jean Lemaire de Belges fonde sur cette base fragile tout un système, une généalogie de dix-huit siècles, et jusqu'à un plan de conduite pour les maisons souveraines de l'Europe occidentale. Or, le témoignage de J. Lemaire, comme celui de Gaguin, emprunte une certaine autorité au respect dont il vécut entouré, à sa bonne foi, à l'étendue et à la solidité de ses connaissances. Lemaire ne se prononce pas légèrement, et pousse (chose nouvelle) la conscience jusqu'à indiquer tous les livres qu'il a consultés. Il est vrai qu'il croit à Darès et à Dictys; mais il faut bien le lui pardonner, parce qu'il croit aussi à Homère, et que, s'il préfère Dictys à Darès, il avoue ingénument que c'est par ce qu'il le trouve plus souvent d'accord avec Homère et Virgile.

Or, l'*Illustration des Gaules*, fait remonter l'histoire des Gaules Belgiques à Bavo et celle de la Gaule Celtique à Her-

[1] Dans la partie restée inédite, manuscrits de Paris et de Metz. — [2] *La Mer des Croniques*... trad. et édit. de 1527, L. I.

cule et à Francus, vingt-deuxième roi des Celtes. La question a pris un intérêt national; on l'a débattue assez pour que les prétentions de la France fassent ombrage à l'Italie; au-delà des Alpes, tout le monde n'est pas d'humeur à en prendre son parti comme Boccace : « laquelle chose combien que je ne croie point moult, jà toutesfois ne soit que de tout en tout je la nye, veu que toutes choses sont possibles à Dieu...[1]. » L'historien de Naples, Michel Ryz et jusqu'au pape Pie ont besoin de protester contre une prétention qui porte atteinte à cette suprématie qui sera l'éternel orgueil de l'Italie [2].

La légende n'humilie pas seulement les étrangers; elle doit devenir un lien entre les nations troyennes de l'Occident : encouragé par ses augustes protectrices, la régente des Pays-Bas et la reine de France, J. Lemaire, en établissant sur des documents authentiques une généalogie qui, de père en fils, va de Jupiter par Francus à Charlemagne, ne désespère pas de rendre les princes plus respectables et plus chers à leurs peuples; et, en rappelant aux nations de l'Occident qu'elles ont eu la même origine, il se flatte de décider les Francs des deux côtés du Rhin, « vrais Gaulois et vrais Troyens », à se croiser pour aller ensemble revoir sur le Danube, en Asie, en Grèce, les antiques demeures de leurs pères et arracher aux Turcs, faux fils de Priam, les ruines glorieuses d'Ilion.

Si l'on ajoute à ce témoignage celui de tous les abrégés d'histoire de France et d'histoires Troyennes publiés durant la première partie du seizième siècle, si l'on tient compte de l'intérêt nouveau que rendirent à ces fables surannées les préoccupations classiques de tous les esprits qui, de près ou de loin, s'associèrent au mouvement de la Renaissance, si l'on songe que Pasquier s'arrête encore à les discuter, qu'à l'époque même où parut la *Franciade* les historiens qui les rejettent avec le plus de dédain, craignent qu'on ne les accuse d'irrévérence et d'étrangeté, et sentent le besoin de se couvrir, chose bizarre! de l'autorité même de Ronsard, pour déclarer que tout ce qu'on *chante* des Troyens n'est que *nuage* et

[1] *Généal. des Dieux*, VI, 24. Trad. franç. de 1497. — [2] J. Lemaire.

folie, trouvera-t-on dépourvue de tout fondement et de toute raison l'entreprise d'un poète qui, moins d'un demi-siècle après Gaguin et Jean Lemaire, s'imagine qu'en choisissant Francus pour le héros d'une nouvelle *Enéide*, il ajoutera quelque chose à la gloire de son pays ? Ronsard d'ailleurs était plus exposé que personne à se tromper ainsi : il avait pour sa famille les mêmes prétentions que pour sa patrie, et rappelait avec une certaine complaisance qu'elle avait habité jusqu'au quatorzième siècle, qu'une de ses branches habitait encore non loin de Sicambre, seconde demeure de Francus, et de la Thrace, berceau d'Orphée.

Il faut bien convenir que la légende était populaire, au moins parmi les lettrés, et Ronsard, qui ne songe jamais au vulgaire ignorant, est donc fondé à dire que *le peuple français la tient pour chose très assurée* selon les annales, qu'il est vraisemblable que Francion a fait tel voyage « *d'autant qu'il le pouvait faire;* » appuyé sur *le bruit commun,* conclut-il, et sur la *vieille créance des chroniques de France,* il n'aurait su trouver *un plus excellent sujet, un plus riche argument* que celui-là.

L'exemple de Virgile devait encore entretenir cette illusion; il put estimer qu'il était placé pour imiter Homère dans des conditions à peu près semblables: le héros de la *Franciade* était aussi national que celui de l'*Enéide,* puisque les esprits au seizième siècle, se montraient plus préoccupés des origines troyennes de la France qu'on ne l'avait été de celles de Rome le lendemain de Pharsale et d'Actium; dans les deux poèmes, l'action était également éloignée de l'étroite et vivante unité de l'*Iliade;* et la difficulté de chanter les dieux de l'Olympe embarrassait peut-être moins un chrétien de la Renaissance, admirateur passionné, exclusif de l'antiquité profane, qu'un disciple de Platon, vivant à la cour d'Auguste, au milieu de païens incrédules à qui ces vieux mythes dont on avait lassé leurs oreilles, inspiraient le même dédain qu'à l'épicurien Lucrèce.

Cependant, de l'*Enéide* à la *Franciade*, ou plutôt de Denys d'Halicarnasse, racontant l'établissement d'Enée en Italie, jus-

qu'à Vincent de Beauvais, Gaguin, Lemaire, Ronsard, racontant les longs voyages de Francus, père des Sicambres et des Valois, la distance qui sépare l'écrivain et le poète de leur sujet a plus que doublé ; il sera trop difficile d'établir ces rapports directs entre les fables du passé et la réalité présente qui font le principal intérêt de l'*Enéide*. Les Romains, assez indifférents aux aventures d'Enée en elles-mêmes, se plaisaient à retrouver, dans les imprécations de Didon trahie le souvenir de leur lutte contre Carthage ; au bord du Léthé et sur le bouclier d'Enée, les traits de leurs héros les plus glorieux ; chez Aceste, une image des jeux sacrés qu'ils célébraient encore ; et, partout, depuis l'arrivée du héros sur les rivages de Cumes, cette description si fidèle, cette histoire si soigneusement étudiée, si savante et si poétique de l'antique Italie. Lorsque Ronsard amènera Francus sur les bords de la Seine, qu'y trouverons-nous de semblable, lors même que le poète aurait donné aux compagnons de son héros, les noms de nos villes et de nos provinces, et, torturant ceux des lieux où se passent les principales scènes, ferait du Valérien par exemple le mont de Vénus, et d'Arcueil la ville d'Hercule? Ces puériles subtilités ne sauraient tromper le peuple, ni faire que son orgueil patriotique s'émeuve de ces grands coups d'épée donnés dans le vide, autour de son berceau imaginaire.

Le prince même, si désœuvré et si complaisant qu'on le suppose, ne saurait prendre aux efforts de Ronsard l'intérêt que prit Auguste à ceux de Virgile. Il faut recueillir dans les œuvres de notre poète la longue et pénible histoire de ses déceptions : que ne fit-il pas durant vingt-cinq ans, et sans relâche, pour gagner à son héros la faveur, la pitié du moins, de ses prétendus descendants? En dédiant ses odes à Henri II, il le supplie déjà de ne pas laisser leur Francus attendre sur les côtes de l'Epire un navire et le vent favorable, ou arriver en France, seul, sans honneurs, à la honte des rois issus de lui. La *Franciade* sera une œuvre de longue haleine ; il ne a peut faire que si on l'encourage ; il le répète sur tous les tons, à tout le monde, au cardinal de Lorraine, à Charles IX, à Henri III. Charles IX se laisse un instant toucher, il tient à la

Franciade, il s'en fait lire les vers nouvellement écrits, et presse Ronsard de se hâter, dût-il ne pas faire en personne des semaines à Saint-Martin de Tours[1]. Cependant, plus de vingt ans se sont écoulés : Ronsard n'a publié que quatre chants, et après Charles IX, Henri III, qui demande à Desportes de petits vers, à Ronsard lui-même des sermons sur l'envie, ne s'émeut nullement à l'idée que la France n'aura pas de poème épique et que ses propres ancêtres n'auront été célébrés qu'à demi.

Toutefois, rien n'ébranle la foi des doctes, ils croient à l'excellence de ce *brave* sujet comme au génie de Ronsard; ils attendent avec impatience que la *Franciade* soit terminée; ils regrettent que l'inconstance du poète et une mort trop prompte l'aient interrompue si vite. Mais leur complaisance ne suffit pas pour ranimer l'ardeur éteinte de Ronsard : il tarde longtemps à prendre la plume, et, presque aussitôt, elle lui tombe des mains. La faveur des rois, un nouveau bénéfice, une crosse d'évêque comme celle qu'on avait donnée à Amyot, à Pontus de Tyard, puis à Bertaut, la lui auraient fait reprendre; mais, que devons-nous attendre de cette épopée tant promise, s'il faut au poète, pour le décider à l'écrire, d'autres encouragements qu'une foi vive dans son sujet et dans son génie? Les faveurs ne sont nécessaires ni au Tasse, ni à Camoens : persécutés et misérables, ils persévèrent, parce qu'ils se passionnent, l'un pour les grands souvenirs des croisades mêlés à ses poétiques fictions, l'autre pour la gloire de son pays. A côté de la *Jérusalem délivrée* et des *Lusiades*, la *Franciade* n'était, en somme, une fois les premières illusions dissipées, qu'une œuvre de fantaisie, de patience. La fantaisie du poète se lassa, son imagination se refroidit, et après quelques années, l'indifférence mit sa patience à bout. Dans ces conditions, l'œuvre resta nécessairement inachevée; achevée, il est évident qu'elle serait demeurée fort au-dessous des promesses du poète et de l'attente de son siècle.

Mais, si la *Franciade* ne doit pas être, même dans la me-

[1] Lettre inédite de Ronsard.

sure de l'*Enéide*, une épopée véritablement nationale, et si, par cette seule raison, comme toutes les œuvres auxquelles ne s'attache aucun autre intérêt qu'un intérêt littéraire, elle n'est pas destinée à un succès populaire, cette imitation patiente, ingénieuse des épopées antiques peut en avoir quelquefois le charme, et mériter l'estime des esprits cultivés par les épisodes et par la forme. Le *Télémaque*, les *Martyrs* même ont prouvé que, dans un poème, il est possible encore de donner pour théâtre à l'action la Grèce d'Homère. Prenons donc le sujet pour ce qu'il vaut : il est temps d'examiner comment Ronsard l'a traité.

III. Analyse critique de la FRANCIADE.

Les chronologies et les romans avaient donné de ces légendes sur les origines troyennes de la monarchie française des versions assez contradictoires. On ne s'accordait pas entièrement même sur la naissance de Francus; pour quelques-uns il était simplement du lignage de Priam, prince troyen, mais d'une noblesse à laquelle Bavo, Turcus, Enée, Brut avaient peu de chose à envier. La plupart cependant lui accordaient le droit d'aînesse en le faisant fils d'Hector: mais n'était-ce qu'un frère de l'enfant dont parle Homère, un bâtard peut-être, ou le Léodamas que nomme Dictys, ou bien encore un troisième fils d'Andromaque oublié tout à la fois dans l'*Iliade* et dans l'*Histoire troyenne ?*

Cette difficulté n'est pas faite pour arrêter Ronsard: si nos rois descendent d'Hector, nos rois n'en peuvent descendre que par Astyanax, le seul fils qu'Hector ait eu, le seul qu'Homère ait nommé dans l'*Iliade*. Le poète dans l'*Iliade* ne dit pas que cet enfant ait péri; et, si Euripide a pu prétendre que, sur les murs de Troie, Homère ne montre à Priam et aux vieillards étonnés qu'un fantôme d'Hélène, pourquoi l'enfant qui périt dans les tragédies d'Euripide et de Sénèque ne serait-il pas un fantôme d'Astyanax ? Junon le poursuivait de sa colère; mais Jupiter protège la France; pour elle, il va

jusqu'à la *fraude,* jusqu'au miracle : Pyrrhus, du haut d'une tour, ne précipite qu'une *semblance animée*, et c'est un *faux sang* qui rougit la terre. Cependant, l'enfant prédestiné suit sa mère en Epire, à Buthrote ; et là, grandit, comme Joas, à l'ombre d'un nom qui n'est pas le sien, mais qu'il ne quittera plus parce qu'il saura le couvrir de gloire.

Après avoir ainsi *déterré* Astyanax *sous les monceaux de tant de murs vaincus,* il est facile de suivre la tradition commune depuis Buthrote, par l'Euxin et le Danube, jusqu'à Sycambre, berceau des Francs, nouvelle Troie fondée par Francus comme Lavinium par Enée. Mais la fondation de Sycambre ne saurait être acceptée par la France comme le sujet d'un poème français ; et, tout au moins faut-il, pour qu'elle s'intéresse, après vingt-cinq siècles, aux exploits de son premier fondateur, que ces exploits ne soient pas aussi éloignés de nos frontières que de notre âge. Francus ne passera donc des généalogies de V. de Beauvais et de J. Lemaire à l'épopée qu'à la condition de remplir seul tout l'intervalle que mirent les descendants d'Hector à venir des bords de Simoïs sur ceux de la Seine ; et Ronsard est obligé de faire tenir dans une seule vie, de resserrer dans les vingt-quatre chants de son épopée, toute l'histoire fabuleuse ou réelle des Francs depuis Francus jusqu'à Marcomir et jusqu'à Pharamond. Il n'y met aucun scrupule, et Francus entreprend héroïquement ses longs voyages à travers les pays et à travers les âges. Il trouve même le temps de s'oublier sur la route, et s'arrête en Crète assez pour y faire périr de désespoir deux Didons, et apprendre d'une prophétesse, plus prolixe que Tirésias et qu'Anchise, toute l'histoire de France depuis Valentinien jusqu'à Charles IX.

De là, par Troie, l'Hellespont, le Bosphore, les roches Cyanées, qui remplacent Charybde et Scylla, parvenu enfin sur les *rives humides* du Danube, après que, dans l'île des Pins, ce fleuve lui a révélé une seconde fois l'avenir, Francus fonde Sycambre « au giron d'une plaine fertile. »

C'est là qu'il doit *donner des lois,* mais pour *quelque temps.* A peine a-t-il élevé les murailles, les palais splendides qui doivent faire oublier aux Troyens proscrits la ruine de leur

patrie, que Cérès les poursuit de sa colère, parce qu'ils ont laissé s'éteindre le feu sacré dans son temple; et la famine désole la cité nouvelle. Proserpine permet à Hector d'avertir Francus comme il a averti Enée au second livre de l'*Enéide:* il prend les traits de l'augure Amintor, et ordonne à son fils de fuir cette ville condamnée, pour aller, au-delà du Rhin, construire une autre ville hautaine à laquelle le destin promet, non moins qu'à Rome, l'éternité.

Francus obéit; il abandonne les vieillards sur ces rivages funestes; il ferme l'oreille aux cris des enfants, aux pleurs et aux lamentations des femmes; suivi de vingt mille Troyens, il traverse l'Allemagne, échappe à d'innombrables périls, épouse une princesse germaine, qu'il abandonne encore pour suivre ses destinées, mais qui donne le jour à un troyen aïeul de Pharamond, laisse à la Franconie son nom, éternel témoignage des victoires remportées sur sa route; puis, chargé du butin des rois, passe le *Rhin gaulois*, et la Moselle, et la Meuse, et la Marne aux *rives herbeuses*, au *cours tortu;* enfin sur les bords de la Seine *qui l'appelle, au milieu d'une plaine* et *dans une île*, il fonde Paris

qui, pour lors n'étoit pleine
Que de buissons et d'herbe ; et ses grands palais d'or
Comme ils sont aujourd'huy n'y reluisoient encor !

Ce ne pouvait être sans combat: tous les rois des Gaules, comme Turnus et Mézence, s'indignent qu'un banni, qu'un pirate s'empare sans coup férir d'un pays auquel ne font défaut ni les chevaux ni les hommes. Francus prévient leur attaque, punit leurs outrages; mais, toute une année, il dut les combattre, et, mille fois, il brava la mort :

Tant il y eut de peine, ains que Francus en France
Semast de tes aïeux la première naissance.

Tel est, au témoignage de Ronsard lui-même, le plan sommaire de la *Franciade*. En recueillant dans ses œuvres[1] tous

[1] *Passim*. cf. surtout les odes, L. I, 1, II, 1 et un discours de Jupiter à Junon au I[er] livre de la *Franciade*, dans l'éd. de 1572.

les passages qui le font connaître, on peut relever pour les détails quelques variantes. Ronsard n'avait rien arrêté, ni rien mûri; il se mettait en route, un peu à l'aventure, écrivant les vers des premiers livres sans savoir encore quels épisodes rempliraient les autres. Pour que son poème n'enviât rien aux plus longues épopées, il voulait lui donner vingt-quatre chants; mais il n'en a, comme on le sait, fait et publié que quatre, et il n'avait écrit le sommaire que de quatorze. Binet, qui a vu ces arguments, ne nous les fait nullement connaître. Je me figure qu'ils s'arrêtaient au moment où Francus jette dans l'île de la Seine les fondements d'une ville; car ce tableau est un de ceux qui le préoccupent, et il y fait allusion plus d'une fois, tandis qu'il ne parle jamais que vaguement de ces combats que les Gaulois livrèrent aux Troyens au pied de leurs murailles inachevées. Cette longue lutte du peuple nouveau contre les anciens habitants du pays remplissait probablement les dix derniers chants de la *Franciade* comme il remplit les six derniers de l'*Enéide*.

On voit que le plan manque d'unité, puisque la nouvelle Troie qui doit être fondée par Francus sera fondée deux fois. Il est vrai que cette difficulté peut être éludée, et Ronsard en sait le moyen : il rappelle et recommande lui-même les préceptes d'Horace; il n'a pas oublié que dans l'*Odyssée* et l'*Enéide*, l'action ne s'engage qu'au moment où l'on entrevoit déjà le dénouement; tout le passé, si long qu'il soit, ne remplit que les récits d'une nuit, faits à la table d'Alcinoüs et de Didon. Et cependant la *Franciade* nous conduit lentement de Buthrote en Crète, du Danube au Rhin; alors seulement on apercevra les Gaules; Paris n'apparaîtra que dans la seconde partie du poème, bien tard après Sycambre, qui l'avait fait oublier. C'est que Sycambre ne peut pas, comme les villes fondées par Enée en Thrace et en Crète, être rappelée simplement en quelques mots, et, sans respect pour la tradition, sur laquelle Ronsard tient à s'appuyer, sacrifiée tout-à-fait à un Paris dont les chroniques même ne parlent pas et qui n'existe que dans l'imagination du poète. Ronsard fera donc avec Francus un long séjour à Sycambre; il donne ainsi raison à la légende;

mais en revanche lorsque Paris s'élève, ce n'est plus seulement une péripétie nouvelle qui suspend la marche du poème, c'est un poème nouveau qui commence.

Le défaut est grave, car le poète ne recommence que pour se répéter : voici un nouveau pays, un nouveau fleuve, une nouvelle plaine à décrire; une seconde fois, le poète *devient maçon*, comme il le dit, *agence au compas de grosses pierres*, et élève jusqu'au ciel des murailles et des palais; une seconde fois il voit les travaux troublés, suspendus,

J'enten le bruit des chevaux
Et le cliquetis des armes...

C'est en vain qu'une fois entré dans son véritable sujet, il s'efforcera, pour décrire un pays qui est le sien et le nôtre, de trouver des couleurs nouvelles; c'est en vain qu'il aura réservé pour ces luttes entre les Troyens et les Celtes les plus beaux coups d'épée et de javeline : il a d'avance, en Crète, à Sycambre, en Franconie, épuisé tous ces éléments de l'intérêt.

A mesure que le lieu de la scène change, les figures se succèdent : à peine a-t-on vu Hélénus et Andromaque, qu'on les laisse à Buthrote pour chercher en Crète le géant Phouère, le bon roi Dicée et ses filles, Hyante et Clymène. Plus loin, ce seront d'autres hôtes, d'autres adversaires, de nouvelles amantes trahies encore ou dédaignées comme Didon, comme Hyante et Clymène, une Créuse laissée en chemin pour obéir aux dieux, et sacrifiée à l'épouse inconnue, mais prédestinée, dont la main et le trône seront le prix du dernier combat. Le poète ne prend pas le temps de nous intéresser aux personnages; à peine entrevus, ils disparaissent, ne laissant après eux sur la scène que Francus, suivi des chefs troyens. Parmi ceux-ci, Turnien aura sans doute la valeur de Sergeste, Vandois le courage de Cloanthe, Amblois et Guisin la fidélité d'Achate; mais le poète doit craindre aussi que la gloire de ces braves guerriers ne fasse ombre à celle de leur maître, et nous ne saurons d'eux que leur nom, glorieux héritage des plus grandes familles et des plus belles provinces de la France. Tout l'intérêt du poème,

comme son unité, tient donc à ce héros qui en remplit les vingt-quatre chants.

Aurait-il suffi à sa tâche? Il est impossible, après avoir lu les quatre chants que Ronsard a publiés, de répondre d'une manière précise à cette question. Comme Achille, comme Renaud, Francus sort à peine de l'adolescence; on attend tout de sa jeunesse: né pour plaire, il l'emporte sur tous par sa beauté; né pour vaincre, sa valeur ne s'effraie d'aucun combat, ni sa générosité d'aucun sacrifice; en le voyant faire, on peut s'écrier avec la belle Hyante :

Il est vraiment de la race héroïque!

Au moment où son navire va s'abîmer dans les flots, c'est à peine s'il peut s'échapper avec vingt troyens; il pleure, mais il s'élance dans l'esquif « tout le dernier. » Arrivé en Crète, Dicée, dont il est l'hôte, lui conte en gémissant comment son fils, prisonnier du géant Phouère, doit périr le lendemain; il lui fait de cet autre Polyphème une peinture à faire reculer les plus braves; mais Francus ne balance pas, il se sent né

Pour ne souffrir régner une malice
Sans que son bras vengeur ne la punisse.

Et ce n'est pas qu'il espère un trône après la victoire; on le lui offre, mais il ne veut que s'acquitter envers son bienfaiteur et illustrer son nom,

Le seul honneur te plait pour récompense.

Le combat s'engage: Francus y montre une adresse, une vigueur admirables. A quels dangers il s'expose! Et comme on tremble pour lui !

La jeune troupe est muette à l'entour,
Qui les regarde, ignorant qui doit estre
D'un tel duel le vainqueur et le maistre.

Cette longue incertitude rehausse l'éclat de la victoire; dès son premier combat, le fils d'Hector a surpassé son père.

Et cependant il manque à ce héros quelque chose: ce n'est qu'un instrument dans la main des Dieux, dans celle du poète;

il ne tient de lui-même ni sa beauté, ni sa valeur; il agit sans passion; ce qu'il fait, il ne l'a pas voulu, c'est à peine s'il s'y résigne; en pleurant, il obéit aux ordres qui lui viennent des Dieux, et s'abandonne à une destinée qui l'entraîne, sans qu'il l'ait même souhaitée. Il a vingt ans lorsque le poème commence, et il est encore complétement obscur; Hélénin l'a fait voyager en *maint pays* pour qu'il connût les mœurs des peuples et apprît ainsi à les conduire; il a vu l'Egypte; il a été prendre sur le tombeau de son père l'engagement de le venger, et cependant, depuis toute une année, il consume ses jours dans une oisiveté complète. Hélénin dit bien qu'il est *brave et sous bon astre né;* mais on ne voit pas que cette oisiveté lui pèse, comme à Télémaque, dans Homère, comme à Hippolyte dans Racine. Il l'avouera bien lui-même :

sans envie
D'estre cognu, j'allois trainant ma vie
En Chaonie, aux pieds de mes parens;

à l'heure du péril, il envie ceux qui voient la tempête du rivage, et ceux qui dorment au sein de la terre

D'un éternel et paisible sommeil;

lorsque les jeunes Troyens destinés à le suivre l'attendaient déjà sur ses vaisseaux, il sommeillait encore :

Tout engourdy demeures le dernier,
Serf de ta mère, et te fraudes toy-mesmes
Du haut espoir de tant de diadèmes.

Il faut qu'on l'arrache à cette torpeur : c'est Mars qui dessille ses yeux, enflamme son cœur, le remplit d'audace. Aussitôt, le jeune héros paraît grandir; une mâle assurance brille sur son front, et il s'avance, pareil à Mars lui-même, lorsque, au milieu de la mêlée, ce dieu de sa lance menace un roi,

Pour le punir d'avoir contre équité
Vendu les loix et trahy sa cité.

Ainsi Francus n'est rien que par les dieux; en vain pleure-t-il

comme Enée, et bien souvent, sur ses misères, en vain lutte-t-il avec courage contre les dangers, on n'admire guères plus qu'on ne saurait plaindre un héros à qui les Dieux donneront la victoire comme ils lui ont donné la vertu :

> je trace une affaire bien haute,
> Et si je faux, au destin soit la faute,
> Et non à moy, de rien ambitieux,
> Qui n'ay suivy que l'oracle des Dieux.

Son cœur se trouble, s'enflamme et doit s'éteindre aussi à l'heure que les dieux ont fixée : Leucothée, l'aimable nymphe des mers, qui prit pitié d'Ulysse après la tempête, lui a dit qu'il fallait aimer, Amblois son compagnon, lui dit comment il faut le faire. Grâce à Vénus, il devient « beau à merveille, beau comme l'amour » ou comme le printemps; ses larmes même l'embellissent, la déesse lui donne

> sa douce vois
> Ses doux propos et ses devis courtois;

Cupidon se cache dans sa robe et atteint à la fois de ses flèches les deux sœurs, Anna comme Didon, Phèdre comme Ariane. Amoureux banal, qui se plaint de l'amour comme de la destinée,

> Bien peu de miel et beaucoup d'amertume,

il est aimé deux fois, il n'aime pas; c'est un *niais* pour Clymène, et c'est un traître pour Hyante; au moment où il repousse l'une des deux sœurs avec la vertueuse indignation d'Hippolyte, cet « honneste amoureux » trompe l'autre par calcul : il se sert d'un amour auquel il ne doit pas répondre; il implore la pitié d'Hyante; il lui prend, comme un suppliant, le menton, les genoux; il la trompe par ses caresses et par ses serments, jurant qu'il ne ressemble ni à Thésée, ni à Jason, et qu'il l'épousera si elle veut; à ce prix, il saura de cette prêtresse inspirée le nom de tous les rois de France, ses descendants; puis, il la trahira, malgré tant de belles paroles, sans l'avoir un instant aimée.

Son éternelle excuse, c'est que les destinées l'ordonnent.

Ainsi le merveilleux n'est pas accessoire dans le poëme de Ronsard, comme dans la *Henriade ;* il y tient presque une place plus grande que dans l'*Enéide*. A chaque pas, l'intervention des dieux se fait sentir ; tout est dans leur main ; seuls, ils ne changent pas, comme les personnages épisodiques, et, à la place du héros qu'ils font agir, seuls, ils savent ce qu'ils désirent et ce qu'ils veulent ; c'est leur volonté qui règle la succession et l'issue des péripéties, et, dans les moindres circonstances, dicte à chacun sa conduite, sans que jamais les passions, dans leur élan spontané, préviennent ou traversent les ordres apportés de l'Olympe par Mercure, et ainsi donnent à l'action, avec le charme de l'imprévu, le mouvement de la vie. Il faut chercher la vie, comme la conduite du poëme, dans l'Olympe.

L'Olympe de Ronsard ne saurait être agité comme celui d'Homère ; il en a fallu bannir l'indécent tumulte, les injures, les menaces, les éclats de rire. Si l'on y voit encore quelques révoltes, une Junon qui s'obstine à poursuivre les Troyens de sa colère, un Neptune qui s'irrite d'être vaincu par le *demourant* d'Achille, et, pour se venger, soulève les vagues furieuses, néanmoins, Jupiter est un maître qui peut parler très-longuement sans qu'on l'interrompe, sans qu'on ose ouvertement protester contre ses volontés souveraines ; lorsqu'il s'assied sur son trône d'ivoire, le ciel tremble, les Dieux se soumettent,

> En murmurant comme flots de la mer
> De qui le front commence à se calmer,
> Quand Aquillon assoupit son orage,
> Et l'onde bruit doucement au rivage.

Mais dès le seizième siècle, on a dû regretter que l'exposition du poëme ne pût être claire, ni la haute origine de Francus établie d'une manière authentique, sans que l'arbitre des destinés descendît lui-même au rôle des verbeux Prologues qui, dans Euripide et dans Plaute, viennent annoncer le sujet de la pièce. Jupiter abaisse trop ses regards vers la terre : si Francus était plus livré à lui-même, il serait plus héroïque, et le roi des Dieux et des hommes garderait mieux sa majesté.

Bien que la plupart de ces divinités empruntées à la fable, et Neptune, et Vénus, et Mars aient des attributs nettement déterminés, qu'Iris soit bien l'arc-en-ciel, et que l'Olympe admette parmi les Dieux des abstractions telles que la Renommée et la Victoire, cependant on ne peut pas reprocher au merveilleux de Ronsard d'être purement allégorique. Ce n'est pas que Ronsard, élevé à l'école des mythographes de la fin du moyen-âge, n'aime à voir dans ces fables des poètes anciens des vérités morales déguisées sous des formes imaginaires : il le répète en maint endroit; mais ces formes sont vivantes; le poète ne se borne pas à nommer ses Dieux, à les faire agir; il aime à les peindre; il veut qu'on les voie en lisant ses vers, aussi bien qu'il les voit lui-même dans les poèmes de l'antiquité classique. Il décrit le vol rapide de Mercure et la Renommée aux cent voix, comme l'avait fait Virgile; sa Vénus a la séduisante parure et toutes les grâces mignardes que lui prête Apollonius de Rhodes; il ne craint pas d'aller avec Homère jusqu'aux détails les plus familiers, mêlant, pour rendre plus saisissante la vraisemblance de la fiction, à la peinture du monde idéal quelques-uns des traits de la vulgaire réalité. On touche à l'*Iliade*, au drame satyrique, avec le *boiteux* Lemnien, avec Neptune

Gros de despit, du jour que mercenaire,
Dieu fait maçon, demanda son salaire,

et Iris qui se couche aux pieds de Junon comme un limier craintif et fidèle.

Ces réminiscences de la mythologie poétique donnent à la *Franciade* un certain nombre de vers aimables, soit, par exemple, que le dieu des mers, suivi par Triton et les Néréides, guide sur les vagues les dauphins qui traînent son char; ou que l'Amour, comme dans les *Argonautiques*, *sous une treille épaisse,* joue aux échecs avec Ganymède, ou que Cybèle, fouettant ses lions, se rende dans la demeure du dieu des songes,

Le Dieu vieillard qui aux songes préside,
Morne habitoit en une grotte humide;
Devant son huis maint pavot fleurissoit....

ou bien que le prêtre troyen et les chœurs sacrés implorent cette mère des dieux, à la tête couronnée de tours :

Enten du ciel tes louanges, Cybelle,
Mère des Dieux, Bérécynthe la belle....
Sois-nous propice, ô très-grande déesse,
Romps de tes mains le lien qui nous presse,
Et, de captifs, mets-nous en liberté ;
Jà dès vingt ans ton peuple est arresté,
Serf sous les pieds de ceste Argive audace :
Donne qu'un jour quelqu'un de nostre race
Refonde Troye, et restablisse encor
Un nouveau sceptre aux reliques d'Hector...

Si Ronsard n'atteint pas à la grâce de Fénelon et de Chénier, du moins il la devine, il la cherche, il nous la fait quelquefois pressentir.

Ce qui semblerait donner au poème une sorte d'unité, c'est que, depuis le premier chant jusqu'au dernier, Francus n'a pas d'autre pensée que celle de fonder la ville où Jupiter le conduit, dont Neptune et Junon l'écartent. Malgré cette circonstance, la *Franciade* n'est, à le bien prendre, et ne pouvait être qu'une longue succession d'épisodes isolés. Ronsard ne se le dissimule pas ; il s'est même fait à ce sujet tout un système ; dans sa préface[1], qui est une théorie de l'épopée, il laisse bien voir que c'est dans les épisodes qu'il cherche le mérite d'un poème. Il parle peu, et avec une certaine légèreté, du sujet, des héros, des Dieux ; il tient davantage aux incidents, à la forme : la forme peut déguiser, racheter la pauvreté du fond. D'une *petite cassine,* les poètes « font un magnifique palais qu'ils enrichissent, dorent et embellissent *par le dehors* de marbre, jaspe et porphyre, de guillochis ovalles, frontispices et pieds-destals, frises et chapiteaux, et *par dedans* de tapisseries eslevées et bossées d'or et d'argent, de tableaux cizeléz et burinéz, raboteux et difficiles à tenir es mains, à cause de la rude engraveure des personnages qui semblent vivre dedans. *Après, ils adjoustent* vergers et jardins, com-

[1] La seconde, celle qui figure dans toutes les éditions posthumes.

partimens et larges allées.... » Ainsi Francus, les Gaules, l'Olympe, tout le sujet du poème, c'est peu de chose : qu'est-ce que le sujet? la matière; et il importe peu que la matière soit vile, si le génie de l'artiste en sait tirer une œuvre divine.

Le danger, c'est que Ronsard songe à faire la *Franciade* si longue : il y faudra trop d'épisodes ; dès les premiers pas, au lieu de courir au dénouement, le poète s'oublie avec complaisance à tous les détours, à tous les buissons, à toutes les fleurs du chemin ; chaque épisode languit comme l'action elle-même ; et la forme, qui devait sauver le fond, devient aussi, par une conséquence inévitable, pauvre, verbeuse, monotone. Pour déguiser la misère de cette *cassine,* Ronsard cherche partout, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée,* dans les *Argonautiques,* dans l'*Enéide,* le marbre, le porphyre, les ciselures ; il prend ici et là, un songe, un augure, une prophétie, une tempête, des sacrifices et des prières adressées aux Dieux, un festin et des *courtoisies faites* à un étranger, tous les hasards du champ de bataille ; puis, les *fleurs poétiques,* les comparaisons, les périphrases. Il prend sans trop de choix, de toutes mains ; car il a le vide de vingt-quatre chants à remplir.

Dans les quatre chants qu'il a publiés, ce qui décourage, c'est la nonchalance avec laquelle il s'attarde sans cesse. Tout un chant se consume à prouver que Francus est le fils d'Hector et à dire qu'il met à la voile. Le premier point avait peut-être besoin qu'on s'y arrêtât : il faut bien que Jupiter refasse le second livre de l'*Enéide* pour apprendre aux dieux comment le fils d'Hector, que tout le monde croyait mort, ne l'est pas ; il faut aussi que Mercure, que la Renommée, qu'un discours d'Hélénin, confirmé par un augure, fassent accepter par les hommes ce miracle sur lequel repose toute la donnée du poème. Du moins, dès qu'on connaît l'origine et les destinées de Francus, Jupiter veut qu'il parte ; rien ne l'arrête, il doit partir. Sans doute, mais Mercure a gourmandé l'oncle : Mars gourmande le neveu ; le poète a décrit le vol de Mercure : il décrira le char de Mars ; il dételera ses divins coursiers pour qu'ils paissent dans la prairie. Les Troyens reçoivent ces ré-

vélations sur le passé et sur l'avenir au milieu d'une fête dont on ne peut interrompre les chants et les danses sacrées. Il faut couper les pins dans la forêt, les traîner au rivage, construire les vaisseaux, tendre les voiles et les cordages, embarquer, non sans l'avoir haranguée, la jeunesse troyenne, couper les cables. On partira cependant; les rames frappent l'eau, comme les pieds des danseurs frappent la terre, en cadence; les navires, poussés par elles, glissent sur la mer, comme sur l'écorce la chenille aux cent pieds; ils bondissent comme des chevreaux; enfin, lorsque toutes ces comparaisons sont épuisées, Francus est sur la route des Gaules;

> La terre fuit; seulement à leurs yeux
> Paroist la mer et la vouste des cieux.

Le second chant est le mieux conduit, le mieux écrit de la *Franciade*. Neptune se plaint qu'on brave sa puissance; il associe à sa querelle les Vents, Iris et Junon, qui amasse les nuées: la tempête éclate; les navires sont dispersés ou engloutis; Francus échappe sur un canot, et, après trois jours et trois nuits d'angoisse, atteint à grand peine la terre hospitalière de Crète. Cependant, un songe décide le bon roi Dicée à entreprendre une chasse, et trouble le cœur de ses deux filles, Hyante et Clymène; la chasse amène le roi sur le rivage où Francus s'est endormi; les malheurs du jeune prince, la communauté de leur origine décident le roi à le recueillir. Francus se dirige vers le palais; l'amour l'y accompagne, et blesse en même temps de ses traits les deux jeunes princesses. Au milieu de la fête, tandis que Terpin chante l'Amour, Dicée laisse échapper des larmes à la pensée que son fils unique, prisonnier d'un géant sanguinaire et invincible, doit être dévoré le lendemain; Francus offre de le sauver, il provoque Phouère; un combat acharné s'engage, et la victoire reste au jeune héros. L'action, assez intéressante, assez rapide, n'est guères ralentie que par quelques descriptions et l'apparition des ombres des Troyens naufragés qui viennent demander à Francus endormi les honneurs de la sépulture.

Les contemporains de Ronsard admiraient le duel de Francus et de Phouère ; on n'en saurait lire « un si brave, s'écrie Jamyn, en tous les poètes Grecs et latins ; » et il faut convenir que c'est le fragment le plus épique du poème. Phouère est esquissé largement, en quelques traits : cruel, emporté, méprisant dans son orgueil les hommes et les Dieux, il tient à la fois de Polyphème, d'Amycus et de Mézence, mais, grâce à la liberté de l'imitation, garde à côté d'eux une certaine originalité. On le provoque, il s'élance sur sa cavale fidèle, il la caresse, il lui promet qu'en souvenir de cette nouvelle victoire, *en ses vieux ans*, elle mangera seule, au haut de l'étable et couronnée de fleurs, deux fois le foin que mangent les autres. Puis, il insulte à la crédulité de Dicée, qui compte follement sur les Dieux : que peut Jupiter ?

Des vains destins de Francus je n'ay cure ;
Tels sots abus ne me viennent piper.
Le fer tranchant ne me sçauroit coupper,
Ny Jupiter tuer de son tonnerre :
S'il règne au ciel, je règne en ceste terre.

Cependant, Francus vient fièrement à sa rencontre, et le menace : Phouère le regarde avec surprise, avec dédain ; en voyant cette taille *gresle,* cette main *douillette*, cette peau *mignonne*, son front rougit de honte, il retient la bride et gourmande avec une admirable naïveté l'imprudent enfant :

Jeune garçon, on ne combat icy
Pour remporter à sa mère la gloire
D'un verd laurier : le prix de la victoire
N'est ny trépied, ni cheval, ni escu,
Mais bien la vie et le sang du veincu.

C'est le sien qui coulera, mais après une lutte ou l'intérêt a été ménagé avec art ; la main des Dieux ne s'y fait pas trop sentir, et, des deux champions, celui dont l'armure est divine et le corps invulnérable, n'est pas le héros du poème. Dans ce passage, Francus est grand ; et le lecteur qui attend avec une certaine anxiété l'issue de ce combat mortel, s'associe sans trop

de peine à l'émotion de Dicée et de ses filles, qui tremblent,

> ainsi qu'on voit deux colombelles
> Frémir de peur et tremblotter des aisles,
> Sous l'esprevier aux ongles bien trenchans,
> Qui loing du nid s'en-voloient par les champs,
> Trouver de l'orge et des graines, pour paistre
> Leurs doux enfants qui ne font que de naistre.

Le troisième chant est bien long, bien mal conçu, étrange. On s'explique difficilement pourquoi Ronsard a voulu que Francus fût aimé en même temps par les deux filles de son hôte, le roi Dicée: pour être aimé deux fois, il n'en sera pas plus héroïque; il n'en aura ni plus de peine, ni plus de gloire à quitter la Crète; et le personnage de Clymène, la sœur jalouse, n'est pas tolérable. Sa position ne cesse pas d'être fausse; chacune de ses paroles, chacune de ses actions est coupable, et elle inspirerait le mépris plutôt que la pitié.

Les longues plaintes de Clymène, l'héroïde qu'elle écrit à Francus, son désespoir, sa mort bizarre, les entretiens de Vénus avec son fils, de Cybèle avec le dieu des songes, les honneurs funèbres rendus aux victimes de la tempête comme à Misène et Palinure dans l'*Enéide*, ne laissent dans ce chant du poème qu'une petite place à Hyante, qui est cependant l'héroïne véritable de la première partie de la *Franciade*; c'est ainsi que, dans chaque épisode, aussi bien que dans l'ensemble du poème, l'essentiel est sacrifié aux accessoires. Les aveux qu'Hyante fait à sa sœur, *unanimem alloquitur malesana sororem*, ont une certaine grâce : « D'où vient, demande-t-elle,

> Que ma raison a perdu sa puissance,
> Que je m'oublie, et qu'un nouvel esmoy
> Me trouble toute et m'en-vole de moy ? »

A la seule pensée que son père désavouera son choix, elle s'inquiète. De son père pourtant, elle n'a rien à craindre : le bon Dicée aime sa fille et doit tout à Francus; il offre au héros de resserrer, en épousant Hyante, les antiques liens qui unissaient leurs familles. Mais l'inconséquent Francus re-

fuse, et les dieux ne le veulent pas. Et néanmoins, Vénus vient en songe gourmander la jeune fille et déposer sur son lit virginal la perfide ceinture, tandis que Cybèle, sous les traits de Turnien, exhorte Francus à la *courtiser*. C'est bien le mot, et l'intention du poète n'est nullement déguisée :

Courtise Hyante, *afin qu'elle te face*
Voir ces grands rois qui viendront de ta race ;
Puis donne voile, et, *sans plus t'allécher,*
Va-t'en ailleurs ta fortune chercher.

Au troisième chant, Hyante est oubliée pour Clymène ; au quatrième, elle s'efface elle-même : l'amante disparaît pour laisser parler la prophétesse ; à peine a-t-elle le temps d'interroger encore son cœur qui hésite au moment de se livrer. Francus ne prend guères celui de faire la galante peinture de son martyre. Les tendres propos échangés par les amants, la description de leur toilette, de leur cortége, du chemin qu'ils suivent pour arriver au temple d'Hécate, comme la colère un peu trop prompte qui arme le crédule Dicée contre le héros auquel il doit la vie de son fils, importent assez peu au poète : l'unique objet de cet épisode est de faire connaître la lignée des princes troyens qui règnent sur la France. Il faut pourtant dire, avec un soin minutieux, les enchantements, les sacrifices, qui, pendant trois jours, préparèrent l'évocation des âmes : Ronsard s'y oublie pendant quelques pages. Il s'oublie encore à raconter comment les âmes retournent, après s'être purifiées, animer de nouveaux corps. Mais ces trois premières parties du chant, l'*Amour,* la *Magie*, la *Métempsycose* (comme dit Jamyn dans son argument), l'*Amour* surtout, sont entièrement subordonnées à la quatrième. Et c'est à cette généalogie des rois que le poète s'arrête, sans plus se souvenir ni de ses héros ni de l'action de son poème, qui va languir, suspendue, et peut-être pendant plusieurs chants.

Cet incident était naturel, nécessaire ; on ne saurait dire qu'un tableau rapide de notre histoire fût un hors-d'œuvre, une digression, dans un poème sur les origines de la monarchie française ; comme le Léthé, comme le bouclier de

l'*Enéide*, c'est, à le bien prendre, le cœur même du sujet, et l'un des principaux éléments de l'intérêt; Francus ne devient un héros national que parce qu'Hyante lui montre et nous fait connaître ses descendants.

Mais une vaste carrière s'ouvre devant la docte prêtresse qui a trop bien lu le *Miroir historial* et les *Chroniques*. Dans cette foule de rois qui doivent naître, il faut au moins qu'elle distingue, et ne rappelle que ceux dont les exploits ou les vertus sont populaires, les fondateurs, les héros, les saints. Sur les murailles de Troie, Hélène ne nomme pas à Priam les guerriers obscurs; elle s'arrête aux principaux chefs. Anchise, sans dérouler les fastes consulaires, dégage des longues annales de Rome la généalogie des Césars, et esquisse en traits rapides les gloires de la république. Si saint Louis, au septième chant de la *Henriade*, peut descendre à de plus grands détails, c'est que, depuis Henri IV jusqu'au poème dont il est le héros, un siècle à peine est écoulé. En face d'un intervalle de vingt-cinq siècles, dont douze appartiennent à l'histoire positive, n'ayant d'ailleurs pas même la ressource de séparer de l'histoire du pays celle de la famille, puisque c'est la même, Ronsard est tenu d'être beaucoup plus sobre que ne le fut Virgile; il est nécessaire qu'il néglige des dynasties, franchisse des siècles, pour passer de Tolbiac à Poitiers, des preux de Charlemagne aux croisés de Godefroy et de saint Louis, de Du Guesclin à Jeanne Darc: tâche ardue, mais glorieuse, et propre à séduire, par ses difficultés même, l'âme fière et patriotique de Ronsard.

Malheureusement, Ronsard ne voulut point choisir sans l'aveu de Charles IX; et, par une généreuse et *magnanime candeur*, le roi ne permit à son poète d'omettre aucun de ses aïeux, disant que la *malice des mauvais*, comme la bonté des autres, aurait, pour *le retirer du vice et le pousser à la vertu*, l'efficacité d'un *exemple domestique*. Et ainsi, moins heureux que Virgile, Ronsard, c'est lui-même qui nous le dit, eut « sur les bras le faix de soixante-trois rois ». Il soutint bravement ce fardeau, épuisant l'arbre généalogique, sans rien changer à l'ordre de succession, faisant même aux fainéants l'honneur de les nommer, et, au lieu d'éluder la difficulté, donnant quel-

quefois dans son poème aux moindres d'entr'eux plus de place qu'ils n'en ont gardé dans l'histoire. Aussi, ce quatrième chant était déjà plus long que le plus long chant d'aucune épopée, et cependant la seconde race n'était pas encore montée sur le trône.

Du moment où, quelle que soit d'ailleurs son importance, un incident d'un simple épisode prend un tel développement, il n'y a plus de proportions dans le poème. La tâche d'ailleurs devient singulièrement aride, surtout pour un poète qui se pique de n'être pas un historiographe, et qui se plaint qu'on prenne pour une histoire de France une œuvre qui n'est qu'un *roman* comme l'*Iliade* et l'*Enéide !*

Aussi après la mort de Charles IX, Ronsard découragé laissa-t-il à d'obscurs continuateurs le soin de versifier le reste de cette chronologie. C'est un chanoine de l'église de Bourges, nommé Jacques Guillot, qui, trente ans après sa mort, entreprit d'écrire cette suite. A la fin du sixième chant, Louis XIII monte sur le trône. Hyante a eu la voix de fer que n'avait pas la Sibylle de Virgile; enfin, elle s'arrête là, uniquement par discrétion; la nuit est tombée, et d'ailleurs les hommes ne doivent pas tout savoir; au surplus, quoique Guillot ait ajouté plus de deux mille vers à ceux de Ronsard, elle n'a pas trouvé le temps long,

> Un tel plaisir n'avoit assez duré
> Ce luy sembloit... [1]

Ronsard n'eut pas autant de patience. L'épisode avait trop duré: il s'en lassa comme du poème.

J'ai montré combien, en traitant un sujet aussi pauvre, Ronsard avait peu de raison de se hâter; ce qui l'attarde aussi, c'est l'abondance des souvenirs. L'abeille, dit Jamyn, « tire son profit *de toutes fleurs* »; entraîné par le charme des réminiscences, Ronsard s'arrête à chaque pas pour imiter les anciens; il le fait avec trop peu de discrétion, jusqu'à la satiété et jusqu'aux disparates. Hyante ou Clymène sera tout à

[1] *La suite de la Franciade*, Livre sixième, Bourges, Maurice Levez, 1615, 8°.

la fois Médée, Ariane, Didon; Apollonius et même Catulle seront mêlés confusément à Virgile. La poésie savante d'Apollonius de Rhodes, par la délicatesse des analyses et la grâce souvent mignarde des détails, a pu plaire au poète des *Amours:* il tire des *Argonautiques* la description du départ au premier chant et le monologue de Clymène. L'analogie des sujets explique assez pourquoi Ronsard a plus emprunté à Virgile qu'à personne; on retrouve le souvenir de l'*Enéide* partout, dans le plan du poème, dans les épisodes, dans les détails de la forme. Cependant Ronsard prend soin de nous avertir que si, dans sa préface, il invoque plus souvent l'autorité du poète latin que celle du poète grec, c'est parce qu'il sera mieux compris en raisonnant sur des exemples connus; surtout il tient à ce que ses lecteurs sachent que son œuvre même est *patronée* plutôt sur la *naïve facilité* d'Homère que sur la *curieuse diligence* de Virgile.

Et à la vérité, même dans les passages où c'est Virgile que Ronsard imite, on peut voir comme il revient volontiers à Homère, et comme il s'étudie de préférence à lui ressembler. La tempête commence comme celle de l'*Enéide* et finit comme celle de l'*Odyssée*. Hyante est une Sibylle comme celle de Cumes, mais Francus ne descend pas aux enfers: il évoque les ombres sur le bord de la fosse ensanglantée, comme fait Ulysse. Francion rend, comme Enée, à un de ses compagnons les honneurs de la sépulture; mais il lui offre, comme Achille à Patrocle, sa chevelure, promise pourtant au Dieu de Seine, et lui dit aussi :

Nous n'irons plus comme nous soulions faire,
Tous deux seulets en un lieu solitaire,
Loing de la troupe ensemble deviser :
D'un doux sommeil il te faut reposer ;
La mort te tient, de silence suivie,
Et maugré moy je traîne ceste vie,
Qui m'estoit douce alors que je pouvois
Voir ton visage et entendre ta voix.

Parmi ces passages, il faut citer surtout les dernières paroles adressées par Andromaque à son fils; Ronsard a pu

emprunter, même à la belle scène des adieux dans l'*Iliade*, quelques vers qui rappellent un peu la grâce touchante du texte original. Francus est le seul fils qu'Andromaque ait eu d'Hector :

Seul tu estois mon plaisir et ma peur,
Enfant, mary, seul mon frère et ma sœur,
Seul père et mère...
Pour toy la vie et le jour me plaisoit.

Elle espérait qu'au jour du trépas, son fils, après lui avoir fermé les yeux, lui rendrait les honneurs de la sépulture,

Serrant ensemble en un mesme repos
De mon mary les cendres et les os.
O Jupiter, si la pitié demeure
Là haut au ciel, ne permets que je meure
Ains qu'il se fasse en armée un grand roy,
Et que le bruit en vole jusqu'à moy !
Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre
Puisse ruer ses ennemis par terre,
Mordans la poudre, en leur sang renversez,
D'une grand'playe en l'estomac percez ;
Que des citez la puissante muraille
Trébuche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheval, soit à pied guerroyant,
Et que quelqu'un s'escrie en le voyant ;
(Favorisé de fortune prospère) :
Le fils vaut mieux aux armes que le père !

Et elle lui donne une robe qu'elle avait de ses mains faite pour Hector, et sur laquelle elle avait brodé les murs de Troie, le Xanthe,

Les plis tortus de sa lente rivière,

et les cimes

D'Ide pineuse, où sourçant sauteloit
Maint vif ruisseau qu'en la mer couloit.

D'ailleurs, et j'en ai déjà fait la remarque, c'est Homère surtout que Ronsard cherche à rappeler par le ton du style comme par les détails de l'expression. Souvent, dans ses pein-

tures et surtout dans ses comparaisons, il se borne à le traduire, quelquefois même d'une façon trop littérale, ailleurs, avec une heureuse fidélité. Plus souvent, quelques traits originaux empêchent de confondre avec l'exactitude servile du traducteur, la libre imitation du poète; ainsi quand il parle des arbres *esgayés de verdure,* de l'*aboyante* chasse, des troupeaux

qui bèlent à l'entour
De leurs pasteurs, quand la poincte du jour
Et la rosée aux herbes les convie;

de l'heure du soir, alors

Que le toreau, qui tout le jour labeure,
Franc du collier retourne à la maison;

ou quand les Sarrazins qui tombent sous les coups de Charle Martel le font songer aux épis mûrs de la moisson:

Au mois d'esté, quand la pauvre famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et se courbant abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur.

On sent à la fois qu'il a lu Homère et que, comme Homère, il a vu la mer en fureur, le poète qui nous montre les vents

Chargez d'esclairs, de tempeste et de nuit,

et la nuée qui

blafarde et noirastre couloit,
Ayant d'azur la robbe entre-semée,

et ces bruits redoutables de l'*importune outrageuse tempeste,* lorsque l'eau, entr'ouverte *d'une abysme profonde*, *escume aux astres,* et que la nuit *effroyable*

Et jour et mer aux matelots desrobe.

Les préférences de Ronsard pour Homère se reconnaissent même à ses défauts : non pas sans doute qu'Homère puisse être mis en cause, pour avoir été imité hors de propos ou d'une façon malheureuse; mais il est des dangers contre les-

quels Virgile, par l'exemple même de sa *curieuse diligence*, met en gardes ceux qui marchent sur ses pas, et où l'auteur de la *Franciade* fut quelquefois entraîné par le désir d'atteindre à la *naïve facilité* de l'*Odyssée:* il est familier et il est prolixe.

Lorsque Ronsard décrit les sacrifices, les apprêts des repas, et surtout la toilette des personnages, lorsqu'il attelle le char d'Hyante ou construit la flotte de Francus, la prolixité de son langage a quelque chose d'homérique, et, à ce titre, Pasquier la lui pardonne aisément : la fin du premier livre de la *Franciade* est même un des passages qu'il se plaît à citer pour prouver « que nos poètes français, imitant les latins, les ont souvent égalés et quelquefois surmontés. » Pasquier oublie avec Ronsard que Francus n'est pas, ainsi que l'était Ulysse, ainsi que le sera Mentor dans le *Télémaque,* réduit à prendre la hache et à construire de ses mains le radeau qui le conduira, si les Dieux le veulent, à Sycambre. Dès lors, qu'importe le bois dont on fait le navire et la façon dont on le traîne à la mer, pourvu que le héros mette à la voile et que le poème commence enfin ? Francus fût-il bien le fils d'Hector, il faudrait encore que nous fussions les contemporains d'Homère pour trouver à de telles circonstances l'intérêt qu'elles ont perdu depuis si longtemps; après quelques chants, ces lenteurs auraient lassé Pasquier lui-même; elles sont sans excuses, et trahissent d'une manière trop évidente le poète qui a peu de chose à dire et veut cependant grossir son œuvre *en un juste volume.*

L'élégance de l'expression ne fait pas oublier assez souvent que ces détails sont inutiles; Ronsard, infidèle aux règles qu'il avait posées lui-même, a trop appelé les choses par leur nom : et on a pu s'étonner qu'un poète, si jaloux des droits de la poésie, qui parle avec tant de mépris de la prose rimée, s'abaissât presque toujours au-dessous du ton de l'épopée. Mais quelle que soit en certains passages la bassesse des termes et des images, il n'est point juste de rire autant qu'on l'a fait des disparates de ce style à la fois trop relevé et trop familier. C'est un plaisir aisé de nos jours : autour de Ronsard, personne n'eût compris qu'on accusât son style de manquer

de noblesse. L'Hôpital et les autres, jusqu'à Montaigne, trouvent les expressions du poète assez *recherchées,* assez *rehaussées;* aucune bouche *ne sonne plus hautement* que la sienne; et s'il ne va pas, comme Dubartas, se perdre dans les nues, s'il sait, malgré la sublimité de son inspiration, qu'il ne faut pas être toujours orné, c'est par là qu'il ressemble à Homère, qu'il l'égalera. La plupart des expressions qui semblent triviales aujourd'hui, qui le seraient dans Chapelain et dans Thomas, n'étaient que simples à cette époque où notre langue, comme celle d'Homère, osait encore tout dire. Il faut donc oublier un peu lorsqu'on lit Ronsard, les lois qu'établit la société polie du siècle suivant, et lui pardonner, si, comme tout son siècle, il dit une *camisole* et une *chemise* au lieu d'une tunique; s'il parle de l'*estomac* et des *poumons*, comme M. de Ramsay parlait des *boyaux,* là où l'usage veut qu'on dise la poitrine et les entrailles; s'il met un *maillot* à Jupiter enfant; s'il donne une *perruque* aux arbres et aux héros, à Protée, une perruque bleue, une perruque de lumière au Soleil; enfin, s'il n'a pas deviné que tous ces vieux mots de la langue de nos pères, familiers, mais expressifs, *brasser, tancer, brocarder, esgrafigner, acagnardez*, et tant d'autres, ne seront plus permis à Racine tandis qu'on les trouvait à chaque page dans les plus estimés de nos vieux auteurs.

Il y a d'ailleurs, outre la prolixité du style et la familiarité excessive de l'expression, une raison très-simple, pour que le ton de la *Franciade* manque d'élévation : elle est écrite dans un rhythme qui n'est pas celui de l'épopée. Il semble cependant que Ronsard était moins exposé que personne à une telle méprise : parmi nos poètes, il n'en est aucun, et je n'excepterai point Malherbe même, qui ait plus fait que lui pour les progrès de la versification française; ses odes nous montrent combien il eut surtout le sentiment de la convenance et de la noblesse du rhythme. Or, par une rencontre singulière, la première preuve qu'il en ait donnée dès sa jeunesse fut de mettre en honneur un vers jusque-là fort négligé, l'alexandrin. Le premier, Ronsard prétendit et prouva que ce vers cesse d'être lourd et commun dès qu'il est bien fait et bien pro-

noncé ; le premier, il lui donna un nom qui était le sien, celui de vers héroïque. Or, ses ouvrages ont eu un tel succès qu'en 1572, d'après son propre témoignage, ce vers, que Pelletier recommande, qui fut employé vers la même époque par la Péruse et par Garnier, par Jamyn dans son *Iliade*, par d'Aubigné dans les *Tragiques*, par Dubartas dans la *Semaine*, est *reçu plus favorablement* que les autres par les *seigneurs et dames de la cour* et par *toute la jeunesse française*. Sur ce point, Ronsard, qui donna l'exemple, est le seul peut-être qui ait conservé des doutes ; après avoir de nouveau réfléchi, comparé, interrogé son expérience, il lui semble maintenant que ce long vers de douze syllabes *a trop de caquet*, qu'il *sent trop sa prose*, et ressemble moins aux *magnanimes vers* d'Homère et de Virgile qu'aux *senaires* de la tragédie ancienne[1]; il le renvoie donc à la tragédie, qui est moins noble que l'épopée, et à la traduction, qui a besoin d'un peu d'espace. Cependant, il répète *qu'un bon artisan* peut en hausser le ton, et donne ainsi, mais sans le savoir, le secret de ses propres incertitudes. Le vers alexandrin se prête en

[1] « Cette espece... ne se peut appliquer qu'à choses fort graves, comme aussi au pois de l'aureille se trouve pesante. » *(Art Poétique François*, Paris, Gilles Corrozet, 1548, in-12.) — Le vers de dix syllabes, dit J. Pelletier du Mans en 1555 *(Art Poétique*, Lyon, in-12 Livre II, p. 57.) « jusquesici a été accommodé aus fez heroiques. Le Dodecassilabe, autremant vers alexandrin, étoèt fort rare jusques à cet âge... Il a puis nagueres (c'èst-à-dire depuis que Ronsard a écrit ses Hymnes) été reçu pour heroique, qui èt son vrei et propre usage. » — En commentant les *Amours de Marie* (les *Amours* avaient paru en 1556, le commentaire est de 1560), Belleau dit : « Il ne se faut esbahir si l'autheur a escrit en vers alexandrins la plus grand part de ce livre, pour autant qu'il a opinion que ce soyent les plus françois et les plus propres pour bien exprimer nos passions ; et si quelqu'un les blasme de sentir trop leur prose, ce n'est que faute d'estre bien faits et bien prononcez. » — Ronsard a soin d'écrire en tête des pièces écrites en alexandrins : *vers héroïques*. Cette note est répétée après le titre de chaque Hymne dans l'édition de 1555 ; on la retrouve encore dans l'édition des *Œuvres* de 1567, par exemple au T. I, f° 8 v° *(sonets en vers héroïques)* ; elle a disparu dans l'édition de 1571. En revanche, les vers de dix syllabes s'appelaient jusqu'en 1567 *vers comuns* (*H.* de 1555, p. 179. T. V, de 1567, f° 75.) Voyez la palinodie dans l'*épitre au lecteur* de 1572. Ronsard craint de se dédire dans la préface posthume de 1587, mais il écrit en alexandrins l'*Equité des vieux Gaulois*.

effet avec une souplesse singulière à tous les tons ; par la simplicité et la monotonie de ses coupes, aussi bien que par les intervalles réguliers qui séparent le retour des consonnances, il est ce qu'on le fait : tour à tour, le plus solennel et le plus familier de nos vers, celui de l'épître et de la tragédie, celui de la comédie et de l'épopée; c'était son défaut, aux yeux de l'auteur de la *Franciade*, et, aux nôtres, c'est son mérite. Mais il ne faut pas trop reprocher à Ronsard d'avoir méconnu, à ce moment de sa carrière et dans ce seul poème, un vers auquel il revint dans les meilleurs ouvrages de ses dernières années et qui doit précisément à l'heureux emploi que le poète en avait fait de 1550 à 1562 le rang et le nom qu'il a gardés depuis trois siècles dans nos Poétiques.

A cette époque, le vers qui lui paraît le plus noble, c'est celui de dix ou onze syllabes, ce vers incisif, rapide, dont Marot s'était déjà servi avec tant d'à-propos dans l'épigramme, et auquel Béranger revient si souvent dans ses chansons ; cette fois, l'oreille de Ronsard le trompe : il prend le vers de la chanson et de l'épigramme pour celui de l'épopée. Ce qui le décide, il faut le dire, c'est que ce vers plus court contraint le poète à lutter davantage, à se contenter moins vite. Il l'accepte comme une école de patience et de précision, et, par ces honorables scrupules, il est amené, fortune étrange ! à employer dans la *Franciade* le mètre que Voltaire devait choisir pour la *Pucelle*. En même temps, par une sorte de contradiction, Ronsard croit qu'il faut rendre quelque liberté à la poésie, et permettre aux vers, à la manière des anciens, d'enjamber les uns sur les autres ; et ce principe, en ramenant la versification au nombre de la prose, achève de lui faire perdre sa noblesse soutenue : où est la noblesse et l'harmonie des vers avec des coupes telles que celles-ci,

> Un sifflement de cordes — et un bruit
> D'hommes — s'élève...

et encore la préposition ou le pronom, ou le verbe auxiliaire rejetés à la rime et isolés de leur complément[1] ?

[1] Ex. *Parmy — ses propres os ; un — moustier ; tu n'as — besoin.*

A la vérité, si l'on rencontre dans la *Franciade* de telles licences, et des hiatus, et des élisions incorrectes, c'est tout à fait par exception; en général, la versification est pure, facile, nerveuse; et, lorsque les coupes s'écartent un peu de la règle stricte, c'est pour suspendre à propos le sens et donner plus de relief à l'expression[1].

Pour le style aussi, à la condition de choisir, il n'est pas difficile de trouver dans la *Franciade,* des passages dignes à plusieurs titres d'être remarqués. J'en ai déjà extrait quelques images gracieuses; voici des traits qui ne manquent ni de sentiment ni de délicatesse. Hyante dit à Clymène :

De ce Troyen tousjours le beau visage
Ravie en luy pensive me retient...

Lorsque les deux sœurs, comme Didon, cherchent à se fuir elles-mêmes jusqu'au pied des autels, le poète s'écrie :

Ha! pauvres sœurs, pauvres sœurs insensées!
Ny pleurs, ny vœux, ny offrandes laissées,
Ny tournoyer des autels à l'entour
Ne guérit point le mal que fait Amour.

Et, jusque dans cette héroïde étrange de Clymène, on rencontre quelques détails qui méritent d'être isolés du reste :

Je meurs pour toy, et si ne m'en repens...
Il ne m'en chaut, te suivant, qui je soye,
Pourveu qu'il plaise à ton cœur de m'aimer...

Ailleurs, Ronsard sait exprimer l'ironie et la colère: quoi! s'écrie Dicée, irrité contre Francus auquel il reproche la

[1] Ex. Une importune outrageuse tempeste...
Luy dénia sa promesse — et parjure...
Et d'un grand heurt sur le tillac s'avance
Victorieux — ...
Ils sont tous morts — ha! je meurs! — et ne reste
Sinon mon fils!

mort de sa fille, cet étranger

Moque mon sceptre, et, masqué de feintise,
Ma vieille barbe et mes cheveux mesprise...
Puis, en faisant ses galères ramer
Lave le meurdre és vagues de la mer,
Met voile au vent : le vent qui lui ressemble
Pousse sa voile et sa foy tout ensemble :
Et tu le vois, Jupiter!...

Quel mépris dans cette peinture des rois fainéants,

Masques de Rois, idoles animées,
Et non pasteurs ny princes des armées,

qui se montrent en pompe à leurs peuples une fois l'an ! On voit leurs ombres sur le bord du Léthé,

abestis en un monceau se pressent,
Et le regard contre la terre baissent ;
Une grand'nue esparse sur leur front
Les obscurcist : regarde comme ils vont
Efféminez, et, d'une allure lente,
Monstrent au front une âme nonchalante !

Ah ! ces rois qui portent le sceptre ne sont pas dignes de porter l'aiguillon ! Et, à la vue de son empire ruiné par ses fils, Clovis ne peut retenir ses larmes :

Ne vois-tu pas comme Clovis en pleure !

Ce fragment ne fait-il point songer à Dante?

Il semble que les discours valent mieux que les narrations, ils sont moins traînants, moins monotone; Francion a de nobles paroles où respire bien l'amour de la patrie et de la liberté : Dicée lui offre un trône, et Francion refuse; comme Enée, s'il était libre de sa destinée, aucun royaume ne le tenterait :

impatient de joie,
J'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux tombeaux
De mes ayeux bastir des murs nouveaux,
Et r'habiter la cendre de mes pères...

Ailleurs, il adresse à ses compagnons ce mâle discours :

Quoy ! voulez-vous en vergongneux servage
Vivre tousjours, et, sans langue et sans cœur,
Tousjours souffrir l'orgueil de nos vainqueurs?

A l'énergie, Ronsard veut joindre l'éclat ; c'est une préoccupation qu'il pousse, dans sa théorie, jusqu'à la puérilité, voulant qu'on choisisse les mots et les syllabes de telle façon qu'en démembrant les vers, les lambeaux en offrent encore de belles et magnifiques paroles. Ses vers valent mieux que ses préceptes : ils ont de la couleur, de la noblesse, et cependant, les paroles qui les composent sont tout-à-fait simples. Un des morceaux les plus épiques du poème, est celui où Marcomir quitte Sycambre pour la Franconie. Un monstrueux fantôme lui apparaît en songe et lui parle ;

Mais Marcomir ne le pourra comprendre.

Cependant il obéit à la voix mystérieuse qui le pousse, comme les *fils d'Attila*, vers l'Occident, et part avec son peuple,

chargeant
Le corps des siens de fer et de cuiraces,
Et leurs regards de fiertez et d'audaces ;
Mars en leurs cœurs sera si bien entré
Qu'ils laisseront leurs maisons de bon gré,
Prenans congé des vieux Dieux de leur terre,
Loin devant eux courra la triste guerre.
Des laboureurs les champs abandonnez
Dessous leurs pieds trembleront estonnez,
Et des ruisseaux les courses azurées
N'estancheront leurs gorges altérées...

Malheureusement, ces beaux passages, il faut les chercher dans la *Franciade;* il y aurait quelque imprudence à ouvrir le livre au hasard, et même à lire d'un bout à l'autre la page qu'on a choisie. Et, en somme, il faut, lorsqu'on juge la forme, comme en parlant du sujet, du héros, du merveilleux, de l'action, mêler à ses critiques plutôt des excuses que des éloges.

En doit-on conclure que Ronsard, cet autre Homère, comme

on l'appelait, était incapable d'atteindre même au langage de l'épopée? La sentence serait sévère, et nous le prouverons encore. Mais déjà la *Franciade* ne permet plus de la porter en termes si absolus, puisqu'on y rencontre par intervalles presque tous les caractères du style épique.

Si elle est, même dans la forme, si imparfaite, si inégale, cela tient moins encore à l'insuffisance du génie de Ronsard qu'aux circonstances au milieu desquelles il écrivit son poème. La *Franciade* fut commencée quinze ans trop tard. Ce n'était pas que la vieillesse fût déjà venue : Ronsard était jeune encore; mais il avait cessé de s'appartenir. De là, en partie, ces longueurs, ces négligences et même ces disparates de ton qu'on lui reproche. Au milieu des dissipations de sa vie mondaine, le poète ne trouve même plus où se recueillir; son maître le perd par son impatience comme par ses conseils; il faut bien que Ronsard se hâte : la faveur lui échappe, s'il fait attendre ses vers; il les écrit donc avant que l'inspiration soit venue; il les lit et les publie sans les avoir châtiés.

Tous les reproches que nous lui faisons, il se les fit bientôt lui-même. Son âme était singulièrement droite et sincère; il ne mettait point son orgueil à s'obstiner dans ses erreurs, à défendre les imperfections de ses ouvrages, et avouait sans peine qu'il s'était trompé. Plus sévère pour ses poèmes que ses amis et que le public, il aimait à les corriger, même après d'éclatants succès. Malherbe, dit-on, biffa tous les vers que Ronsard avait faits; Ronsard lui-même avait prévenu Malherbe pour le plus grand nombre, condamnant entièrement les uns, changeant, remplaçant souvent les autres. En comparant les éditions successives, on voit qu'il a corrigé ainsi tous ses recueils, les Amours, les Odes, les Poèmes. Mais, de tous ses ouvrages, celui dont il a le plus condamné la forme primitive, c'est la *Franciade*.

Il en publia les quatre chants pour la première fois, dans un moment où une telle lecture ne pouvait guère passionner, les esprits : qui eût songé à s'attendrir sur les aventures du fils d'Hector? Ni L'Hôpital, l'un des premiers admirateurs du poète, ni le roi Charles IX, son dernier protecteur n'y sauraient plus

prendre garde : l'un est tout entier à son inconsolable douleur, l'autre aux remords qui le tueront. C'était le 13 septembre 1572, vingt jours après la Saint-Barthélemy. Treize années s'écoulèrent; en 1584, un peu plus d'une année avant sa mort, Ronsard publia la *Franciade* corrigée, dans le recueil de ses œuvres, édition définitive, qui devait être en quelque sorte son testament littéraire, et d'où il exclut, il faut bien qu'on le sache, la cinquième partie de ses vers. Ce n'est pas tout : le texte de 1584 lui laisse encore des scrupules; on le critique vivement autour de lui; il en est qui vont jusqu'à regretter les variantes; Ronsard se remet à l'œuvre; il passe les derniers mois de sa vie à se corriger de nouveau, et en 1587, lorsque Galland publie ses œuvres d'après les copies qu'il lui a laissées, c'est la *Franciade* encore qui a subi les changements les plus considérables.

En 1572, le poème est précédé d'une courte préface, qui est supprimée dans l'édition de 1584, remplacée par une préface nouvelle et plus longue dans celle de 1587.

J'ai fait une collation minutieuse de ces trois textes[1]. L'édition de 1587 a huit cents vers de moins que celle de 1572, et, comme on compte dans ce nombre des vers nouveaux, il résulte de cette comparaison que, sur les six mille vers du texte primitif, Ronsard en a condamné sans appel neuf cents, c'est-à-dire plus de la septième partie; et, même pour ceux qu'il garde, il en a corrigé et refait entièrement plus du tiers. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que le chant qui a subi le moins de réductions, c'est le second, et celui qui a été le plus remanié, c'est le troisième, précisément ceux que nous estimions, comme le poète lui-même, celui-ci le meilleur, et celui-là le moins parfait des quatre.

Le poète va de lui-même au-devant de nos critiques : il ajoute çà et là quelques traits à ses premières peintures; mais, parmi ces additions, généralement discrètes, souvent heu-

[1] Je regrette vivement de n'avoir pu me procurer ni à Paris ni en province, les éditions de 1573 et de 1577 : car des études de cette nature n'ont tout leur prix que lorsqu'elles sont complètes.

reuses, une seule a quelque importance: c'est le passage où Phouère s'entretient avec sa fidèle cavale. En revanche, il abrège beaucoup; il resserre les descriptions trop minutieuses, celles de la tempête et des funérailles, celles des toilettes de Mercure, de Francus, d'Hyante, de Vénus surtout, dont la ceinture, comme l'antre de la Jalousie, prêtait trop aux mignardises allégoriques, et les harangues de Francus, et les plaintes amoureuses de Clymène et d'Hyante; il supprime des épisodes tout entiers, parce qu'ils sont inutiles ou font double emploi, par exemple, au premier chant, un long discours où Jupiter révélait à Junon les destinées futures de Francus et de Charles IX, et l'apparition de l'ombre d'Hector à Hélénin, rendue superflue par le message de Mercure. Lorsqu'il modifie les détails, c'est pour mieux atteindre à la propriété de l'expression, ou rendre la versification plus correcte, plus franche, ou effacer quelques-uns de ces traits familiers dont l'exemple de Dubartas, qu'il goûtait peu, lui avait fait sentir le danger. Il a supprimé ainsi bien des vers malencontreux qui auraient certainement donné prise aux railleries. Quelquefois même, il lui est arrivé de condamner des passages auxquels notre critique aurait fait grâce, et je n'hésiterais point à recueillir dans le texte primitif un certain nombre de variantes. Du moins, sachons gré à Ronsard de ces sacrifices, de cette sévérité pour lui-même : il sentait les défauts de son œuvre; jusqu'au dernier jour il aurait voulu les faire disparaître. Mais il n'y réussit qu'imparfaitement, et, malgré ces ratures comptées par milliers, le style du poème devait se sentir toujours des circonstances au milieu desquelles il fut composé.

IV. Fragments épiques publiés dans les Hymnes, les Élégies et le Bocage Royal.

Ce vers, ce ton, ce style de la poésie héroïque qu'on regrette de ne pas trouver dans la *Franciade,* on les rencontre (et c'est une raison de plus pour les regretter là où on doit surtout les chercher) dans d'autres ouvrages de Ronsard. Car, à toutes les époques de sa vie, ce genre de poésie préoccupa notre poète : avant la *Franciade,* il essaie ses forces, il prélude, comme il le dit, sur sa lyre ; et, jusque dans les dernières années de sa vie, comme pour se consoler d'avoir laissé sa grande œuvre inachevée, il publie encore des fragments épiques.

Ainsi, sous Henri II, il donna l'*hymne de Calaïs et Zetès,* celui de *Pollux et Castor*[1]*;* sous Charles IX, ceux d'*Orphée*[2] et de l'*Hyver*[3] *;* sous Henri III, le *Discours de l'Equité des Vieux Gaulois*[4].

En comparant à la *Franciade* ces œuvres moins importantes, mais composées plus librement et à loisir, ce qui frappe d'abord, c'est qu'à des dates très-différentes, après comme avant la *Franciade,* tous ces poèmes sont écrits en vers alexandrins. Cela suffit pour qu'à mérite égal du reste, ces fragments des Hymnes et du *Bocage royal* aient un air plus noble, une harmonie plus virile et plus solennelle que les premiers chants de la *Franciade.*

C'est le seul trait commun à ces morceaux, non moins inégaux de mérite que différents de caractère. Trois d'entr'eux n'ont rien d'original : l'hymne de *Calaïs et Zetès* est emprunté aux *Argonautiques;* pour célébrer Pollux et Castor, Ronsard mêle à sa paraphrase d'Apollonius de Rhodes et de Valérius Flaccus quelques traits de Pindare et de Théocrite ; dans l'*Orphée,* un cadre médiocre réunit deux *Métamorphoses*

[1] En 1556, *le second livre des Hymnes*, Paris, A. Wéchel. — [2] Ed. des *Œuvres*, Paris, 1567, t. V, *Elégies*, l. III. — [3] Ibid. t. IV, 4e livre des *Hymnes*. — [4] Ed. de 1584, *Bocage royal*, p. 482. (Ce poème fait peut-être déjà partie de l'édition de 1578 que je n'ai pu me procurer.)

d'Ovide, très-diverses, et qui n'ont, dans Ovide même, aucun lien, quoiqu'elles se suivent.

Le style de ces poèmes est aussi très-insuffisant. Il est difficile dans notre langue, même aujourd'hui, de traduire, sans laisser échapper aucune expression basse, l'épisode des Harpyes tel qu'il se trouve dans Virgile et dans Valérius Flaccus : quel écueil pour un écrivain du seizième siècle ! En aucun passage de ses œuvres, Ronsard ne nous paraît plus trivial et n'a été plus diffus.

Le combat de Pollux et d'Amycus est comme une première esquisse de celui de Francus et de Phouère, et l'esquisse ne vaut pas le tableau. On en peut cependant détacher quelques vers assez énergiques :

Si de vostre bon gré vous abordez icy
Pour jouster contre moy, approchez, voyme-cy...
Les larmes, ny les vœux, ny les humbles prières,
Ny les droictz d'hostellage icy ne servent guières ;
Icy, l'on ne fleschist noz cœurs audacieux
Pour nous prescher en vain la justice des Dieux.
Des autres nations Jupiter soit le maistre,
En soit l'espouventail, je ne le veulx congnoistre.
Je suis mon Jupiter, et, sans craindre autre effroy,
Ma main, comme il me plaist, me sert seule de loy.
Et pour ce, n'espérez graces ny courtoisies :
Il y a trop longtemps que mes armes moisies,
Pouldreuses, sont au croq pendans sans faire rien...

« Approche-toi, dit-il à Pollux, dont il méprise la jeunesse et la petite taille,

Pour ne reporter plus ce beau front à ta mère...
Icy ne se font pas les luttes de Taigette
Ny les jeux Piséans où le vainqueur se jette
Tout nud dedans Alphée, et, se baignant sans peur,
Lave es flotz paternelz sa pouldreuse sueur ;
Icy l'on ne combat pour le pris d'une femme,
D'un trépied, d'un cheval, mais pour la vie et l'âme ? »

On regrette néanmoins le dialogue serré de Théocrite. Quant

au combat des fils de Léda contre Idæus et Lyncée, il faudrait pour le lire avoir entièrement oublié la dixième *Néméenne.*

L'élégie d'*Orphée* est, comme ces deux hymnes, très-imparfaite; les premières pages sont d'une excessive naïveté : Pélée est, bien plus que Dicée, un père de comédie; la fable d'Iphis est traduite sans grâce; les plaintes de la jeune fille sont traînantes et ne touchent pas plus que celles de Clymène; Orphée seul attendrirait quelquefois, lorsque Ronsard a heureusement remplacé le texte d'Ovide par quelques réminiscences de Virgile et des *Géorgiques :*

Voyant le soleil poindre et le voyant coucher,
Sans cesse je pleurois, soulageant sur ma lyre,
Bien que ce fust en vain, mon amoureux martyre.
... Si les rochers t'environnent le cœur,
Si tu ne veux, cruel, alléger ma langueur
Si tu es, comme on dit, un prince inexorable,
Je veux mourir icy sur ce bord misérable;
Je ne veux retourner sans ma femme, et tu peux
Icy te resjouyr de la mort de tous deux.

Quoiqu'il en soit, le *Pollux* et l'*Orphée* ne peuvent en rien modifier l'opinion qu'on porte sur Ronsard après avoir lu les quatre livres de la *Franciade.* L'*Hyver* mérite davantage notre attention; l'idée et le style en sont moins vulgaires; le souvenir d'Homère et d'Hésiode, dont Ronsard voulait rappeler les fables, l'a véritablement inspiré. Il les rappelle sans les copier.

Hiver est le fils de la nature; venu au monde un jour d'orage et de neige, on lui donne les vents pour parrains; Mercure met le nouveau-né dans une peau de mouton, l'emporte sur l'Olympe et le dépose en riant aux pieds de Jupiter. Jupiter regarde ce monstre avec mépris, avec horreur, et, comme Vulcain, le précipite du haut du ciel. Hiver mit tout un jour à tomber; mais il ne périt pas; la Thrace le recueillit et l'éleva. Lorsqu'il fut grand, fort, magnanime, Borée vint lui rappeler sa naissance et l'injustice qu'on lui avait faite. Il doit se venger des Dieux; il le peut : roi des airs, il aura sous ses ordres, Typhée, Bryare, les Géants, les Tritons,

toutes les Furies des Enfers. Aussitôt Hiver réunit son armée, et, dès le soir, Jupiter, averti par les astres des dangers que court son trône, est réduit à ranger aussi tous les Dieux en bataille. C'est une mêlée surhumaine, à la manière de celles de l'*Iliade* et de la *Théogonie*.

Sous le cry des soldars la terre trembla toute,
La mer en tressaillit, le ciel estoit en doute
Et ne sçavoit lequel seroit victorieux
Ou le camp de l'Hyver, ou bien celuy des Dieux.

Hercule et Bryare font partout un affreux carnage; Hiver aussi,

Comme un foudre emporté dessus l'aile du vent,

répand la terreur et la mort dans les rangs de Jupiter; il triomphait, lorsque le Jour, *par rancune,* lui déroba ses feux et la victoire. Cependant Jupiter séduit la Nuit, et la Nuit le Sommeil. Le Sommeil perfide trompa la vigilance d'Hiver vainqueur. Tandis qu'il dormait, hélas! et *ronflait* même, Mercure le chargea de chaînes, et, prisonnier, désarmé, le livra au courroux de Jupiter. C'était fait de lui, sans Junon, qui obtint sa grâce. Les ennemis se réconcilièrent à la table de la Déesse; et Jupiter, en rendant la liberté à son rival, lui donna pour trois mois l'empire de la nature:

Va-t'en là bas en terre, et commande trois mois;
Je te donne pouvoir de renverser les bois,
D'esbranler les rochers, d'arrester les rivières,
Et sous un frein glacé les brider prisonnières,
Et de la grande mer les humides sillons
Tourner ores de vents, ores de tourbillons...

Ce tableau est tracé avec vigueur: c'était une idée heureuse de terminer ainsi les hymnes sur les saisons; Ronsard avait marié le Printemps à Flore, l'Été à Cérès, l'Automne à Bacchus; en armant l'Hiver contre Jupiter, il passe brusquement de la pastorale à l'épopée, et donne ainsi à ses quatre poèmes une diversité qui en rehausse le mérite. C'est ainsi qu'en traitant le même sujet, notre grand Poussin réunit à

trois scènes de la vie rustique ordinaire la grande scène biblique du Déluge. Dieu nous garde d'égaler à cette pathétique et sublime peinture, à ce ciel sans rayons, sans espérance, à cette barque fragile d'où les derniers des hommes lèvent les mains et les yeux au ciel, les vers où se joue la fantaisie de Ronsard! Mais le poète avait, comme le peintre, aspiré à de saisissantes beautés; ses conceptions ont aussi une originalité, son style, une noblesse, à laquelle n'atteignent pas, même par fortune, les génies vulgaires; et il n'a pas poussé moins loin l'art de ménager les contrastes.

Une œuvre plus complètement originale que l'*Hyver,* mieux inspirée sans aucun doute, mieux faite aussi, quoi qu'elle ait encore des défauts, c'est l'*Equité des Vieux Gaulois.* Ici on peut croire que le poète marche sans guide, dans une route inconnue avant lui.

Pour choisir son sujet, Ronsard a de nouveau consulté nos vieilles annales; mais, sans remonter jusqu'à Troie et aux légendes apocryphes, il n'a pas dépassé les Gaules, et le héros qu'il chante a existé: c'est le Brennus qui pilla Delphes. L'Asie et la Grèce se trouvent encore mêlées à la Gaule comme dans la *Franciade,* mais ce n'est plus pour lui prêter une noblesse imaginaire: la France ne revendique plus l'honneur d'avoir été conquise et peuplée par des Troyens; elle se glorifie au contraire d'avoir soumis l'Orient à ses armes et de l'emporter sur la Grèce même par ses vertus. On trouvera déjà ici ce contraste entre les deux pays et les deux peuples qui devait faire le principal intérêt de l'*Arcadie* de Bernardin de Saint Pierre et qui fournit à Chateaubriand dans les *Martyrs* quelques-unes de ses plus brillantes peintures; et c'est aux mœurs simples et pures des barbares que Ronsard prétend rendre hommage comme l'avait fait Tacite dans sa *Germanie.*

Les gloires de l'antique Gaule préoccupaient les poètes de la Pléiade; on se rappelle ces vives paroles de Dubellay à la fin de son *Illustration de la langue française:*

« Donnez en ceste Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moy sans conscience les sacrez thresors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefois; et

ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles, ny ses flèches rebouchées..... »

Ronsard aussi, dans la *Franciade*, attribuant par une confusion calculée, aux Germains du Troyen Marcomir les exploits et la gloire des Gaulois, disait de ces derniers avec une extrême fierté :

> Les champs de Tyr, les terres Idumées
> Les cognoistront, et toy, fleuve, qui fuis
> Dedans la mer, desgorgé par sept huis ;
> Et d'Apollon la roche inaccessible
> Cognoistra d'eux la puissance invincible ;
> Voire tous Rois se verront surmontez
> Si les Gaulois ne sont de leurs costez.

Dans le fragment qui nous occupe, Ronsard oublie même à dessein l'histoire : son héros n'a pas été vaincu, ni tué devant Delphes ; après avoir pillé l'Asie et la Grèce, il est rentré en triomphe dans sa patrie, dans son palais ; et c'est en Gaule, dans une de ces forêts séculaires consacrées aux Dieux par les Druides, que se passe la scène.

Elle s'ouvre brusquement : loin de reprendre les faits de *fil en éguille*, Ronsard n'en commence le récit qu'au moment où ils vont finir. Au douzième vers, on est déjà plus avancé, *in medias res*, que dans la *Franciade*, après quatre chants. C'est un tableau saisissant : la victime est sur l'autel ; Brennus commande à la *femme infidèle* de prendre le pied de l'agneau,

> et fay pour ton renvoy
> Aux bons Dieux voyageurs des vœux ainsi que moy.

Glythymie obéit ; aussitôt Brennus la frappe de son épée ; la tête roule, et le sang rejaillit sur le front de l'époux, saisi d'horreur,

> Ainsi de son forfait elle tomba victime,
> Sans teste, dans son sang lavant son propre crime.

Et cependant, la veille, Brennus avait reçu l'étranger sous son toit ; à table, il avait noblement refusé les trois quarts de la rançon, et, sur-le-champ, rendu sa captive à la couche nup-

tiale. Quoi! après les serments échangés, les mains jointes, la rançon reçue! Quel parjure et quelle cruauté!

C'est le Grec revenu à lui qui nous apprend toutes ces circonstances; il va plus loin: dans un discours, qui remplit plus de la moitié du poème, il rappelle, depuis l'arrivée des Gaulois en Asie et la prise de Milet, sa patrie, tout ce qui s'est passé jusqu'à cet horrible sacrifice.

Convient-il bien qu'il entre dans tous ces détails, qu'il raconte et qu'il décrive ainsi? Homère même n'a nulle part un héros aussi verbeux. Il en est de ce passage comme de tous les poèmes de Ronsard: il gagnerait quelque chose à être un peu resserré. On ne saurait non plus le défendre entièrement au point de vue de l'illusion dramatique: quelquefois, c'est le poète qui parle, plutôt que le personnage. Mais ce défaut est bien commun et mériterait beaucoup d'indulgence; les circonstances étranges et solennelles de la scène, le caractère des deux personnages, la situation de cet époux désespéré qui accuse le meurtrier de sa femme, celle du grand Brennus amené à se défendre d'avoir manqué à ses serments, profané l'hospitalité et assassiné une femme, rendent ces longueurs vraisemblables, naturelles, je dirais presque nécessaires.

En proie à cette dernière douleur, le Milésien se rappelle tous les coups qui l'ont déjà frappé: les épreuves de sa vie passée se déroulent à ses yeux, on dirait qu'il trouve à s'arrêter sur ces tristes souvenirs une joie amère; d'ailleurs, c'est l'indignation qui l'inspire aussi bien que le désespoir; chacune de ses plaintes est un reproche: tous ses malheurs, Brennus les avait causés par son ambition avant d'y mettre le comble par sa perfidie;

> Du jour que le harnois sonna sur tes épaules,
> Qu'espuisant la jeunesse et la force des Gaules,
> Et qu'à ton camp nombreux les ondes des ruisseaux
> Ne bastoient à fournir breuvage à tes chevaux,
> Et que l'ambition que rien ne rassasie
> Te faisoit comme un feu saccager nostre Asie,
> Je prévy mon malheur...

Quelle digue opposer à ce torrent débordé, à cette insatiable

ambition? Bientôt les Gaulois arrivent sous les murs de Milet. C'était le jour où, dans un bois solitaire, à quelque distance de la ville, les femmes

> couronnant d'espics de bled leurs testes,
> Et portant en leurs mains les prémices des fruits,

demandaient à Cérès et à Proserpine

> Santé, beauté, richesse et la grâce des Dieux.
> Le parfum de l'encens fumoit jusques aux cieux;
> Autour du temple alloit la danse mesurée...

Ne croirait-on pas voir un bas-relief antique? Tout à coup cette fête sérieuse est troublée; au milieu de ce chœur gracieux des épouses aux robes sans tache, des jeunes filles au long voile virginal, se jettent, comme des loups altérés de sang, les Gaulois « vestus de flamboyans habits. » Aucun respect ne les arrête, et Cérès même ne peut défendre son sanctuaire, bien que trois fois elle ait changé de couleur, et, *de despit,* remué la tête.

La nuit venue, dès que la renommée a répandu la fatale nouvelle, on entend de toutes parts les époux et les enfants gémir comme dans une ville prise d'assaut et livrée aux flammes. On délibère; on décide qu'on va offrir aux Gaulois une rançon; et les Milésiens

> ayans les pleurs à l'œil
> Et tristement vestus de noirs habits de deuil,

conduits, comme Priam, par Mercure enveloppé d'une nuée, se rendent aux tentes de Brennus. Là, comme on flattait Achille pareil aux Dieux, ils flattent ces guerriers *magnanimes,* ces *enfants de Mars,* qui *courent l'Asie* comme le *tonnerre:* non, ils ne souilleront point une gloire acquise dans les combats, en égorgeant des femmes, désarmées, timides,

> de nature amusées
> A filer leur quenouille et tourner leurs fusées;
> Ou bien, si, mesprisant les Dieux et les humains,
> Vivez ainsi que Loups du meurtre de vos mains,
> Tournez le fer tranchant en nos masles poitrines.

10

Mais, plus tôt, qu'ils songent à Dieu, « protecteur de la loy, » qu'ils craignent la fortune, elle est changeante; tandis qu'ils ravissent les femmes des autres, peut-être livre-t-elle les leurs à des ennemis. Les Gaulois se laissent fléchir, acceptent les rançons offertes, et rendent aux Milésiens leurs femmes, ne gardant avec eux que celles qui préfèrent les suivre.

L'hôte de Brennus était absent. A son retour, il ne retrouve plus dans sa demeure que deux enfants abandonnés. En proie à la honte, au désespoir, il veut mourir. Partout, dans cette maison déserte, il cherche la trace de celle qui fut ravie à son amour; sans cesse il a sous les yeux cette image si chère. Dans ses songes même, il croit la voir au temple de Cérès, en cette fatale journée, expirante, échevelée, implorant en vain le secours de l'époux absent qui ne la défend pas,

N'ayant d'autre confort en son péril, sinon
M'appeller, et d'avoir en sa bouche mon nom.

Puis, ses deux jeunes fils, vivants portraits de leur mère, le supplient :

Assis sur mes genoux, redoubloient ma misère,
Et, de leurs tendres mains touchant mon poil grison,
Me prioient de tirer leur mère de prison.

Il ne peut résister à ces prières touchantes, vend tout son bien,

que m'en servoit l'usage
Quand mon meilleur trésor estoit ailleurs en gage?

met à la voile pour la Gaule et débarque à Marseille :

Du lieu de ta demeure aux voisins je m'enquis;
Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis
M'enseigna le chemin : car il n'y avoit trace
Qui n'eust ouy tinter le bruit de ta cuirasse...

Là, sa femme le reconnaît, et Brennus, le barbare Brennus, lui fait ce noble accueil qui l'a si cruellement trompé;

Toutesfois, ô cruel, ô barbare infidelle,
Après avoir comme hoste en ton palais logé,
En ta coupe rebeu, à ta table mangé,

Après mon or baillé, après ta foy promise,
Tu l'as devant mes yeux cruellement occise!

Ce discours du Milésien tient l'esprit en suspens : comment Brennus justifiera-t-il son crime? Ou plutôt quel est celui de Glythymie? Car un héros, si vaillant dans les combats, si amoureux de son honneur, ne doit avoir été que juste. Ces longues plaintes ne l'ont pas troublé; il les a écoutées, avec patience, avec respect, jusqu'au bout. Lorsque le temps d'y répondre est venu, son langage est grave, solennel, il veut que son hôte sache tout :

C'toyen de Milète, estranger et mon hoste...
Entens toute l'histoire et l'emporte chez toy.

Le matin, après avoir toute la nuit trompé son époux par ses caresses, Glythymie est revenue auprès de Brennus ; elle a embrassé ses genoux en lui adressant des prières bien perfides, qui ont révolté le chef gaulois, mais bien vives, et dont l'ardeur passionnée ne peut nous laisser insensibles :

Après que par le fer tu m'as tienne ravie,
Que par terre et par mer tes armes j'ay suivie,
Compagne de ton lict; après t'avoir aimé,
Après t'avoir cent fois en te baisant armé,
Baillé ton morion, ta lance et ta rondache,
Et planté sur ton tymbre un menaçant pennache ;
Puis, venu du combat, du travail ennuyé,
Après t'avoir cent fois tout le corps essuyé,
Salle d'une poussière honneste et généreuse,
Et tes playes succé de ma lèvre amoureuse ;
Après avoir traité de mes mains tes chevaux,
Tes coursiers, compagnons de tes nobles travaux,
Les nommant par leur nom, qui souloient recognoistre
Ma vois encor plustost que celle de leur maistre :
Peux-tu bien maintenant tes délices hayr,
Et, pour un peu de gain, perfide, me trahir!

Ce qui suit est prolixe, confus, et cependant on y rencontre encore des vers touchants. Dans le temple de Cérès, dont elle embrassait les autels, elle avait pardonné au ravisseur parce

qu'il jurait de l'aimer toujours,

> Par force et par amour, je t'accorday ma grâce,
> Pourveu que tu serois d'une invincible foy ;

puis, elle avait trouvé des douceurs à son esclavage :

> Tu estois mon pays, mon père et mon espous,
> Et, tous perdus, en toy je les retrouvois tous :
> Seul, tu estois mon tout, et, pour une parole,
> Maintenant dans le vent ta promesse s'en-vole.

Ah ! les rochers lui reprochent son ingratitude, et les loups sont moins cruels ! Que ne l'a-t-il plutôt tuée ? ou que n'attend-il que l'enfant qu'elle porte dans son sein naisse et grandisse pour implorer sa pitié,

> Les larmes de l'enfant eussent sauvé la mère !

Désormais, elle n'aspire plus qu'à la tombe et à la vengeance. Est-ce elle pourtant qui mérite de mourir? Non, c'est son mari, ce *causeur* effronté, ce larron qui marchande une rançon : c'est lui que Brennus doit perdre pour garder celle qui met tout son bonheur à le servir.

En écoutant ces paroles étranges, le cœur de Brennus se glace, se trouble ; il veut sur le champ frapper Glythymie ; mais il aime mieux suspendre sa vengeance, et c'est sur l'autel et sous les yeux de l'époux trahi, qu'il doit immoler l'épouse infidèle.

Maintenant, l'étranger sait tout ; il n'accusera plus la perfidie de Brennus, l'injustice et la cruauté des Gaulois. Qu'il aille dire aux Grecs combien ces barbares l'emportent sur eux par leurs vertus :

> Dessous la loy escrite enseignez vous vivez,
> Et, doctes en papier, le papier vous suivez :
> Nous autres, nous n'avons que la Loy naturelle,
> Escrite dans nos cœurs par une encre éternelle,
> Que nous suivons tousjours, sans besoin d'autre escrit,
> Comme portans nos loix en nostre propre esprit.

Du reste, il peut ensevelir sa femme ou livrer aux chiens

cette proie; puis, retourner dans sa demeure, et y reporter une rançon dont Brennus ne veut rien garder;

Adieu, donne la main, va t'en à la bonne heure.

Et ainsi le poème se termine aussi brusquement qu'il a commencé.

Ce discours, dédié à Henri III et ajouté au *Bocage royal*, est un des derniers essais de Ronsard dans le genre épique; on voit qu'il est très-supérieur à la *Franciade* et même aux Hymnes sur les Saisons; et peut-être s'étonnera-t-on que jusqu'à ce jour, il n'ait jamais fixé l'attention de personne. Ce silence justifiera la complaisance que j'ai mise à en faire ressortir l'originalité. Si court et si imparfait qu'il soit, il m'a semblé propre à bien montrer ce que Ronsard, auquel il faut refuser le titre de poète épique, a fait du moins pour élever au ton de l'antique épopée, le langage de la poésie française.



CHAPITRE DEUXIÈME.

RONSARD IMITATEUR DE PINDARE.

Ronsard, qui avait donné au vers héroïque son vrai nom, donna aussi à la langue le mot *Ode* et à la France la poésie lyrique. Ce nouveau titre ne lui est pas contesté[1]. Pelletier du Mans et Joachim Dubellay, plus pressés que lui de mettre au jour leurs ouvrages, ont publié des odes avant qu'il eût rien publié lui-même ; mais ils ne les avaient faites, tous deux le déclarent en maint endroit, qu'à l'imitation des siennes.

Le nom n'était pas plus nouveau que le genre et le rhythme ; la chanson, dans Marot et les poètes antérieurs, ne se piquait guères d'exprimer dans un langage noble de hautes pensées ; mais son élégant badinage, ses refrains naïfs, ses *bas fredons* ne suffisent point à la chanson nouvelle ; Ronsard sait par cœur Horace, il a lu Pindare ; ce style et cette harmonie l'ont exalté ; et c'est aux accords de la lyre antique qu'il veut marier les fiers accents de sa voix.

Sur cette lyre harmonieuse de la Grèce, muette depuis tant

[1] T. II, p. 12 (et p. 15 le comment. de Richelet). — P. Delandure Daigaliers, *Art Poét, franç.* Paris, 1597, p. 86. — La Fresnaie Vauquelin, Caen, 1605, *Art Poét.*, p. 23-4.

de siècles, Ronsard essaie toutes les cordes, et veut retrouver tous les modes. Il a traduit Anacréon [1], mieux que Belleau, imité Horace (Horace est un Grec aussi) mieux que Dubellay. Mais Anacréon, ne s'élève jamais, Horace s'élève trop rarement; fidèle à la nature de son génie, c'est la lyre dorienne qui, comme la trompette épique, remplit Ronsard d'enthousiasme; c'est à l'ode sérieuse, aux chants solennels qui doivent immortaliser les vainqueurs, aux hymnes qui célèbrent les héros et les dieux qu'il veut attacher son nom. Et, s'il est une gloire qui le séduise, c'est d'être, en même temps que l'Homère de la France, son Pindare et son Callimaque.

Il est peut-être plus difficile encore d'imiter Pindare que d'imiter Homère. A l'époque où Ronsard le tente, cette difficulté n'a pas les mêmes causes: ici, l'on n'a pas à craindre que des variantes consacrées par la tradition ou des commentaires apocryphes usurpent dans la mémoire la place du texte original; ce texte n'avait pas été connu au moyen-âge. Bien qu'on rencontrât le nom de Pindare dans Horace, dans Quintilien, et que, sur l'autorité d'Eusèbe, ce nom désignât aussi une date dans les étranges chronologies où nous avons plus haut retrouvé ceux d'Homère et de Francus, il fallait qu'on l'eût bien profondément oublié, pour lui attribuer, comme je l'ai déjà rappelé, un abrégé de l'*Iliade* en hexamètres latins. En effet, on est fondé à croire que les Odes de Pindare demeurèrent ignorées en France jusqu'à l'édition des Aldes [2].

Il est vrai qu'au moment où Ronsard l'étudia, non-seulement on l'avait imprimé quatre fois, mais il en avait paru à Bâle une version latine [3]. En France, toutefois on n'avait donné qu'une édition incomplète du texte [4]; aucun helléniste n'en avait fait l'objet d'une étude spéciale, approfondie, et on attendait encore l'édition de Morel [5], et la traduction

[1] C'est-à-dire (quel qu'en soit le véritable auteur) les poésies anacréontiques publiées en 1554, par H. Estienne.— [2] En 1513.— [3] 1528, réimprimée en 1535. — [4] Ch. Wéchel avait donné en 1535 le texte des *Olympiques* et des *Pythiques*. — [5] 1558.

d'Estienne [1], lorsque Daurat entreprit d'expliquer à ses élèves ce texte si nouveau et si obscur.

Personne n'a plus fait que Daurat pour répandre la connaissance et le goût de la poésie grecque; il avait le don d'attirer les écoliers, de les charmer (c'est Ronsard qui parle) plus qu'Alcée ne charme les ombres; mais rien ne prouve qu'il eût autant de goût que de zèle, ni cette connaissance exacte de la langue qui distingue Budé parmi ses maîtres et Turnèbe parmi ses rivaux. Ainsi, bien qu'on l'écoutât comme un oracle, et si habile qu'on le suppose à résoudre les difficultés les plus ardues, lorsqu'il s'agissait de Pindare, son interprétation, ses commentaires ne devaient pas toujours faire autorité. Ronsard d'ailleurs n'était pas un de ses élèves les plus exercés, il avait apporté à ses études une ardeur opiniâtre, mais il les avait commencées tard, et souvent il avait besoin des lumières de Turnèbe et de Baïf [2].

Daurat put lui faire comprendre Pindare assez pour qu'il en retînt les plus saisissantes beautés, et pour que, sous l'impression laissée par cette lecture rapide, il essayât d'en rappeler d'une façon générale, l'accent, la couleur, les grands mouvements, les vives images; mais trop peu pour qu'il ne se méprît pas souvent, s'il se proposait de lui emprunter dans une reproduction littérale les détails même de son style.

Aujourd'hui encore, après tant de savantes recherches sur la langue de Pindare, on sait combien d'incertitudes et d'obscurités elle présente à ses plus savants interprètes! Et quand même on réussirait à fixer d'une manière définitive la forme, la place et le sens de chaque mot, si l'on passe des mots aux phrases, de la forme aux idées, des détails à l'ensemble, de chaque idée à la liaison des développements qui se succèdent, à l'intention véritable qui les a dictés, aucun texte ne prêtera jamais à des hypothèses plus arbitraires et plus diverses.

[1] Les lyriques d'H. Estienne parurent en 1560, en même temps que la première édition des *Œuvres* de Ronsard, huit ans après les dernières de ses odes pindariques. — [2] Binet. — Sainte-Marthe a dit dans l'*Éloge de Ronsard* : « ab Aurati disciplina *græce* latineque *doctissimus.* » Mais il est souvent dangereux de prendre à la lettre les hyperboles du panégyriste.

On ne s'aventurerait plus sur les traces de Ronsard ; on convient aujourd'hui que les beautés de cette poésie sont de celles qui appartiennent non-seulement au poète qui la créa, mais à son siècle et à son pays. Les commentaires, la difficulté qu'on éprouve à la comprendre, et, même lorsqu'on l'a comprise, à la traduire, ont assez montré par quels liens étroits elle tenait à un ciel, à des mœurs, à des croyances, qui ne sont point du tout les nôtres. Et si c'est un contre-sens de transporter sous nos brumes les temples construits par Phidias dans l'atmosphère lumineuse d'Athènes, ou de produire dans nos théâtres fermés les drames épiques d'Eschyle, quelle témérité de prétendre qu'une ode de Pindare paraîtra belle, sera digne d'être admirée ailleurs qu'à la cour d'Hiéron, à Olympie ou à Delphes !

Horace l'avait bien senti : qui peut atteindre à ces régions sublimes où plane, à demi-voilé par les nuages, le cygne immortel de Dircé? Dédale y peut prétendre ; mais il n'aura pas d'autre gloire que celle de donner son nom à la mer où le laissent tomber ses ailes perfides. La sage timidité d'Horace, loin d'arrêter Ronsard, le décide[1]. Ce fils d'affranchi a pu manquer de cœur ; mais Ronsard ne redoute ni les colères de la mer, ni les hasards des combats, ni les dangers d'aucune ri-

[1] T. II, p. 213 (11e *Ode Pind.* Epode 4.)

Par une cheute subite
Encor je n'ay fait nommer
Du nom de Ronsard la mer,
Bien que Pindare j'imite.
Horace, harpeur latin,
Estant fils d'un libertin,
Basse et lente avoit l'audace ;
Non pas moy, *de franche race*,
Dont la muse enfla les sons
De plus courageuse haleine...

cf. T. VIII, p. 600, les compliments que Ronsard adresse à Nicolas le Sueur, président aux enquestes, pour avoir, sans *s'effrayer* des paroles d'Horace, traduit Pindare en latin :

Des jousteurs Eleans périe est la conqueste :
Mais l'honneur que la muse a mis dessus la teste
Veincra la faux du Temps, la Parque et le Destin.

valité. Où est le péril, là est la gloire. Et c'est parce qu'Horace ne l'a pas osé, parce que ni Dubellay ni Belleau ne sauraient le faire, que Ronsard, jaloux d'honorer son nom et d'illustrer la langue française, s'aventure à *pindariser*. Ce mot, comme celui d'Ode, est de lui [1]; il a survécu aussi; mais le sens particulier que lui a donné l'usage marque dans quelle mesure cette tentative a réussi, dans quelle mesure elle a échoué.

De nos jours, les écrivains les plus favorables à la réputation de Ronsard ont été pour ses odes pindariques d'une grande sévérité; on n'en trouve pas une seule dans les quatre extraits de ses œuvres qui ont été successivement publiés; à peine M. Sainte-Beuve, et d'après lui, M. Lacroix, consentent-ils à insérer quelques strophes de la plus longue, celle qu'il avait adressée à L'Hôpital; encore peut-il sembler que les éditeurs ne citent celles-là que pour établir qu'ils ont le droit de négliger le reste.

Je ne veux pas plus réclamer pour les odes pindariques que pour la *Franciade* une admiration qu'elles ne méritent pas, et confesse, avec tout le monde, qu'on y trouve bien des défauts graves; j'entrerai même sur ce point dans plus de détails qu'on ne l'a fait avant moi.

Ce qui distingue d'abord ces odes des autres odes de Ronsard, c'est le rhythme. La mesure des vers varie peu: Ronsard, qui aime à cultiver tous les genres, mais qui n'aime pas à les confondre, n'emploie, lorsqu'il imite Pindare, ni les petits vers qu'il a entrelacés aux grands avec tant de grâce dans ses odes plus légères, ni le vers de la *Franciade* qu'il employait dans ses odes imitées d'Horace et dans ses élégies, ni l'alexandrin qu'il réservait alors au sonnet, à l'hymne et à l'épopée. Il semble donc n'avoir pas deviné combien ce vers, si appro-

[1] T. II, p. 284 (*Od.* II, 2).

Si, dès mon enfance,
Le premier de France
J'ay *pindarizé*...

Le mot est encore si nouveau que Richelet croit avoir besoin de l'expliquer « c'est-à-dire: le premier de tous les François, j'ay introduit *la façon d'escrire de Pindare*, » et le bon Richelet ajoute: « difficile, extravagante et hardie. »

prié à toutes les formes de la poésie élevée, convient aussi à l'ode, comme l'ont si bien prouvé Malherbe et J.-B. Rousseau.

Ronsard cherche un rhythme à la fois noble et rapide, plus accentué, plus musical. Et il faut lui accorder que, dans toutes ses odes pindariques, à l'exception d'une seule, il a employé le vers de huit et celui de sept syllabes, à rimes croisées et mêlées, c'est-à-dire les deux vers lyriques par excellence. Il en résulte déjà (car il n'a pas fait la faute de mêler ces deux mètres, trop peu différents l'un de l'autre pour qu'on les combine), que les vers de chaque strophe sont invariablement de la même mesure.

Mais si la mesure des vers est uniforme, la forme de la strophe varie; et d'abord, la strophe n'est pas simple, comme dans les odes d'Horace; elle a, comme dans celles de Pindare et les chants du chœur sur le théâtre d'Athènes, pour complément indispensable, une antistrophe et une épode. L'antistrophe reproduit la strophe exactement. L'épode est généralement moins longue; les vers y sont agencés d'un façon différente, et sont quelquefois plus courts d'une syllabe, comme si le poète voulait, par la mesure comme par le nombre des vers, donner à l'épode qui termine le système une cadence plus marquée et plus rapide. Si l'ode est composée d'une seule strophe complète, l'épode ne correspond à rien; en revanche, eût-elle vingt-quatre strophes, toutes les épodes, comme toutes les strophes et toutes les antistrophes qui les répètent, ne diffèrent en rien l'une de l'autre: ainsi sont composées les odes de Pindare. Ronsard s'était donc imposé, comme il le fit toujours, des règles assez sévères : il était aisé d'écrire la première strophe; mais, plus elle avait été librement écrite, plus il était difficile d'en donner dans les strophes suivantes une reproduction littérale.

Malheureusement, ces savantes combinaisons n'assurent au poète que le frivole mérite de la difficulté vaincue. L'entrelacement arbitraire de ces vers d'égale mesure donne aux strophes un rhythme tout à la fois monotone et peu sensible, dont l'oreille n'est pas frappée, qu'elle ne retient pas. A peine reconnait-elle la strophe dans l'antistrophe : comment, après

la strophe deux fois répétée, reconnaîtrait-elle l'épode? Il faudrait tout au moins que la strophe et l'épode, alternant d'une façon régulière, sans que la première fût redoublée, formassent ainsi cette succession régulière de deux strophes différentes dont les poètes lyriques contemporains, versificateurs très-exercés, ont fait quelques essais heureux.

La poésie chantée n'est pas soumise aux mêmes lois. Or, c'est la lyre qui prélude et marque à Pindare le ton, le mode et jusqu'aux allures, en apparence indépendantes, de la strophe; le poète règle ses chants sur la symphonie des instruments et sur les cadences du chœur; ainsi, dans ses odes, la place de l'antistrophe et de l'épode était déterminée d'avance et d'une manière rigoureuse. Il n'y a pas à s'y méprendre: aujourd'hui, dans le silence de la lyre et des voix, notre oreille ne saisit plus la mesure et le rhythme de chaque vers isolément; mais, grâce à cette symétrie invariable, nécessaire, elle retrouve encore sans peine, d'abord la strophe qui revient sur ses pas, puis l'épode, ramenant à l'harmonie, à l'unité deux strophes successives, qui, sans analogie entre elles, ne semblaient rattachées l'une à l'autre par aucun lien. Mais, si la lyre et les chants du poète ne sont plus qu'une métaphore, s'il compose dans le silence des vers qui ne seront que lus ou déclamés, il faut que la strophe ait par elle-même une harmonie suffisante; privée du secours en même temps qu'affranchie du joug de la musique, plus libre, mais abandonnée à ses seules ressources, il faut que l'ode, pour demeurer comme l'écho lointain de ces chants oubliés, demande à une prosodie, tout à la fois plus sévère et plus simple, des rhythmes dont l'oreille saisisse mieux la loi et n'attende pas aussi longtemps le retour.

Il est vrai que Ronsard croit encore à cette union de la poésie et de la musique; et nous ne devons pas négliger de rappeler qu'au seizième siècle elle préoccupa vivement presque tous les poètes, et parut jusqu'à un certain point rétablie. On chantait réellement les psaumes de Marot et de Théodore de Bèze, les quatrains de Pibrac, les sonnets de Saint-Gelais, ceux de Dubellay, ceux de Desportes; Baïf alla plus loin, et,

d'accord avec le musicien Courville, il fonda une Académie de Poésie et de Musique, où l'on se flatta de faire revivre la poésie lyrique chantée, telle que l'avaient cultivée les anciens[1]. On sait que ces chimères conduisirent Baïf jusqu'à faire *réciter en musique* des vers *mesurés*[2], caprice pédantesque dont Jodelle et Rapin lui disputent l'initiative[3].

Ronsard ne poussa pas la foi dans la loi des accords et la prosodie des Grecs ses maîtres jusqu'à répudier la rime et la césure du vers français, et, après en avoir fait l'essai, il n'hésita pas à condamner les vers *baïfins ;* mais il n'en estima pas moins que les vers sont faits pour être chantés, déclamés[4] au moins. La musique, répète-t-il, est la sœur de la poésie, sa sœur *puînée*[5]; il ne faut pas l'en séparer : sans la mélodie des vers, la musique est inanimée; sans la musique, la poésie est presque sans grâce[6].

On le voit dans ses vers parler non-seulement de la lyre du Grec Timothée, mais du chant de Chérouvrier, du luth d'Albert ou d'Edinton, de celui de Marie Stuart, des symphonies que les Italiens de la reine Catherine jouent au Louvre et à Fontainebleau. La harpe antique n'est qu'une figure; mais il prend au propre le rebec, la guitare et les luths qui se marient aux voix. Si Cassandre et si Hélène l'ont charmé, c'est par la douceur de leurs accents autant que par celle de leurs regards; le jour où Cassandre lui ravit sa liberté, elle disait le *branle de Bourgogne ;* mais surtout qu'il est doucement ému lorsqu'elle daigne chanter ses vers ! et comme il a soin de

[1] Sur l'Académie de Baïf, voyez Sauval, *Antiquités de Paris*, l. IX, et surtout la lettre royale (novembre 1570) publiée par Duboulay, *Hist. univ. Paris.* — [2] *Vers recitez en musique devant le roy au festin de Messieurs de Paris*, par Jean-Antoine de Baïf. Paris, F. Morel, 1578. — [3] Pasquier l'attribue à Jodelle, Goujet à Rapin, d'Olivet, d'après d'Aubigné, à Mousset, traducteur d'Homère. Quoi qu'il en soit, c'est le nom de Baïf qui reste attaché à cette innovation.— [4] *Epistre au Lecteur :* « Je te *supliray* seulement d'une chose, lecteur, de vouloir *bien prononcer* mes vers et *accommoder ta voix à leur passion*,... et te *suplie encore derechef* où tu verras cette marque ! vouloir un peu *eslever ta voix* pour *donner grace* à ce que tu liras. — [5] Binet. cf. Rons. t. X, p. 681. — [6] *Art poétique :* « La poésie sans les instruments, ou sans la grâce d'une seule ou plusieurs voix, n'est nullement agréable. »

nous apprendre que la belle Hélène de Surgères les chante aussi sur des airs mélancoliques!

Ses Amours et ses odes furent chantés ainsi à la cour de France[1] et même dans la prison de la belle reine d'Ecosse. Ronsard les avait faits pour qu'ils le fussent: malgré cette surdité précoce qui a passé dans son siècle pour bienheureuse et digne d'envie, il avait l'oreille singulièrement délicate; une ancienne édition de ses *Amours à Cassandre*[2] nous apprend qu'il est allé jusqu'à noter lui-même des airs que les imprimeurs publient en même temps que ses vers parce qu'il le réclame.

Dans son *Art Poétique,* il songeait encore à la musique en donnant des règles de versification : s'il arrive à vouloir que les rimes de sexe différent soient régulièrement entremêlées, ou que, dans l'ode, on combine des vers de mesure inégale, mais surtout qu'on préfère aux autres les vers les plus courts, ceux qui n'ont pas de césure, c'est pour que la poésie soit *plus propre à la musique et accord des instruments*, *en faveur desquels il semble qu'elle soit née.*

Il distingue les modes, proscrit, comme une des causes de la corruption de la jeunesse et de la ruine des cités (c'est un souvenir de Platon), la musique efféminée, luxurieuse; aussi veut-il remettre en honneur le *masle son* de la lyre dorienne; et il a pu croire que les musiciens retrouveraient, non pas des mètres qui dispenseraient de la rime, mais une mélopée qui ferait trouver naturelles, comme elles le semblèrent autrefois, l'antistrophe et l'épode.

On voit comment il s'est fait illusion : malgré ces doctes systèmes, il n'eut ni les flûtes et les trompettes, ni les cadences du chœur, ni les chants du cortège qui allait au-devant du vainqueur; il resta en réalité une ode composée de longues strophes subdivisées en trois parties; l'oreille remarque à peine que la seconde répète exactement la première; leur division

[1] Monteil (*Hist. des Français*, éd. de 1847, t. III) cite les *Amours de Ronsard mis en musique* par Jean de Maletty, Paris, 1578, et des Odes de Ronsard mises en musique dans une collection d'*Airs et Ballets du XVIe siècle*, Paris, Ballard, 1612. Il y faut joindre des chansons insérées dans la collection Leber. — [2] L'éd. princeps de 1552.

échappe d'autant plus aisément à l'oreille que, comme les strophes latines, elles enjambent l'une sur l'autre, et la strophe n'est en réalité complète que là où le sens est suspendu, c'est-à-dire à la fin de l'épode. Le nombre des vers échappe; on ne songe pas à chercher s'il est reproduit de strophe en strophe; toute l'ode paraît une suite indéfinie de vers libres, d'une mesure à peu près uniforme. Il est évident que de tels vers peuvent être chantés; ils se prêteront au rhythme de la musique; mais ils n'ont pas de rhythme par eux-mêmes. Ronsard eût été mieux inspiré sans aucun doute, dans l'intérêt même de sa gloire, s'il s'en était tenu à cette belle strophe dont la coupe est si heureuse et le rhythme si nettement accentué :

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son trésor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or,
Ainsi, versant la rosée
Dont ma langue est arrousée
Sur la race des Valois,
En son doux nectar j'abreuve
Le plus roy qui se treuve
Soit en armes ou en lois.

On reconnaît le début de la septième Olympique, et on aura remarqué cette expression toute grecque, si admirée dans un vers d'André Chénier :

Et toute chose rire en la saison nouvelle.

En allongeant chaque vers d'une syllabe, on a la strophe que les poètes des siècles suivants ont considérée comme la strophe lyrique par excellence, dans le genre sérieux. Ils la devaient à Ronsard.

Il fallait donc laisser à Pindare l'antistrophe et l'épode; il fallait lui laisser aussi des allusions mythologiques et certaines images qui dans sa bouche devaient paraître non-seulement très-naturelles et très-claires, mais presque banales, et qui, dans celle de Ronsard, malgré les laborieux commentaires de Richelet, sont pédantesques, obscures, sans intérêt.

Nos poètes peuvent bien emprunter à la Grèce les poétiques légendes de son Olympe. Mais elles sont nombreuses, diverses; il faut choisir les plus gracieuses, celles qui plaisent et celles qui sont familières à tout le monde. Qu'on nous montre les dieux de l'épopée et de la statuaire, selon les types les plus ordinaires, les plus purs, ceux que Phidias a consacrés après Homère: Fénelon l'a fait, Boileau le recommande. Mais Ronsard a trop vécu avec les Grecs et parmi les hellénistes: il dit des dieux de la Grèce trop de choses qu'on ne sait plus, à moins d'avoir lu comme lui Boccace, Hygin, Hésiode.

Les digressions mythologiques de Pindare ont leur excuse; il ne sort point pour ainsi dire de son sujet lorsqu'il chante les origines merveilleuses de la ville où le vainqueur a vu le jour, des jeux dans lesquels il a triomphé, et, les exploits des dieux qui ont présidé au combat; il peut alors descendre jusqu'aux détails des traditions particulières; et dans les lieux qu'elles remplissent, devant un auditoire dont elles sont l'entretien, discuter même la version qu'il en adopte. Ces détails ne nuisent pas à l'intérêt du poème; ils en sont au contraire la partie intéressante, essentielle; et les Grecs ne sont pas plus surpris de les retrouver dans les vers du poète que de l'entendre emprunter ses images, ses comparaisons, aux astres qui les éclairent, à la mer qu'ils ont sous les yeux, à l'arc, au ceste, à la lutte, aux courses de chars, à tous les usages de ces fêtes solennelles.

Ronsard au contraire n'est guères plus autorisé à livrer au vent les voiles de sa nef, à reprendre l'aviron, à jeter l'ancre, à atteler son char, le char des Muses *bien peignées*, à lancer au-delà de la borne les flèches sonores de son arc thébain, qu'à détacher, pour aller au-devant du vainqueur, de la colonne des antiques aèdes, cette lyre *dorienne* sur laquelle sa docte main cherche vainement à retrouver les modes les plus austères.

Sans tenir trop rigoureusement compte de la différence des temps et des pays, tout au moins voudrait-on trouver une certaine analogie entre les sujets. Elle se rencontre par hasard jusqu'à deux fois, lorsque le poète célèbre la victoire de Jarnac, qui terrassa son rival en champ clos comme l'eût fait

un athlète sur l'arène, Entelle dans l'*Enéide*, Apollon dans les *Métamorphoses;* ou la gloire (la gloire, en vérité!) de Carnavalet, un surintendant des écuries du roi Henri II, si habile à dompter un cheval qu'il n'est pas trop mal à propos, comme l'observe Richelet, de la comparer à Bellérophon et de lui dire, dans une traduction assez pâle, mais exacte, de la treizième Olympique, comment le héros reçut de Pallas le frein qui lui soumit le divin coursier Pégase. Mais où peut être l'à-propos de ces emprunts lorsque Ronsard traite des sujets plus modernes et plus dignes de son grand esprit, la paix rendue à la France par Henri II, l'ignorance des poètes de cour humiliée par Dubellay, les Muses protégées par la duchesse de Berry et L'Hôpital, ou seulement la victoire de Cérisoles ?

On a de tout temps reproché aux odes de Ronsard d'être obscures; cette obscurité ne tient pas aux mots que le poète emploie ni même à la construction de ses phrases, car la langue est moins pédantesque et moins barbare qu'on ne le répète; elle tient à tous ces emprunts qui nous jettent à chaque pas si loin de notre temps et de notre pays; elle tient aussi au désordre des développements. Or, ce désordre, il faut bien le dire, Ronsard l'affecte; il se plaît à paraître, comme la Sibylle, troublé de fureur; il veut suivre en esclave, aveuglément, le dieu qui l'entraîne; d'ailleurs Pindare l'a dit (conseil perfide) : les oreilles de la foule sont inconstantes, il faut pour les captiver passer d'idée en idée, comme l'abeille vole de fleur en fleur. Ainsi l'unité du plan est déguisée sous une apparente confusion, et même, c'est à peine si les différentes parties de l'ode sont liées entr'elles; car la brusquerie des mouvements nous dérobe aussi la transition, ou bien ce n'est, comme dans Pindare, qu'un mot[1].

Ronsard est donc coupable d'avoir ouvert la voie à ces *fous de sens rassis* qui ont gardé après lui le nom de pindariques; il est cependant d'eux tous le moins monotone et le moins extravagant. Sous ce désordre calculé, il est aisé de retrouver

[1] V. surtout, t. II, p. 48 : *Ayant creu Montmorency* etc. et p. 115 : *soit au camp,.. soit en la mer... mer qui a cogneu ta race...* »

un plan; et quelquefois on croirait reconnaître celui d'une Olympique ou d'une Néméenne. On peut en juger surtout par les odes que le poète adresse soit au roi Henri II pour le remercier d'avoir donné la paix à la France, soit à Chabot, seigneur de Jarnac, pour le féliciter d'avoir si adroitement terrassé et vaincu son redoutable rival la Chasteigneraie.

Elles ne sont ni l'une ni l'autre très-simplement conduites, le poète voile à demi sa pensée; on sent qu'il est embarrassé. Il suffit de lire Brantôme, pour s'expliquer comment une ode qui est si nette, si fière, lorsque le poète parle de Jarnac, de son courage, des paroles magnanimes qu'il s'adresse avant de revêtir ses armes, devient timide et vague lorsqu'il faut parler du combat même, de la présomption du vaincu et de sa mort, qui aurait été cruellement vengée, si le vainqueur eût levé la tête avec trop d'orgueil. Mais le roi est, comme Hiéron, un prince libéral, qui ne hait pas la vérité, qui ne dédaigne pas les poètes : quelle crainte secrète, quelle arrière-pensée oblige donc Ronsard à s'engager encore, comme le fait si souvent Pindare, dans les voies détournées?

Il commence par cette maxime que la vertu doit être la compagne de la royauté: Henri la cultive sur le trône. A la gloire qu'il a méritée par son courage, il vient de mettre le comble,

> Pour avoir fait reverdir l'aage
> Où florissait l'antique paix.

C'est la paix qui a tiré le monde du chaos et qui règle l'accord des éléments. Aussi Dieu l'a-t-il récompensée : il l'a fait asseoir à la droite de son trône, tandis qu'à sa gauche reste le dieu cruel,

> Qui testa le sang dès enfance.

La Paix donna aux hommes les délices de l'âge d'or ; la guerre au contraire détruit les empires. Ainsi périt Ilion dévoré par les flammes.

Mais, au milieu des ruines fumantes, Phébus révèle à Cassandre l'avenir; et celle-ci prédit à Francus, fils d'Hector, qu'un jour il refondera Troie deux fois, sur le Danube et sur la

Seine. Et Andromaque dérobe aux fureurs de Pyrrhus le père de nos rois.

Puis, la Muse, ramenant dans les ondes prochaines sa barque égarée, chante encore la Paix, qui porte les clefs des royaumes et ouvre les portes des villes,

> Je te salue, heureuse Paix...
> Ainsi que les champs, tapissez
> De pampre ou d'espics hérissez,
> Désirent les filles des nues...
> Ainsi la France t'attendoit,
> Douce nourricière des hommes...

Elle doit ces bienfaits à son roi, elles les doit à Montmorency, prudent conseiller, qui pourtant a connu la disgrâce. Car il n'est pas sur cette terre de félicité qui échappe aux caprices de la fortune. Mais les astres que les nuages ont voilés, brillent, lorsqu'ils reparaissent, d'un éclat plus pur.

La fortune et la vie ne sont rien. La Muse seule triomphe de la mort. Que le roi prenne donc soin de sa gloire; qu'il se défie des flatteurs et des médisants, et qu'il protège les poètes: Ronsard le rendra immortel,

> Par trait de temps les flatteurs meurent,
> Mais les beaux vers tousjours demeurent
> Opiniastres sur les ans.

Il est inutile de poursuivre. Nous avons lu dans la pensée du poète. Le traité conclu entre le roi de France et le roi d'Angleterre n'est qu'un prétexte: Ronsard voulait adresser quelques conseils à un roi qui aima trop la guerre; un épisode lui a permis d'appeler son attention, ses faveurs, sur l'auteur de la *Franciade*.

Dans cette ode, Ronsard ne suit point Pindare pas à pas; il le reproduit rarement, même dans les détails, d'une façon littérale: on voit qu'il n'a pas besoin de le traduire pour lui ressembler. S'il lui ressemble, est-ce un mérite? Je ne voudrais point le prétendre. Il a sans doute eu tort de se régler sur un modèle, et d'imiter, jusque dans ses défauts, un grand poète qui n'est point parfait. Mais quels que soient les

dangers d'une imitation indiscrète, il faut bien connaître un texte pour l'imiter ainsi, et c'est quelque chose au seizième siècle, d'avoir compris Pindare comme d'avoir compris Homère.

L'ode adressée à Michel de L'Hôpital était peut-être, aux yeux des contemporains de Ronsard, le plus parfait de ses ouvrages; Passerat eût donné pour elle le duché de Milan; Pasquier la proclame *divine;* Richelet dit que c'est un *chef-d'œuvre de poésie.* Puis, elle a paru si longue qu'il fallait du courage pour la lire. Ce courage m'a semblé facile; il a d'ailleurs sa récompense. M. Sainte-Beuve n'a pas eu de peine à faire admirer quelques-uns des vers qu'il a cités, et je crois qu'il n'avait pas choisi les meilleurs. L'ode entière mérite d'être étudiée. Elle me dispensera de parler longuement des autres, car elle en résume tous les défauts comme tous les mérites.

Le futur chancelier de France n'était alors que le surintendant de la sœur du roi, la seconde des trois Marguerite. Les deux reines de Navarre, l'une par ses Contes, et l'autre par ses Mémoires, occupent, même dans l'histoire des lettres, une place plus élevée que la duchesse de Savoie; elle y gardera pourtant la sienne aussi; et les vers de L'Hôpital, de Ronsard, de Dubellay n'ont pas laissé périr le souvenir de sa grâce et de ses vertus. L'Hôpital aimait les poètes de l'école nouvelle; Ronsard, par son amour pour les poètes de la Grèce, et surtout par son ambition de donner à la France une poésie plus élevée, devait plaire à ce génie austère, épris des lettres comme des vertus antiques. Il lui avait donné dans la sœur du roi une protectrice : bien plus, il avait pris la plume pour le recommander au cardinal de Lorraine et pour le défendre contre les poètes courtisans dont l'ignorance et la jalousie cherchaient à détourner de lui la faveur du roi. Ronsard n'avait donc pas d'ami puissant qui l'eût mieux servi, ni d'admirateur dont les éloges dussent avoir plus de prix à ses yeux.

Il acquitta noblement sa dette. Parmi tous ces poèmes dédiés au roi, à la jeune Catherine de Médicis, à la duchesse de Berry, aux cardinaux de Lorraine et de Châtillon, celui où il croyait avoir le mieux donné la mesure de sa science et de

son génie fut réservé à L'Hôpital. C'est lui qu'il propose à l'admiration de la postérité comme l'homme prédestiné qui a défait les soldats de l'Ignorance et ramené sur la terre (ou du moins en France) les Muses fugitives. L'éloge des Muses, mêlé à l'éloge de L'Hôpital est donc le véritable sujet de l'ode. Dubellay avait publié le manifeste de l'école; en voici l'apologie, en même temps que le chef-d'œuvre; apprenons de Ronsard quelles sont ces Muses qui redescendront à sa voix de l'Olympe antique.

Déesses, elles sont filles de Jupiter même. Mais hélas! pourquoi Ronsard a-t-il lu la *Théogonie?* Nous saurons les mois de la grosesse, et comment Mémoire, criant *Lucine,* accoucha le même jour de ses neuf filles. Quoi! les muses d'Hérodote! celles qu'Hésiode lui-même vit former leurs chœurs célestes au sommet de l'Hélicon! n'était-ce pas assez de dire qu'elles naquirent au pied de l'Olympe? Mais la familiarité même des détails n'est point partout sans charme. Ces enfants, nés au milieu des larmes, on les voit grandir; à sept ans, elles veulent aller voir leur père et supplient Mémoire de les conduire à lui. M. Sainte-Beuve a remarqué la grâce de ces peintures. La mère répond à leurs enfantines caresses; elle couronne de violettes leurs cheveux blonds, les pare et se met en route à leur tête. Lorsqu'elles voient la mer pour la première fois, saisies d'effroi, elles reculent,

> Ainsi qu'au bord d'une rivière
> Un jonc se penche sous le vent.

Mémoire les rassure: ne sont-elles pas les filles du dieu

> Qui seul en sa main immortelle
> Soustient le foudre rougissant?

Et, leur donnant l'exemple, elle se jette sous ces *longues vides,* comme l'arc-en-ciel chargé des messages de Junon, ou

> Comme un Cygne qui se plonge
> Quand il voit l'aigle d'en haut.

Bientôt, les voyageuses arrivent au palais du vieil Océan, qui

renferme, selon la doctrine des anciens philosophes, les principes de tous les êtres :

> Là sont par la Nature encloses
> Au fond de cent mille vaisseaux
> Les semences de toutes choses,
> Éternelles filles des eaux.

L'Océan avait convié tous les dieux à un festin; déjà la *première nappe* était levée, Phébus chantait.

Jupiter reconnaît avec orgueil ses traits dans ceux de ses filles; il sait qu'elles chantent aussi et veut les entendre; la lyre passe des mains de Phébus dans les leurs. Elles chantent, sur trois modes, la querelle de Neptune et de Minerve, le goufre béant où les Titans expient leur orgueil, puis (c'est alors que la *plus grosse corde tonne* jusqu'aux cieux) le combat des dieux et des géants : la lutte est furieuse, longtemps indécise ;

> Un cri se fait, Olympe en tonne,
> Othrye en bruit, la mer tressaut,
> Tout le ciel en mugle là haut,
> Et là bas l'Enfer s'en estonne.

Mais Jupiter arme sa foudre, fait trembler le monde jusque dans ses fondements et frappe ses ennemis. Ce *bel hymne de victoire* finit la *douce chanson* des Muses, épisode heureux, naturel, et qui permettrait au poète de cueillir, comme il se l'était proposé, dans les champs de la Grâce ou sur les bords de Dircé, quelques-unes des plus belles fleurs de la fable et de la poésie antique. Le cadre est ingénieux, le sujet des chants convenablement choisi, et, si la langue ne trahissait pas le poète, les Muses de Ronsard ne nous charmeraient pas moins que Mentor sur le vaisseau d'Adoam ou l'aveugle Homère dans l'*hospitalière Sicos*.

Elles charment les dieux qui les écoutent; Mars s'est endormi; Jupiter sourit, et commande à ses filles de lui désigner la récompense qu'elles jugent digne d'elles et digne de lui. Ainsi la poésie va dire elle-même ce qu'elle veut être, à quel rôle elle prétend, quels honneurs elle réclame des hommes.

Ronsard n'est pas indigne de lui servir d'interprète ; il met dans la bouche de Calliope, qui parle au nom de ses sœurs, un langage plein de noblesse et plein de grâce :

Donne-nous, mon père, dit-elle,
Père, dit-elle, donne-nous
Que nostre chanson immortelle
Tousjours soit agréable à tous.
Fay-nous princesses des montagnes,
Des antres, des eaux et des bois,
Et que les prez et les campagnes
Résonnent dessous nostre voix.
Donne-nous encor davantage,
La tourbe des chantres divins,
Les poètes et les devins
Et les prophètes en partage.

Elles veulent rendre les oracles, connaître l'avenir, le cours des astres *qui dansent par les cieux,* et demandent qu'à leurs voix (divin mystère!) l'âme puisse s'échapper des liens du corps (*ce bourbier!*), et que les rois même ne soient honorés que s'ils les révèrent et s'ils ont mérité qu'elles leur rendent hommage :

Fay que les Rois decorez
De nos présens honorez
Soyent aux hommes admirables,
Lorsqu'ils vont par la cité,
Ou lorsque, pleins d'équité,
Donnent les lois vénérables.

Tel est l'héritage que les Muses réclament de Jupiter : honorées des rois et des peuples, elles règneront sur la nature et sur l'âme ; la nature leur offre ces paisibles retraites que rêve Virgile:

Flumina amem silvasque...

à leur voix, l'âme déchue se purifiera de ses souillures et se souviendra de sa céleste origine. Ainsi marqué, quel rôle est aussi noble que celui des Muses?

Vostre mestier, race gentille,
Les autres mestiers passera...

Jupiter le veut : les premiers honneurs sur la terre appartiendront à la poésie, parce que la poésie n'est pas un art humain, c'est un don du ciel; les vers viennent de Dieu. Ainsi ceux que Dieu n'a pas élus s'épuiseront en vains efforts, tandis que le poète *saint* transporté par la *fureur divine*, soudaine comme la foudre, chante

> Sans art, sans sueur, ne sans peine.

Son cœur est un temple où l'inspiration descend par les anneaux d'une chaîne mystérieuse : Jupiter ravit à lui l'esprit d'Apollon, Apollon celui des Muses, les Muses celui des poètes, destinés à ravir à leur tour la foule *estonnée*.

Seulement il faut que leur cœur ne soit souillé par aucun péché; un vase impur profanerait le don céleste; mais, dès qu'il aura été lavé par l'eau *sainte,* le poète

> Tout ravy d'esprit chantera
> Un vers en fureur, qui fera
> Au cœur des hommes sa demeure.

Et il ira parmi les peuples, interprète de la volonté des dieux : souvent les peuples diront qu'il est insensé, et l'abreuveront d'outrages; mais un génie invisible le suivra, comme un serviteur, pour veiller sur l'envoyé que le ciel inspire et protége.

Après Villon, après Marot et Saint-Gelais, quelle nouveauté d'entendre ce jeune homme parler dans un tel langage de l'origine, du caractère sacré, de la divine mission de la poésie! Quelles idées et quelles images! Horace et Boileau n'atteignent pas à cette hauteur. Platon seul a parlé ainsi de la puissance et de la sainteté de l'inspiration. Il faut remonter jusqu'à Eschyle et Pindare, jusqu'à Hésiode, pour entendre la poésie, devenue le passe-temps d'une cour frivole, proclamer qu'elle est l'*institutrice des peuples;* et voir les Muses, livrées durant l'intervalle à tant de futiles et d'impies caprices, se souvenir qu'elles ne sont descendues des nuages qui enveloppent le sommet de l'Hélicon que pour enseigner la vérité, le passé et l'avenir.

Il est difficile de n'être pas touché lorsqu'on entend le poète,

comme s'il était saisi lui-même d'un religieux respect à la vue de ces Muses antiques, replacées par lui sur leur autel profané, s'interrompre et les supplier de secouer son âme assoupie, de révéler à ses regards les secrets des cieux, pour qu'il atteigne, dans sa *Franciade,* comme dans cette ode, à la perfection.

Cependant Jupiter a renvoyé les Muses *chanter sa gloire* sur la terre; après l'origine de la poésie, Ronsard en raconte l'histoire, récit rapide, dont sans doute on n'exigera pas qu'il soit complet, ni qu'il aille au fond des choses : Ronsard traduit celui d'Horace et le continue. La poésie a eu trois âges. A l'origine des sociétés, voisine encore du ciel, inspirée, mystérieuse, par la voix des Sibylles elle rend des oracles; elle dicte des lois aux peuples; elle honore les palais des rois; elle échauffe l'enthousiasme des guerriers. Aux devins, aux législateurs, aux prêtres tels qu'Eumolpe, Musée, Orphée, Linus, Ronsard joint encore Homère et Hésiode, divins comme eux, car leurs vers composés *sans art* ne sont encore que l'expression naïve de la nature. Ils sont admis aux entretiens, aux secrets des dieux,

Si que paissant par les campagnes
Les troupeaux dans les champs herbeux,
Les Démons et les sœurs compagnes
La nuict s'apparaissoient à eux,
Et loin, sur les eaux solitaires,
Carolant en rond par les prez,
Les promouvoient Prestres sacrez
De leurs saincts orgieux mystères!

La poésie du second âge est une poésie dégénérée, purement humaine; elle commence avec Eschyle, et Ronsard a le tort de la conduire, au-delà de Théocrite et d'Apollonius, jusqu'à Lycophron.

Aux poètes d'Athènes et d'Alexandrie succèdent les poètes de Rome; chez les Romains ce n'est plus l'âme qui est inspirée : c'est seulement la main qui est habile, mais si habile

Qu'encor le fredon de leur vois
Passe l'honneur de leur empire.

Ce beau trait était nécessaire; Ronsard avait fait peu d'honneur à Virgile, et beaucoup trop à Lycophron.

Caprice bizarre! il aimait cet obscur poète parce qu'il avait aussi chanté une Cassandre. D'ailleurs, en maint endroit de ses œuvres, on le voit confondre dans son admiration les poètes Grecs de la décadence avec leurs illustres maîtres. La finesse de son goût l'amène, comme on le voit dans ce passage, et comme le prouve l'étude attentive de ses vers, à distinguer de la perfection des Grecs ce que Boileau appela plus tard la *faiblesse latine;* et elle ne l'empêche pas de réunir le nom de Callimaque à celui de Pindare, ceux d'Apollonius de Rhodes et d'Aratus à celui d'Homère. Plus tard, on saura distinguer d'Athènes non-seulement Rome, mais Alexandrie. Si Ronsard n'a pas nettement senti la seconde de ces différences, il faut admirer qu'il ait saisi la première. Combien y a-t-il de temps que, dans le domaine voisin des arts plastiques, la critique contemporaine a cessé de confondre avec les chefs-d'œuvre de Phidias l'*Apollon du Belvédère* et le *Laocoon?* Ronsard n'a pas jugé les Grecs plus mal que Winkelmann : entr'eux, il lui arrivera d'égarer ses préférences; mais il sait les préférer à tout le monde.

Après la décrépitude, viennent l'agonie et la mort. L'ignorance des princes et des peuples néglige, persécute la poésie ; les barbares se jettent sur l'empire; au fracas, à la lueur des armes,

Haletantes de frayeur,

les Muses cherchent au pied du trône de leur père un asile qu'elles demanderaient vainement aux ruines fumantes du monde Romain.

Au milieu de la grossièreté du moyen-âge, nous avons appris à retrouver, même sans parler de ce qui fit sa propre originalité, le souvenir impérissable du passé, un pressentiment mystérieux de l'avenir; après l'antiquité, c'est le crépuscule; c'est l'aube avant la Renaissance : Ronsard n'y voit qu'une longue nuit ténébreuse; ce qui s'est fait en France avant lui, il le dédaigne; ce qui s'est fait en Italie, il l'ignore

en partie, car il paraît avoir peu connu Dante, ou il l'oublie à dessein; son sujet exige qu'il passe sous silence Pétrarque et les Médicis : car pour amener les Muses en France, ce n'est pas en Italie qu'il va les chercher avec L'Hôpital, c'est sur l'Olympe même.

En effet, exilées de la terre, les Muses font les délices du ciel. Mais Jupiter veut qu'elles retournent parmi les hommes, cette fois pour ne plus les quitter; et, comme leur effroi ne s'est pas dissipé, il veut leur donner un bon guide, un bon protecteur qui les y reconduise. Et il se rend avec elles dans la demeure

Des Parques filles de la nuit.

Ronsard nous peint les trois déesses, peinture vigoureuse, d'une austérité et d'une tristesse singulières; les expressions ont vieilli; il y en a une qui paraît faible au milieu des autres : elles ont, dit le poète, le front *renfrogné* de grosses prunelles. Passons *renfrogné* qui n'était pas trivial au seizième siècle; du moins il faudrait aux sinistres déesses les yeux creux que Télémaque vit étinceler sur le pâle visage de Pluton. Mais, à voir, assises en rond, les trois sœurs dont une guirlande de chêne, mêlée à des bandelettes blanches, couronne le *chef tristement vieillard,* et leur fuseau d'airain au *pezon* taché, *étoillé* de rouille, et le coffre où le temps jette leur ouvrage de la journée, on se souvient non de Platon, ni de Catulle, mais plutôt, tant cette description est saisissante, des Parques au front ridé de Michel-Ange.

Il est temps de finir : Jupiter reçut de la main des Parques le fuseau de la vie de L'Hôpital, il prit le limon, pétrit de ses mains le corps, l'anima de son souffle. Confiées à ce guide qu'a choisi leur père, les Muses peuvent sans crainte redescendre sur la terre,

Ainsi qu'on voit entre les nues
De rang un escadron voler
Soit de cygnes ou soit de grues,
Suivant leur guide parmy l'air.

Et le poète, en dépit des envieux, chante les vertus de cet

homme de bien,

L'ornement de nostre France,

que son amour pour la vérité et la justice élèvent au-dessus des anciens sages. Juge incorruptible, orateur et poète lui-même, protecteur des Muses, il a mérité la faveur de Marguerite et la noble couronne que Ronsard a tressée pour sa tête aux bords de la source thébaine.

Il me sera maintenant permis de le dire : il y a, entre Ronsard et le modèle qu'il se proposait en écrivant ses odes, d'autres rapports que l'imitation ou la reproduction de quelques détails ; et ce n'est pas un caprice d'écolier, un amour-propre irréfléchi, le désir d'être comparé au plus illustre poète lyrique de l'antiquité, qui l'ont déterminé à marcher sur les traces de Pindare : il était attiré vers ce maître, si cher à sa jeunesse par une sorte de sympathie irrésistible. D'Homère, il n'a que ce qu'il lui emprunte ; quant à Pindare, j'ai déjà remarqué qu'il lui ressemble ; cela prouve au moins, en ai-je conclu, qu'il l'avait compris ; c'est dire trop peu, il a quelque chose de son génie.

Dans le caractère de l'un et de l'autre, le principal trait, c'est la fierté ; chacun est fier de sa naissance, de sa patrie, de son génie, du rôle surtout auquel Dieu l'a destiné. On vient d'entendre ce que Ronsard pensait de la poésie, de ses devoirs comme de sa dignité. Il aime tous les arts[1], il a chanté Janet[2], le peintre des Valois, et Lescot, l'architecte du Louvre[3] ; mais la peinture et l'architecture, comme la musique, ne suivent que de loin la poésie. La lyre est plus noble que l'épée, vénérable et sainte comme le sceptre des rois. C'est que la lyre est inspirée ; Pindare aussi exprime un dédain

[1] Phébus l'a fait : *poète de nature, Aime-musique, ensemble aime-peinture.* — [2] *Un seul Janet, honneur de nostre France.* — Muret commente : « *homme sans controverse* premier en son art, » et plus loin : « qui pour représenter la nature a passé tous ceux de nostre aage en son art. » — [3] Un livre des *Poèmes* de Ronsard est dédié à P. l'Escot, seigneur de Clany. Dans ses œuvres, il est aussi question des Grâces de G. Pilon, très-souvent des peintures de Denizot comme de ses poèmes ; j'y ai vainement cherché le nom de J. Goujon.

superbe pour ceux qui doivent leur talent à l'étude, et, comme on se vante du nom de ses pères, il se glorifie de tenir tout ce qu'il est de la nature.

Venue du ciel, la poésie fuit les chemins frayés; elle ne s'abaisse pas à mendier la faveur du vulgaire, quelle méprise; elle vit dans la solitude, en face de la nature ou près du trône; les rois l'admettent à leur table et s'honorent de la protéger, ils ont besoin de ses éloges : le respect des peuples, le respect de la postérité est à ce prix; les noms s'effacent, les statues même périssent, les vers seuls donnent l'immortalité. Aussi ne craint-elle pas de réclamer les honneurs en échange de ses présents; c'est une récompense qui lui est due, une dette que Henri II doit acquitter comme Hiéron. A ce marché qui gagnera? le roi sans doute. Il est accusé d'ingratitude, si le poète se plaint de sa pauvreté.

D'ailleurs, même parmi les courtisans, et sous la main d'un maître dont il attend sa fortune, le poète sait garder sa dignité, parce qu'il mêle à ses éloges de nobles conseils. On ne lui refuse pas, ou il sait prendre le droit de remontrance. C'est lui qui met le monarque en garde contre l'ivresse de la victoire et les entraînements de la flatterie, il le rappelle à la modération, à la justice, à la clémence; Ronsard n'a point failli à cette noble tâche, et, bien qu'il ait prodigué la flatterie, il faut lui rendre ce témoignage qu'il a su dire la vérité à trois rois et à tous les partis.

Comme Pindare, il veut qu'on parle dignement de Dieu, il est jaloux des intérêts et de l'honneur de sa patrie. A chaque vers, les odes des deux poètes respirent leur enthousiasme pour la gloire. Sans cesse elle est sous leurs yeux, sans cesse ils la célèbrent. La vie est une carrière ouverte, où, comme à Olympie et à Delphes, de généreux émules se la disputent; le monde la promet au courage, au génie et à la vertu; Dieu a chargé le poète de tenir la promesse du monde; sa tâche est de ne pas laisser périr les noms qui méritent de vivre, et il remplit sa tâche avec joie, car son cœur tressaille au souvenir de la victoire, et ce qui est beau, ce qui est grand, inspire à son âme un respect qu'il ne saurait cacher. Mais

la gloire qu'il dispense aux autres, il la veut aussi pour lui-même; il se la promet; et, devançant la justice de la postérité, il se couronne de ses propres mains. Pindare avait donné à Ronsard l'exemple de cet orgueil; lorsque le poète parle de lui-même, avec cette présomption naïve qui d'abord révolte ses contemporains, et de ses rivaux ou de ses envieux avec un si profond mépris, il traduit simplement son maître : Mellin de Saint-Gelais a pris la place de Bacchylide. Seulement Ronsard fut plus malheureux : quelques odes échappées aux ravages des siècles, suffisent à la gloire de Pindare; Ronsard a presque survécu à la sienne.

On comprend qu'inspiré par les mêmes sentiments, Ronsard ait eu quelquefois le style de son maître; aussi les odes pindariques ne méritent-t-elles pas, malgré tous les défauts qui les déparent, l'oubli complet où elles sont tombées; les beautés de premier ordre qu'on y trouve éparses semblent les mettre au-dessus de la *Franciade;* elles trahissent moins que cette longue œuvre incomplète la lassitude et l'impuissance, on y sent mieux l'inspiration, et cette libre expression des sentiments personnels qui, même sous l'imperfection de la forme, prête aux ouvrages de l'esprit un charme qui ne vieillit pas.

De fort bonne heure cependant, Ronsard renonça aussi à ce genre qu'il avait créé, et, dans le long recueil de ses odes, on ne trouve que quatorze odes pindariques, toutes datées de sa jeunesse. Dès l'origine, il avait suivi les traces d'Horace en même temps que celles de Pindare; puis, lorsqu'en 1554, Henri Estienne retrouve et publie l'Anacréon, il dispute à Belleau la gloire de l'odelette. Ainsi, après ces chants si doctes et si graves, on le voit chercher des sujets plus gracieux et des formes plus simples; nous y avons gagné ces aimables stances adressées à Cassandre, à l'aubépine, à l'hirondelle, à la forêt de Gastine, à la fontaine Bellérie, et l'*Amour captif*, et l'*Amour mouillé,* ces petits chefs-d'œuvre si pleins de grâce et de fraîcheur, qui sont encore gravés dans toutes les mémoires.

L'épode a disparu; les strophes plus courtes, mieux coupées, toutes semblables entr'elles, ont un rhythme sensible

pour l'oreille, une harmonie qui la charme encore aujourd'hui, qu'on ne les chante plus. Quelques-unes des plus piquantes lui avaient été indiquées par ses devanciers; il se les est appropriées par l'heureux usage qu'il en a fait; il en a imaginé d'autres qui sont aujourd'hui consacrées, et, depuis qu'il a renoncé à l'épode pindarique, à la strophe saphique, aux vers mesurés, la poésie lyrique lui doit une partie des mètres dont elle aime le plus à se servir.

Est-ce à dire que, peu à peu, découragé par les critiques, il se soit pris à aimer mieux Horace que Pindare, et que nous devions le féliciter de l'avoir fait? Non, il ne désavoue point ses préférences; quoi que prétendent ses détracteurs, il aime à redire que sur les pas de Pindare il ne s'est point égaré. Et avec une admiration mêlée de quelque envie, il rappelle ces belles fêtes d'Olympie où les poètes, lorsque la lune

> Ardoit le voile obscur des Cieux,
> Avec les flutes doux-souflantes,
> Et les trompettes esclatantes,
> Célébroient les victorieux.

Là, chanta Pindare après Archiloque;

> comme une eau débordée
> Ou comme la foudre guindée
> Sur la nue au mois le plus chaut
> S'esclata ceste voix Dircée
> Qui par l'air s'est si haut poussée
> Que nulle n'a bondy plus haut...
> Aussi nul chant ne s'accompare
> Au chant courageux de Pindare...

Après trois mille ans, son nom et ses vers vivent encore; on ne lui reprochait pas de mêler son éloge à l'éloge des athlètes couronnés; ses odes étaient plus désirées que des statues; elles étaient écrites en lettres d'or dans les temples. Ah! Ronsard a comme lui des envieux : que n'a-t-il le même bonheur et le même génie?

> Que pleust à Dieu qu'à sa hautesse
> Fust égale ma petitesse,
> Et mes vers à ses chants nerveux!...

Ce ne sont plus les mêmes strophes; c'est la même lyre, la lyre dorée des Pythiques, celle qui, sous la main de Phébus et des Muses, prélude aux chœurs, fait tomber de la main de Jupiter la foudre éteinte et charme l'aigle qui soulève à demi les ailes et ferme ses yeux perçants. Ce sont les mêmes images, les mêmes fables : dans l'ode *horatienne* comme dans l'ode pindarique, Catherine de Médicis est une autre Cyréné qui dompte les monstres. Partout il se souvient de Pindare, comme d'Homère; il le nomme, il le traduit, il veut chanter comme il chantait; il en a laissé le rhythme, mais, dans toutes ses odes sérieuses, quelle qu'en soit la forme, il a gardé le ton de son langage et comme l'accent de sa voix.

Même lorsque sa main capricieuse fait *babiller* les cordes les moins graves de sa lyre d'ivoire, on sent encore qu'il l'avait étudié. Il lui doit dans ses odes légères, non la grâce, non la finesse, mais la vivacité du coloris, et je ne sais quelle noblesse dans le badinage que Marot n'a point connue et qu'Horace même n'a pas enseignée à Dubellay.

Fénelon conseille à ceux qui veulent sentir l'éloquence de l'Ecriture, la lecture des Grecs, comme une source pure à laquelle ils puiseront le goût de la simplicité et celui de la grandeur. Il trouve qu'Homère prépare à la sublimité des cantiques: qui prépare à celle des psaumes, si ce n'est Pindare? En effet, c'est lui qui apprit à nos poètes à les traduire. Comparons aux psaumes de Marot ceux de Malherbe: un demi-siècle à peine s'est écoulé, et ce n'est plus la même façon de sentir, ni la même langue. Comme Marot est languissant! comme ses vers manquent de nombre et de couleur! Pour passer de la sécheresse de cette prose rimée à l'éclat, à la majesté de cette poésie, il faut que l'histoire nous montre une transition : ce sont les odes pindariques de Ronsard.



CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'ORIGINALITÉ DE RONSARD.

I. Du caractère de Ronsard et de l'influence de son caractère sur son talent.

Ces fragments de poème épique, et surtout ces odes imitées de Pindare montrent assez avec quel amour Ronsard cultive la poésie élevée. J'ai rappelé que c'était sa gloire au seizième siècle; depuis cette époque, ce fut la marque la plus éclatante de son impuissance, on a dit plus, de sa présomption.

Ce dernier reproche est-il mérité? Peut-on dire qu'enflant sa voix de parti pris, il ait méconnu son propre génie en même temps qu'il faisait violence au génie de la langue?

En jetant un coup-d'œil rapide sur sa vie et sur ses œuvres, je veux achever de prouver que du moins Ronsard n'était pas sorti par affectation de son naturel, et qu'il n'a pas eu besoin d'emprunter, même aux anciens, cette dignité soutenue qui est le caractère habituel de son langage. Ici, comme chez les grands écrivains, le langage n'est que de l'expression, sinon tout-à-fait heureuse, du moins assez sincère des sentiments personnels; le style, c'est l'homme.

Pour l'établir, il suffit d'invoquer le témoignage de ses

œuvres. A la vérité, on est exposé à se méprendre lorsqu'on parcourt les éditions posthumes dans lesquelles ces innombrables poèmes sont répartis rigoureusement en dix tomes, d'après le genre auquel ils se rattachent. Où Ronsard est-il resté le plus fidèle à son génie, dans ses *Amours* ou dans ses odes, dans son *Bocage royal* et dans ses hymnes, ou dans ses élégies et ses *Gayetez?* Cette division ne nous aide point à porter un jugement.

Il faut songer que la carrière poétique de Ronsard n'embrasse pas moins de quarante ans, et les quarante années peut-être où les idées, les mœurs, la langue, ont le plus changé en France. Tandis qu'autour du poète tout se transforme, l'étude, l'âge, les événements doivent exercer leur influence sur son caractère et sur son talent : il faut examiner dans quelle mesure ils l'ont fait; en lisant ses vers, il faut savoir reconnaître la part des circonstances, celle de la flatterie, celle du caprice, celle de l'inspiration. Peu importe de distinguer un sonnet d'une ode, ou un hymne d'une mascarade : distinguons, si nous voulons connaître Ronsard, les œuvres qu'il écrit pour plaire au peuple, à la cour ou au roi, de celles où il ne prend conseil que de lui-même. Demandons aux événements de sa vie, aux dates de ses ouvrages l'histoire de son esprit, qui, seule, nous le fera bien comprendre et juger équitablement.

On peut marquer dans cette histoire trois époques différentes. La première commence à ce jour où Ronsard, fatigué d'une vie aventureuse, détaché du monde, s'enferme pour consacrer, sous la direction de Daurat, ses jours et ses veilles à l'étude des poëtes de l'antiquité; elle se prolonge jusqu'aux plaintes éloquentes que lui arrachent, en 1562, les *misères de la France.*

C'est pour lui l'âge du *long espoir,* des *vastes pensées.* Le sang *bouillonne, escume* dans son cœur; la fureur le saisit; il *se croit un dieu.* On sait avec quelle patience il étudie, avec quel enthousiasme il compose, avec quelle fierté, tout entier à lui-même et à la muse, il dédaigne les suffrages et la faveur : Dubellay a moins de mépris que lui pour les poètes courtisans. D'ailleurs, Dubellay est impatient de se faire connaître;

emporté par son ardeur, il prend les devants sur celui qui fût son maître avant le signal, il sort des rangs, il bat la charge, et *l'Illustration de la langue française* porte le premier coup aux *soldats de l'ignorance*. Il faut admirer combien Ronsard, malgré la fougue naturelle au premier âge, et cet amour excessif pour la gloire dont on avait quelque raison de l'accuser, eut alors le sentiment de sa dignité et de sa force. Déjà, il est applaudi par ses doctes amis, salué par toute l'école, comme un peu plus tard par les maîtres ès-arts de Toulouse, du nom glorieux de *premier poète français*, promis à la France comme un autre Homère. Mais ces éloges ne l'énivrent pas. Il condamne ses premiers ouvrages que d'autres admirent; il n'imprime même pas son *Plutus,* joué avec un succès éclatant au collége de Coqueret. Il laisse Pelletier, Dubellay publier avant lui leurs odes, et Jodelle se glorifier d'avoir le premier mis sur la scène française la comédie grecque. Ni les suffrages du peuple qu'il méprise, ni les joies de la lutte pour laquelle il se sent fait et de la victoire qu'il se promet, ni le désir de prendre à la cour la place qui appartient au roi des poètes à côté du roi de France, ne le décident à mettre au jour ses œuvres avant qu'elles soient parfaites, dignes, non pas du lecteur, à qui personne avant lui n'a donné le droit d'être difficile, mais de lui-même et des modèles qu'il veut égaler.

Le jour venu, il subit la loi commune: il fait au succès, à la faveur, des sacrifices; pour affermir son règne, il prodigue les éloges aux poètes qui l'admirent, aux grands qui le protègent, à Marguerite, sœur du roi, à L'Hôpital, son chancelier, aux cardinaux de Tournon, de Chatillon, de Lorraine: ceux-là du moins aimaient les lettres; Ronsard est entraîné à célébrer comme eux le connétable de Montmorency, qui n'honorait guères, comme on le sait, ni les savants, ni les poètes. Il dut surtout chanter Henri II, qui préférait les gens de guerre aux gens de robe, les architectes aux poètes, et, parmi ceux-ci, l'adroit Mellin de Saint-Gelais aux autres. Ronsard triompha de Mellin; mais ce ne fut pas sans peine: à chaque édit, à chaque campagne, à chaque traité de paix, le poète dans ses vers *héroïques* rendait grâces à cet Hercule,

à ce descendant de Francion, à ce fils de Jupiter, voici un plus bel éloge, à ce *père du peuple.*

Peu à peu, Ronsard devient le poète des rois : après le mariage de la duchesse de Berry et la mort de Henri II, il est celui de la jeune reine Marie Stuart; puis, celui de la reine mère Catherine de Médicis, qui l'encourage à faire des vers pour instruire le jeune roi Charles IX et pour confondre l'orgueil des Protestants, en mettant au service de l'Eglise Catholique une plume à laquelle les Réformés n'en peuvent comparer aucune, pas même celle de Théodore de Bèze.

Néanmoins, Ronsard n'a pas encore oublié tout-à-fait sa fierté première : il trouve les heures longues à Saint-Germain, au Louvre, loin de ses livres; il n'a pas, pour faire sa cour, cet *esprit de suite,* qui plus tard manquait aussi au grand Corneille; il loue souvent jusqu'à l'hyperbole; il flatte quelquefois; mais il ne craint pas de dire la vérité; avec la lyre de Pindare, il a gardé sa franchise; il n'a encore sacrifié ni sa conscience, ni sa gloire à sa fortune.

Durant cette première époque, les œuvres de Ronsard ne démentent pas son caractère, elles respirent l'enthousiasme, et une fierté magnanime. Dès premières années datent les odes pindariques, le plan, mais seulement le plan de la *Franciade,* les Hymnes, parmi lesquels ceux de la *Philosophie,* de l'*Eternité,* de la *Justice,* et les *Amours de Cassandre,* qui eurent besoin des commentaires de Muret, et où le poète abuse des souvenirs classiques, mais où se retrouve encore je ne sais quelle noblesse à laquelle n'atteignent ni les sonnets de Dubellay à Olive, ni ceux de Baïf à Francine, ni ceux de Ronsard lui-même à Marie. Vers la fin, paraissent l'*Institution à Charles IX,* la *Remontrance au Peuple de France* et les *Discours sur les Misères de ce Temps.*

Pour que l'on sente comme moi quel est le caractère qui domine dans ces premières poésies de Ronsard, je veux joindre encore à l'hymne de l'Hiver, aux odes à Henri II et à L'Hôpital quelques vers empruntés aux *Amours de Cassandre,* à l'*Hymne de la Justice* et aux *Discours sur les Misères de ce Temps.* Ils fixent une date : auparavant, rien qui fasse pres-

sentir un tel langage : au-delà, même dans les œuvres de Ronsard, nous ne retrouverons plus le même accent.

Cassandre a quelque chose d'idéal comme Laure ; à sa vue, le poète se trouble ; il n'ose soutenir son regard, ni lui dire, comme à Marie, comme à Geniévre, son ardent, mais profane amour :

Quand je te voy discourant à par toy,
Toute amusée avecques ta pensée,
Un peu la teste encontre bas baissée,
Te retirant du vulgaire et de moy...
Mon œil confus ne peut souffrir ta veue...
Seuls mes souspirs, seul mon triste visage
Parlent pour moy...

A ses soupirs, il joint les vers quelle lui inspire ; sans Cassandre, il ne serait point poète :

Amour rendit ma nature parfaite ;
Pure par luy mon essence s'est faite,
Il m'en donna la vie et le pouvoir ;
Il eschauffa tout mon sang de sa flamme,
Et, m'emportant de son vol, fit mouvoir
Avecques luy mes pensers et mon ame !

Hélas ! ces vers même ne la touchent pas, elle ne les croit pas immortels !

Avant le soir se clorra ta journée ;
Trahis d'espoir, tes pensers périront...
De tes soupirs nos neveux se riront,
Tu seras fait du vulgaire la fable...

L'*hymne de la Justice* ressemble trop à l'ode à L'Hôpital pour que je songe à en donner une analyse détaillée. L'idée est à peu près la même : chassée, comme les Muses, par la méchanceté des hommes, la Justice qui ne veut plus leur laisser voir son divin visage, se cache sous les traits du cardinal de Lorraine. Mais, au début, la légende est moins abstraite, et la peinture des quatre Ages n'est pas indigne des poètes anciens auxquels Ronsard en doit l'idée.

Tant que dura l'âge d'or, la Justice demeura parmi les hommes, au milieu de la foule; elle prêchait la paix, la charité, et on écoutait sa voix. Mais, quand vint l'âge d'argent, elle s'éloigna des cités: le jour, dans la solitude, elle se dérobait à tous les regards; la nuit venue, dans l'ombre,

> Elle quittoit les boys, et, pleurante, venoit
> Crier sur le sommet des villes les plus hautes
> Pour effroyer le peuple et reprendre ses fautes,
> Tousjours le menaçant qu'il ne la voiroit plus
> Et qu'elle s'en iroit à son père...

Son père fait grâce à ceux qui se repentent; mais il réserve des châtiments terribles à ceux qui s'obstinent.

Les pécheurs tremblèrent; mais ils moururent, et les fils furent plus méchants que les pères. Cette fois, Justice, irritée, quitta la terre, mais après avoir maudit les hommes. Sur la terre, elle les voue aux sueurs stériles, à la famine, à la guerre. Quel changement!

> Si le peuple m'eust cru, il eust sans nulle peine
> Heureusement franchi cette carrière humaine
> Et fust mort tout ainsi que ceux à qui les yeux
> S'endorment dans le liet d'un sommeil gracieux.

Après le deuil, la mort sur le lit d'angoisse, et les dieux vengeurs qui troublent la fin du coupable:

> Et lors un vain regret rongera ta poitrine
> Et ton cœur déchiré d'une mordante épine,
> De quoy tu m'as chassée au lieu de me chérir,
> Qui te soulois, ingrat, si chèrement nourrir.

Elle dit, et, la tête couverte d'un voile blanc,

> Avec ses autres sœurs quittant ce val mondain,
> Au ciel s'en retourna d'un vol prompt et soudain,
> Comme on voit quelquefois singler à tire d'ailes
> En un temps orageux cinq ou six colombelles
> Qui, de peur de la gresle, au logis s'en revont
> Et viste parmy l'air, volent toutes d'un front.

Jupiter écoute les plaintes de sa fille : Venge-toi des hommes, lui dit-elle,

> Ils dédaignent tes loix et n'ont plus en souci
> Ny toy ny ton sainct nom, ny tes temples aussi,
> Et tant en leur audace et malice se fient
> Qu'en se mocquant de toi, ta puissance défient.

A ces paroles, le dieu se courrouce; son regard lance des flammes; sa parole est tranchante comme le glaive. C'en est fait : pour apprendre aux hommes qu'il est leur maître, et puisque le déluge n'a pas suffi, le feu détruira la terre. Mais Thémis lui rappelle ses antiques promesses, et Clémence, sa fille « à l'œil paisible et doux », embrasse ses genoux et retient son bras. Sans cesse détruire et refaire le monde,

> Ce seroit jeu d'enfant qui bastit au rivage
> Un chasteau de sablon, puis destruit son ouvrage.

Ce qui convient à la toute-puissance divine, ce n'est pas de détruire et de changer : c'est de créer et de maintenir. Si Dieu replonge le monde dans les horreurs du chaos, qui dira les *hymnes de sa gloire,* qui bénira son nom? Il ne faut pas anéantir l'homme, il faut frapper son cœur; malgré son endurcissement, il se corrigera de ses vices, il criera merci.

L'allégorie est gracieuse, et le conseil s'insinue adroitement sous d'apparentes flatteries. Ce n'est pas tout de vaincre, y est-il dit à Henri II : il faut être juste; après l'âme immortelle, Dieu ne nous a rien accordé d'aussi saint que la justice; aussi punit-il sans rémission celui qui la viole, celui qui méconnaît

> Le bon droit de la veuve et du pauvre orphelin ;
> Et lui garde toujours une rude vengeance
> Qui lente pas à pas talonne son offense.

Toutefois, cet hymne n'est qu'une allégorie où se joue l'imagination du poète; voici une vision plus saisissante : un jour, c'est la France elle-même qui lui apparaît; ah! comme elle est déchue, depuis que la lance de Henri II a cessé de la

défendre!

> Faible, sans confort
> Comme une pauvre femme atteinte de la mort,

elle laisse tomber son sceptre; sa robe semée de fleurs et de lys est en lambeaux,

> Et nulle majesté ne lui haussoit le front.

Quoi! la France, qui naguère était la maîtresse des nations! Elle déplore ses misères; elle en accuse l'orgueilleuse Genève; Catherine de Médicis et Charles IX la consoleront: mais elle veut aussi que Ronsard chante ce qu'il voit et apprenne à la postérité où conduit la rébellion. A sa voix, le poète prend le papier d'acier, la plume d'airain. Ce n'est pas un prêtre qui parle, c'est un français. Il protestera de la sincérité de sa foi quand ses ennemis l'auront mise en doute; lorsqu'il les attaque, il ne songe qu'aux malheurs de la patrie. Si de Bèze n'eût fait que

> Racoustrer en sainct Paul je ne sçay quel passage,

il l'eût plaint; il l'eût blâmé de n'avoir pas gardé la foi de son enfance, la foi de ses pères; car Ronsard met son honneur à servir son dieu comme son roi. Changer de foi, c'est aussi trahir et déroger. Cependant, il eût sans doute laissé à d'autres le soin de défendre les mystères et l'autorité de l'Eglise, ou, du moins, il n'eût pas attaqué les docteurs de la Réforme avec cette passion et ce mépris, s'ils n'avaient pas prêché le fer et le feu à la main, profanant l'autel et la tombe, traitant la France, leur mère, comme une terre ennemie, la livrant à l'éternelle jalousie de l'Angleterre, à l'avidité des reîtres allemands.

Je n'aime pas que Ronsard invite Calvin au martyre et demande à de Bèze des miracles. Là, comme dans plusieurs passages de sa réponse aux ministres de Genève, il va trop loin; ces pièces, avoue-t-il lui-même, *estant comme par contrainte un peu mordantes,* lui paraissent *du tout forcées et faites contre la modestie de son naturel.* L'ingénuité d'un tel aveu, doit nous faire oublier quelques paroles trop vives.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas : bien qu'en 1562, Ronsard fût déjà l'un des familiers de la reine mère, ses vers ne sont ni ceux d'un courtisan, ni ceux d'un fanatique. Ses malédictions contre la guerre civile n'atteignent pas la liberté de conscience. Et il ne vouera les Protestants ni à la hache, ni au poignard, celui qui ne les accuse que d'avoir pris les armes au nom de l'Evangile. Comme sa voix est émue, comme elle est éloquente, lorsqu'il les invite à prêcher sans combattre, comme doivent le faire des apôtres du Christ !

Jésus que seulement vous confessez icy
De bouche et non de cœur, ne faisoit pas ainsi ;
Et Sainct Paul en preschant n'avoit pour toutes armes
Sinon l'humilité, les jeunes et les larmes ;
Et les Pères martyrs, aux plus dures saisons
Des tyrans, ne s'armoient sinon que d'oraisons...

Les Réformés, avec toutes leurs sectes rivales, font du Christ un Dieu de discorde :

Christ n'est que charité, qu'amour et que concorde,
Et monstrez clairement par la division
Que Dieu n'est point autheur de vostre opinion.
Mais monstrez moy quelqu'un qui ait changé de vie
Après avoir sūivi vostre belle folie :
J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
Hideux en barbe longue et en visage feint,
Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,
Comme Oreste agité de fureurs infernales,
Mais je n'en ay point vu qui soient d'audacieux
Plus humbles devenus, plus doux ny gracieux,
De paillars continens, de menteurs véritables,
D'effrontez vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumoniers...

Je ne louerai pas ces vers : c'est assez qu'ils aient trouvé grâce devant l'inexorable justice de M. Nisard. Remarquons seulement que voici encore une nouvelle voie ouverte à la poésie sérieuse; après le ton de l'épopée et celui de l'ode, Ronsard a marqué dans ce beau passage celui de la satire. Les *Tragiques* de d'Aubigné n'auront ni plus de nerf, ni plus de cou-

leur; elles seront moins égales et moins simples. Ici, Ronsard n'imite personne; nous ne l'avons encore vu nulle part plus naturel; dans ces vers, son cœur se révèle à nous, passionné, loyal et noble, comme son langage.

Dans le *Discours des Misères de ce Temps,* dans la *Remonstrance au peuple de France*, on ne trouve plus, comme dans les odes, de mots nouveaux, d'inversions forcées, de réminiscences ou d'allusions obscures. Je l'ai dit: Ronsard a quitté l'école pour la cour. Il y avait longtemps déjà que, par degrés, ce changement se faisait sentir. Lorsqu'il publia les *Odes pindariques* et les *Amours de Cassandre,* la cour et le *simple populaire* ne partageaient pas l'admiration des doctes; ils se plaignaient que cette Muse nouvelle fût trop *grave, trop haute, enflée*, et, bien que la *brigade* entière eût protesté, Ronsard fit amende honorable; pour gagner tous les suffrages, il *désenfla* sa voix :

Je ne suis plus si grave en mes vers que j'estoy
A mon commencement, quand l'humeur pindarique
Enfloit empoulément ma bouche magnifique.

Les *Amours de Marie* ont aussi leur interprète; mais Muret, qui ne daigne pas commenter ce qui est *aisé de soi,* peut laisser à Belleau cette tâche facile, et les odes anacréontiques s'expliquent d'elles-mêmes.

Ainsi, dès 1554, on vit insensiblement la muse du poète descendre des régions sublimes où elle voulait planer comme l'aigle et le cygne antiques; mais, autour de lui, on le blâme de céder ainsi; Belleau, qui commente les *Amours de Marie,* estime qu'on se trompe *du tout* en préférant cette *naïve simplicité* au *style brave et haut* des *Amours de Cassandre,* et Ronsard lui-même reproche à Marie d'avoir ainsi abaissé sa Muse: il n'était point fait pour ramper ainsi; on lui a fait forcer sa nature.

Puis, l'ambition fait taire ces regrets et ces scrupules; les Muses mêmes ne viennent plus réclamer à la Fortune ce fugitif qui a cessé de n'aimer qu'elles; il néglige ses livres, renonce à la solitude, à la rêverie, à la liberté. Depuis que Dubellay

est mort, on dirait qu'il a pris au sérieux les préceptes ironiques de son *Poète courtisan;* il sait aujourd'hui que pour obtenir une abbaye, peut-être un évêché, comme Pontus de Tyard, une *Iliade* ne vaut pas

un petit sonnet qui n'a rien que le son
Un dixain à propos, ou bien une chanson[1].

Laisse-là, disait Dubellay, l'étude, qui rend taciturne, et l'art, qui ne vaut pas le naturel, excepté l'art de *faire bonne mine :*

Arguments à propos il te fault espier,
Comme quelque victoire ou quelque ville prise,
Quelque nopce ou festin, ou bien quelque entreprise
De masque ou de tournoy...
Je veux qu'aux grands seigneurs tu donnes des devises;
Je veux que tes chansons en musique soient mises,
Et, afin que les grands parlent souvent de toy,
Je veux que l'on les chante en la chambre du roy.

Ainsi, conclut-il,

tu recevras les biens et les honneurs,
Et non la pauvreté, des Muses l'héritage,
Laquelle est à ceux-là réservée en partage
Qui, desdaignant la cour, fascheux et malplaisans,
Pour allonger leur gloire accourcissent les ans.

Toutes ces épigrammes, dirigées contre Mellin de Saint-Gelais, Ronsard les brave à son tour; familier du Louvre, il suit la cour partout, à Saint-Germain, à Fontainebleau, jusqu'à Bayonne. Après Jodelle, il est l'ordonnateur des fêtes; comme lui, il improvise les compliments, les cartels pour chaque mascarade, les épitaphes pour chaque tombe. Le jeune roi ne peut plus passer sans lui *les jours de pluie;* il l'empêche de retourner dans ses prieurés de Vendomois et de Tourraine; tandis qu'il chante lui-même son poète préféré, il lui fait chanter ses maîtresses, son frère après Moncontour, sa chienne

[1] Dubellay, le *Poète courtisan.*

sans queue et sans oreilles, son beau lévrier, et Francus, son illustre aïeul.

Egarée au milieu de ces puérils badinages, la *Franciade* est pour Ronsard comme un écho de sa jeunesse : heureux de rentrer ainsi en lui-même, il y travaille avec une certaine ardeur. Mais on comprend pourquoi, dans maint passage, elle n'a pas plus le ton que le rhythme héroïque, pourquoi elle est inachevée et si imparfaite; Ronsard en écrivit les vers quinze ans trop tard; la cour de Charles IX ne lui avait pas donné la fortune, et il y perdait son génie.

Lorsque son maître mourut, il n'avait publié que quatre chants de son poème; trois bénéfices ne l'empêchaient pas de se plaindre de sa misère, et les plaisirs avaient achevé de ruiner une santé affaiblie déjà, sous François I, par la fatigue des voyages, et, sous Henri II, par l'étude. Ronsard n'avait pas cinquante ans : son corps était usé, ses cheveux blanchis comme ceux d'un vieillard.

A la mort de Charles IX, il se fait autour de Ronsard une solitude immense. C'est maintenant qu'il a le droit d'accuser la fortune : depuis qu'il la poursuit de ses prières, que de brillantes promesses ne lui a-t-elle pas faites! Où sont les nobles protecteurs qu'elle avait chargés de les tenir? A qui a-t-elle montré par de plus éclatants témoignages, combien la gloire humaine est fragile, combien sont trompeuses les espérances que donne le monde! Il avait dix ans à peine, son père l'amène au camp d'Avignon; il le présente au dauphin, qui dut accueillir, avec des égards particuliers, le fils du fidèle serviteur qui l'avait suivi jusqu'en Espagne : Ronsard était page depuis trois jours, lorsque son maître expire. Il suit en Ecosse Jacques Stuart, pour entendre, sous ces brumes et dans cette cour morose où Marie Stuart pleurait de retourner s'ensevelir, une fille de France se consumer et mourir en répétant cette plainte touchante : « Hélas! j'ai voulu être reine![1] » Il rentre alors au service du duc d'Orléans, qui le distingue, et, l'estimant destiné aux plus grands emplois, l'envoie dans

[1] Brantôme, *Dames illustres* : « M. de Ronsard m'a conté cecy. »

les pays étrangers s'instruire par le commerce des hommes : ce bon maître est empoisonné à Lyon. Presque à la même époque, Ronsard voit de près la mort, et n'échappe au naufrage que par miracle. Puis, sa santé succombe à tant de fatigues prématurées, et la surdité lui ferme la route des honneurs.

A vingt ans, déjà déçu plus d'une fois, il quitte le nouveau dauphin dont il était page, et s'enferme au collége de Coqueret; élève de Daurat, il s'y lie avec Turnèbe, avec Dubellay, avec Jodelle, avec Belleau, d'une amitié qui doit être éternelle; Dubellay, puis Jodelle meurent à la fleur de l'âge, celui-ci, réduit par ses désordres à la misère, l'autre, au moment de devenir archevêque; Turnèbe n'a pas lu la *Franciade;* la mort de Belleau vint frapper d'un dernier coup Ronsard, qui n'était pas encore consolé de celle de Charles IX.

Dès que parurent ses premiers ouvrages, il avait trouvé à la cour de Henri II de puissants appuis : mais bientôt l'exil et la mort les dispersent. Henri II succombe dans un tournoi; François II s'éteint après quelques mois de règne; le cardinal de Châtillon abjure et s'enfuit à Londres; le cardinal de Lorraine, dont le nom avait été si populaire, n'emporte dans la tombe que des malédictions; Charles IX expire en proie aux remords, et L'Hôpital meurt désespéré, dans les deux années qui suivirent la Saint-Barthélemy; la seconde Marguerite, celle qui protégea la Pléiade, avait emporté en Savoie les regrets et la touchante reconnaissance de ses poètes; Marie Stuart attendait dans les prisons d'Elisabeth l'ordre de monter sur l'échafaud. Heureusement, l'ordre se fit attendre assez pour que Ronsard n'ait eu à déplorer que la captivité.

Tous ces coups affligeaient vivement le poëte ; il avait l'humeur changeante, mais son cœur ne savait pas oublier, et les dettes de la reconnaissance furent toujours sacrées pour lui. Lorsque les Châtillons embrassèrent la religion réformée, il les plaignit, mais il ne les outragea pas. Lorsque Marie Stuart quitta le *plaisant pays de France,* Ronsard garda pieusement le portrait de la jeune reine, qu'il dut regretter plus que personne ; il se plut même à caresser le chevaleresque

amour de Charles IX enfant pour sa belle-sœur; il défendit son honneur, tout au moins en reniant les écrits indignes d'elle qu'on lui attribuait[1], et, ne pouvant lui offrir son épée à la façon des anciens preux, il lui envoya des vers pour charmer les longs jours de sa captivité. Il fut surtout fidèle à la mémoire de Charles IX; on ne voit pas qu'il ait rien su des coupables desseins qui se tramaient à la cour; tandis qu'on s'y préparait au massacre des Protestants, il surveillait l'impression de sa *Franciade* qui fut publiée, comme j'en ai fait la remarque, dix-huit jours après la Saint-Barthélemy; on n'a pas à regretter non plus qu'il y ait applaudi : ce fut assez pour lui d'avoir chanté Moncontour. Il n'a donc pas essayé d'étouffer les justes remords du roi son maître; mais il fut touché de ses souffrances, et ne cessa pas de l'aimer. C'est après sa mort surtout qu'il l'a chanté :

Voilà comme Atropos les Majestez atterre,
Sans respect de jeunesse, ou d'empire ou de foy!
Charles, qui fleurissoit naguères un grand Roy,
Est maintenant vestu d'une robe de terre...
Ainsi par la tempeste à terre on voit flestrie
La rose Adonienne avant qu'estre fleurie.

Il avait raison de pleurer Charles IX: ce fut son dernier protecteur. Catherine de Médicis se souvient de lui, et c'est elle qui l'engage à chanter une de ses filles d'honneur, la belle Hélène de Surgères; on voit encore de grands personnages, Cheverny, Joyeuse, Villeroy surtout, prendre quelque soin de sa fortune. Mais ces témoignages d'estime, de pitié peut-être, ne suffisent pas au poète que Marie Stuart et Charles IX ont comme Henri II appelé leur *nourriture*[2]. C'est à la faveur du roi qu'il aspire; elle lui est nécessaire, il la réclame; peines perdues: en vain, adresse-t-il à Henri III les plus beaux vers

[1] Brantôme, art. *Marie Stuart*, nie que les vers attribués à la reine sur Bothwell, puissent être d'elle, et il ajoute : « M. de Ronsard estoit bien de mon opinion en cela, ainsy que nous en discourions un jour et que nous les lisions. » — [2] Ibid., *Hommes ill.* II, 74.

qu'il ait jamais composés[1], il ne peut triompher de son indifférence[2].

Brantôme nous apprend [3] que Charles IX, bien qu'il aimât les poètes et qu'il les pressât toujours de composer et de lui lire de nouveaux vers, n'était pas très-libéral à leur égard; c'était par calcul: en ne les récompensant que peu à peu, il voulait les tenir sans cesse en haleine; il les comparait à des chevaux qu'il faut nourrir, mais que l'on gâte lorsqu'on les engraisse. Ronsard avait accepté cette comparaison; il la rappelle à Henri III; il est comme ce coursier généreux qui, couvert de poussière et d'écume, a souvent rapporté à son maître l'honneur de la victoire; bien qu'il soit vieilli et ne coure plus,

N'ayant rien du passé que la monstre honorable,
Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,
Luy donne avoine et foin, soigneux de le panser,
Et d'avoir bien servy le fait récompenser,
L'appelle par son nom; et, si quelqu'un arrive,
Dit: Voyez ce cheval qui d'haleine poussive
Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour:
J'estois monté dessus au camp de Montcontour,
Je l'avois à Jarnac; mais tout en fin se change.

Si délicate que fût l'allusion, Henri III ne voulut pas l'entendre; il avait, même pour les jours de pluie, d'autres passe-temps que l'entretien des poètes, et d'ailleurs, parmi eux, il préférait Desportes à Ronsard. Moncontour même était oublié: le vieux coursier n'eut point la place d'honneur qu'il redemandait. Tout ce que le roi peut faire, lorsque Ronsard lui présente ses vers, l'*Equité des Gaulois*, les *Muses deslogées*, c'est de lui demander de la prose. On sait qu'il parlait lui-même à ses jours, mieux que personne en son royaume;

De miel en son berceau la Muse l'arrousa;
Pithon[4] en l'allaittant sa bouche composa

[1] 1er *Boc. royal:* l'*Equité des vieux Gaulois*, les *Muses deslogées*. — [2] Le sec Lestoile lui-même en fait foi, en mentionnant la mort du poète *(J. de Henri III*, 28 déc. 1585) — [3] *H. ill.* IV, 3. — [4] Πειθώ, la Persuasion.

D'éloquence naïfve, afin de faire croire
Aux soudars ce qu'il veut pour gaigner la victoire,
Ou pour prescher son peuple, et, par graves douceurs,
Leur tirer de sa voix par l'oreille les cœurs,
Comme son devancier Hercule, dont la langue,
Enchainoit les Gaulois du fil de sa harangue;

aussi se plaisait-il à entendre discourir; il désignait lui-même aux poètes de son académie, les sujets qu'ils traiteraient; c'est ainsi que Ronsard eut à parler devant lui sur les *Vertus actives*[1] et sur l'*Envie*[2]. Y avait-il dans le choix de ce dernier sujet une intention peu bienveillante? L'amour-propre du roi trouvait-il quelque satisfaction à entendre les poètes les plus admirés de son royaume parler moins bien qu'il ne l'eût fait? Ce qui est vrai, c'est que le discours sur l'Envie ne vaut pas les *Muses deslogées*, et que la prose de Ronsard, inférieure à ses vers, jugée par lui-même indifférente à sa gloire puisqu'il l'a rarement publiée, ne fit rien non plus pour sa fortune.

Si le roi préférait Desportes, les Calvinistes préféraient Dubartas. L'auteur de la *Semaine* portait ombrage à l'auteur de la *Franciade;* on faisait courir le bruit que Ronsard lui-même s'était avoué vaincu; il lui fut aisé de protester[3]; mais à quoi bon? Desportes avait les bénéfices et Dubartas les lecteurs. Tandis que l'esprit de parti multiplie les éditions de ses poèmes, le public néglige ceux de Ronsard. En vérité, le temps permet-il qu'on se passionne, comme sous Henri II, pour des querelles littéraires? Qui peut songer encore à prendre parti pour Ronsard contre Marot, pour les Grecs contre les Italiens, pour la Renaissance contre le moyen-âge? Nous sommes au lendemain de la Saint-Barthélemy, à la veille des Barricades, de l'assassinat de Blois, du régicide de Saint-Cloud : on est huguenot, ligueur ou politique; ou, si quelques esprits encore peuvent se dérober aux pénibles émotions de la guerre civile, en attendant les *Essais* de Montaigne et la *Satire Menippée*, ils reliront le *Plutarque* d'Amyot. Mais, au milieu des pam-

[1] Binet. — [2] V. à l'appendice: *Pièces inédites*. — [3] *Recueil des Sonnets*, etc., Paris, N. Buon, 1617, p. 78.

phlets de la Ligue, qui pense aux *Amours d'Hélène*, ou à l'*Hymne de Mercure?*

Les guerres civiles font oublier le poète; elles enlèvent au citoyen tout espoir et tout courage; et il faut lui rendre cette justice qu'il n'est pas plus touché de ses malheurs que de ceux de la patrie. Il voit la France périr; tandis que les prédictions annoncent la fin du monde, il redoute le retour de la barbarie, les massacres, la ruine, la honte; ces inquiétudes le poursuivent sans relâche et remplissent ses yeux de pieuses larmes.

Toutes ces sombres images, l'indifférence du roi, celle du public, inspirent à Ronsard une invincible tristesse. Il a régné vingt ans sans partage; naguères il s'est vu mis par la France au-dessus de tous les écrivains qui l'ont précédé, préféré, même en Italie, à Pétrarque[1], égalé par tout son siècle aux poètes de l'antiquité classique; et sa royauté lui échappe. Il se souvient des menaces de sa Cassandre, et craint que son nom ne lui survive pas :

> Nous devons à la mort et nous et nos ouvrages ;
> Nous mourons les premiers, le long reply des âges,
> En roulant, engloutit nos œuvres à la fin,
> Ainsi le veut nature et le puissant destin.
> Dieu seul est éternel...

[1] Pour le prouver, les éditeurs de ses œuvres se plaisent à reproduire une ode qui lui fut adressée par Bartolomeo del Bene ; ce témoignage a trop peu de valeur, et j'aime bien mieux citer l'anecdote rapportée par Brantôme *(H. ill. le grand roy Henry II)*, qu'Adrien Baillet et Lamonnoye ont négligé de recueillir : « Et pour venir à nos poètes françois, quel homme a esté M. Ronsard! Il a esté tel que *tous les autres poètes qui sont venus après luy, ny qui viendront, se peuvent dire ses enfants et luy leur père ;* car il les a tous engendrés..... Si faut-il que je die ce mot de M. de Ronsard, qui est: que moy estant un jour à Venise chez un des principaux imprimeurs, ainsy que je luy demandois un Pétrarque en grosse lettre, grand volume, et commenté, il y eut un grand magnifique près de moy, s'amusant à lire quelque livre, qui, m'oyant, me dit, moictié en italien, moictié en assez bon françois (car il avoit esté autresfois ambassadeur en France) : « Mon gentilhomme, je m'estonne comment vous estes curieux de chercher un Pétrarque parmy nous, puisque vous en avez un en vostre France *plus excellent deux fois que le nostre,* qui est M. de Ronsard. » Et là dessus, se mit à l'exalter par dessus tous les poètes qu'il avait jamais leus... *comme il avoit raison.* »

et, d'avance, il cherche, mais en vain, à se consoler, par le souvenir de ses triomphes passés, du mépris de la postérité. Ce passé même ne le laisse pas sans trouble, et quelques regrets se mêlent aux pressentiments. Ce poète si altier doute de lui-même; il craint de s'être trompé sur sa route; plus timide devant l'opinion, plus modeste dans ses jugements, plus difficile pour ses œuvres, il supprime un grand nombre de pièces, corrige les autres; puis, doutant de ses corrections elles-mêmes, il en cherche de nouvelles ou revient à la première forme qu'il avait condamnée.

La tristesse ajoute aux souffrances de la maladie; il finit par tant souffrir qu'il prend en dégoût la vie. L'hiver approche, on dirait qu'il veut se dérober à la tempête, mourir avant Marie-Stuart, avant Henri III, avant la France. Pour exprimer ce vœu, il oublie ses maîtres ordinaires : Horace a parlé avec trop d'insouciance du soir de la vie; Ronsard s'inspire de la poésie grave et sombre de Lucrèce. Sur le théâtre du monde, il a, dit-il, joué son personnage, épuisé toutes les joies. L'allure négligée, traînante, des vers, rend d'une manière assez expressive la lassitude de l'âme:

> J'ay veu lever le jour, j'ay veu coucher le soir,
> J'ay veu gresler, tonner, esclairer et pleuvoir,
> J'ay veu peuples et Roys, et, depuis vingt années,
> J'ay veu presque la France au bout de ses journées;
> J'ay veu guerres, débats, tantost trèves et paix,
> Tantost accords, promis, redéfais et refais,
> Puis défais et refais...

Et il lui tarde de rendre ce flambeau de la vie, *vitaï lampada*, qui passe sur cette terre de mains en mains.

J'insiste à dessein sur ce tableau des dernières années de Ronsard; il est précieux de connaître toutes ces circonstances pour apprécier le véritable caractère des poésies qu'il a écrites sous le règne de Henri III, de 1574 à 1585. Elles sont très-nombreuses: on sait que Ronsard avait commencé des poèmes sur la *Milice française*, sur la *Loi divine*, sur *Hercule Tue-Lion*, et composé un recueil de satires *à l'horatienne*. Mais ces

ouvrages ne furent pas continués, ou ne nous sont point parvenus. Parmi ceux qui figurent dans nos recueils, il faut reporter à cette date une partie considérable du *Bocage royal*, des pièces nouvelles ajoutées à tous les livres, sauf peut-être celui des Odes et la *Franciade*, et les *Amours d'Hélène*.

En comparant ces ouvrages à ceux que le poète avait composés, soit dans sa première jeunesse, puis à la cour de Henri II, soit sous les yeux de Charles IX, on apprend vite à les en distinguer. Et, si je suis le premier à établir nettement cette division générale des œuvres de Ronsard en trois époques, elle a déjà été entrevue au seizième siècle.

Des trois *manières*, pour emprunter ce mot au langage des peintres, la cour a naturellement préféré la seconde : dans ces vers *braves et doux*, comme disait Charles IX, mieux que dans les vers *hautains* qui les avaient précédés, elle reconnut son esprit et son langage.

Les doctes, comme on peut en juger d'après Pasquier et Papyre Masson, continuèrent à préférer la première, les Hymnes, les *Odes pindariques*, les *Amours de Cassandre*. Ils trouvent à ces premières œuvres une ardeur, un *garbe*, un élan d'enthousiasme, un parfum d'antiquité qu'ils cherchent vainement dans celles qui les ont suivies. Dans la suite, il ne leur semble pas que Ronsard ait su se maintenir à cette hauteur; il leur paraît plus froid, plus timide; lorsqu'en 1584 il corrige les vers de sa jeunesse, ses amis réclament; peu s'en faut qu'ils n'accusent sa main vieillie d'avoir profané ces chefs-d'œuvre, et les critiques sont si vives que dans l'édition de 1587, Galland efface, d'après les copies et les notes de l'auteur, plusieurs de ces corrections malencontreuses.

Les poésies antérieures à 1563, à 1554 surtout, méritent de conserver dans l'histoire des lettres la première place : par leurs défauts, comme par leurs qualités, elles s'écartaient davantage de tout ce qu'on avait écrit en France jusque là; ce sont elles qui ouvrirent la voie à l'école nouvelle; et, s'il est permis de ne point partager les préférences de Belleau et de Pasquier, il est du moins impossible de n'en pas tenir grand compte, lorsqu'on prétend surtout à caractériser l'influence

exercée par Ronsard sur la langue et sur le goût de son siècle.

Pour moi, si je devais choisir aussi, je ne me rangerais ni à l'avis des doctes et du parlement, ni à celui des dames de la cour de Charles IX. Ronsard, vers la fin de sa vie, avoue lui-même que son génie vieillit; en effet, dans quelques-uns de ses vers, surtout dans ceux qui datent des deux ou trois dernières années de sa vie, on s'aperçoit que cette ardeur de la jeunesse qui animait encore son âge mûr languit pour bientôt s'éteindre. Mais, en revanche, on y sent je ne sais quoi de plus sincère; la voix du poète a moins de force, mais elle touche davantage, parce qu'elle est émue.

La disgrâce de Ronsard ne fut point tout-à-fait malheureuse pour lui; rendu à lui-même, il reprit bientôt *l'humeur d'écolier,* l'humeur *fantastique* et *hautaine* que la cour lui avait fait perdre; il retrouve, pour exhorter Henri III à la modération et à la justice, la même franchise que pour conseiller à Henri II d'aimer la paix; et, quoiqu'il réclame ses grâces, déjà il ne sait plus s'humilier devant lui. Désormais, il néglige les *gayetés,* les *mascarades,* et revient aux cordes graves de sa lyre comme aux véritables sentiments de sa grande âme.

Mais il n'a plus cette *grecque fureur* qui l'entraîna jadis dans quelques écarts; il s'effraie des mots nouveaux, des tours forcés, du pédantisme, de l'obscurité; bien qu'il abuse encore quelquefois des souvenirs mythologiques, cependant on le lit sans commentaire; il est descendu du trépied antique pour parler *humainement*, comme eût dit Rabelais.

Ainsi, sa poésie devient plus naturelle; les sentiments qu'il exprime sont plus souvent les siens; la langue qu'il emploie est plus souvent celle de tout le monde. Après l'écolier, après le courtisan, voici l'homme, selon la belle expression de Pascal. Et, si nous voulons savoir quel fut le véritable génie de Ronsard, il faut le demander surtout aux œuvres écrites dans sa vieillesse, un peu plus loin de l'école et de la cour, et quelquefois sous l'inspiration de son cœur.

Il semble que ces mots soient la condamnation des deux derniers livres de ses *Amours;* car Ronsard a chanté Hélène,

mais il ne l'a pas aimée, il ne pouvait pas être aimé d'elle. C'est son esprit qui se joue dans cette longue suite de sonnets; encouragé par la reine-mère, le nouveau Pétrarque veut, après Marie et Genièvre, célébrer une autre Laure, objet d'une passion ardente, mais chaste et respectueuse comme l'adoration. Ce jeu d'esprit dura plus de six ans : nous ne serons donc pas surpris que la verve du poète languisse souvent, et que beaucoup de ces petites pièces soient froides, subtiles, traînantes. Ronsard lui-même avait compté ses années,

Il est temps de laisser les vers et les amours ;

à son âge, au milieu de tant de malheurs, il rougit de rentrer ainsi dans une carrière où la jeunesse seule triomphe.

Et cependant, cette belle et noble jeune fille a pour lui, dans sa disgrâce, des égards qui le consolent; leurs entretiens dans les jardins du palais, les fleurs qu'elle lui envoie pour qu'il lui en apprenne les noms et les vertus, les lettres qu'elle lui écrit lorsqu'elle va dans son Saintonge ou lorsqu'il retourne dans son Vandomois, ce qu'elle veut bien dire quelquefois au trésorier de l'épargne pour que le poète ne soit pas tout-à-fait oublié, tous ces riens, qui sont si loin de l'amour, mais où se fait sentir encore la délicatesse du cœur, touchent l'âme reconnaissante de Ronsard. Ces liens frivoles, formés par le hasard et la fantaisie, ne sont pas sans force; ils ne lui pèsent pas toujours. Soit qu'il croie retrouver dans ce doux commerce le charme fugitif du souvenir, soit qu'il sache gré à Hélène d'écouter ses plaintes, de prendre en pitié ses peines, de lui faire oublier et la guerre civile, et la vieillesse qui se hâte, sa voix, lorsqu'il lui parle, s'attendrit plus d'une fois; il nous la fait connaître, et, je ne crains pas de le dire, aimer, plus que Cassandre, plus que Marie.

Les vers qu'il compose pour elle respirent une douce mélancolie : l'âge et les regrets du poète suffiraient pour l'expliquer, mais je crois qu'ils doivent un peu ce charme à Hélène elle-même; peut-être la fille d'honneur de la reine-mère, se trouvait-elle mêlée, plus qu'elle ne l'aurait voulu, à ces intrigues de cour où l'habile italienne ne négligeait pas de ré-

server un rôle pour elle et pour ses compagnes ; malgré sa jeunesse et sa beauté, peut-être avait-elle, comme le vieux poète, ses heures de vague et d'invincible tristesse. Alors, seule dans les parterres des Tuileries ou aux fenêtres de l'hôtel de Soissons, ils se confiaient leurs dégoûts ; ils rêvaient ensemble la liberté, la solitude, et, quoiqu'ils parlent encore de leur amour, on devine d'autres larmes et d'autres soupirs sous leurs paroles :

Nous promenans tous seuls, vous me distes, Maistresse,
Qu'un chant vous desplaisoit s'il n'estoit doucereux,
Que vous aimiez les plaints des tristes amoureux,
Toute voix lamentable et pleine de tristesse.
Et pource, disiez-vous, quand je suis loin de presse,
Je choisis vos sonnets qui sont plus douloureux ;
Puis, d'un chant qui est propre au sujet langoureux,
Ma nature et Amour veulent que je me paisse !

et encore,

Vous me distes, Maistresse, estant à la fenestre,
Regardant vers Montmartre et les champs d'alentour :
La solitaire vie et le désert séjour
Valent mieux que la cour, je voudrois bien y estre.
A l'heure, mon esprit de mes sens seroit maistre,
En jeusne et oraison je passerois le jour,
Je défirois les traicts et les flames d'Amour :
Ce cruel de mon sang ne pourroit se repaistre.
Quand je vous répondy : Vous trompez de penser
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre :
Sur les cloistres sacrez la flamme on voit passer ;
Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre ;
Contre un Dieu si puissant qui les Dieux peut forcer
Jeusnes ny oraisons ne se peuvent défendre.

On sait combien de fois Ronsard a traduit ce conseil si souvent donné par Horace : Jouissez, la vie est courte, et demain n'est pas à nous. Il l'a dit à toutes ses maîtresses, mais gaîment, comme on parle du soir et de l'hiver à l'aube d'un jour de printemps. Lorsqu'il le répète à Hélène, c'est d'un ton pénétré, avec une émotion qui nous gagne, parce qu'elle

est sincère et parce qu'elle est contenue :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous esmerveillant :
Ronsard me célébroit au temps que j'estois belle !
 Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desjà sous le labeur à demy-sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom, ne s'aille resveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle.
 Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrtheux je prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,
 Regrettant mon amour et vostre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

De tels vers ne sont plus, comme disait Boileau, d'un *amoureux transi ;* si ce n'est pas l'amour, c'est bien le cœur pourtant qui les a dictés, et on ne reprochera pas au poète d'avoir dit dans ses dernières *Amours,* qu'il a chanté son souci comme il le sentait :

Comme je le sentois, j'ay chanté mon souci,
Taschant à soulager les peines de mon ame !...

Cette tristesse qui se laisse deviner jusque dans les *Amours,* éclate à chaque page dans les poésies plus sérieuses. Les malheurs de la France arrachent à Ronsard, comme en 1560 et 1562, des plaintes pathétiques. Mais l'accent de sa voix a bien changé. On a commis des deux côtés de si grandes fautes, que Ronsard n'ose plus prendre parti dans la lutte ; il n'éclate plus en invectives ; la colère a fait place à la pitié, une pitié profonde, un découragement presque sans espoir. Aux partis, au roi, à Dieu, il demande grâces pour la France humiliée :

La Déesse, ennemie aux testes trop superbes,
Qui les grandeurs égale à la basseur des herbes,
Qui dédaigne la pompe et le fard des humains,
A chastié l'orgueil des François par leurs mains.

Adrastée, pour les punir,

> Fit le soc et le coutre en armes transformer;
> De leurs vaisseaux rompus pava toute la mer,
> Les plaines de leurs os; renversa leurs murailles
> Et mit leur propre glaive en leurs propres entrailles
> Si que leur sang vingt ans aux meurtres a fourny
> Et David ne vit onq son peuple si puny!...

Durant les dernières années du règne de Charles IX, il a fait à sa fortune, à son loyal attachement pour le roi, le sacrifice de se taire; au milieu du bruit de la cour, il avait réussi, pour ainsi dire, à s'étourdir; mais, au commencement du nouveau règne, on dirait qu'il échappe à cette torpeur; il s'était endormi, oublié, à dessein et par faiblesse, depuis douze ans; au réveil, il ne semble pas qu'il ait changé; il n'a pas plus qu'à l'école de Daurat, l'âme servile, la voix vénale d'un flatteur :

> Je ne suis courtizan ny vendeur de fumées...
> Je ne sçaurois mentir, je ne puis embrasser
> Genoux, ny baiser mains, ny suivre, ny presser,
> Adorer, bonneter: je suis trop fantastique;
> Mon honneur d'escolier, ma liberté rustique
> Me devroient excuser...
> C'est à vous, mon grand Prince, à supporter ma faute
> Et me louer d'avoir l'ame superbe et haute.

Pourquoi? Etrange raison! parce que depuis trente ans il est le poète des rois. Pour vivre trop près du prince, d'autres oublient peu à peu leur dignité: Ronsard en sent davantage la sienne. Il prend la plume pour demander une grâce; et, chaque fois, ce solliciteur de nouvelle espèce se laisse entraîner par son humeur altière; il *prêche* le roi; il le paie d'avance de ses faveurs par des leçons.

Les misères et les dangers de l'Etat imposent au roi de grands devoirs: qu'il écoute les sages conseils, qu'il soit prudent, mais surtout qu'il soit juste. Sa justice au milieu des factions doit être ferme; elle ne doit pas être rigoureuse. Les supplices demeurent stériles, le sang versé crie vengeance;

il faut que le roi soit le père de son peuple,

Et, sans bouffir son cœur d'une noire colère,
A tous se soit montré non pas prince, mais père;

il en sera aimé, s'il l'aime :

le peuple désarmé
Ayme tousjours son roy quand il s'en voit aymé;

le peuple s'attache à un bon roi de lui-même comme la vigne s'enlace à l'ormeau,

La vigne lentement de ses tendres rameaux
Grimpe, s'insinuant aux festes des ormeaux,
Et se plye à l'entour de l'estrangère escorce
Par amour seulement, et non pas par la force;
Puis, mariez ensemble et les deux n'estant qu'un,
Font à l'herbe voisine un ombrage commun.

A la vérité, la loi n'a de prestige, que si le prince donne l'exemple de l'obéissance; il obtiendra plus par ses vertus que par des menaces; la rébellion ne peut être domptée que lorsque celui qui a la force de tout faire ne fait pas le mal,

Qu'il faict ce qu'il commande, et de la loy suprême
Rend la vigueur plus douce, obeyssant luy-même;
Et, tant il est d'honneur et de louange espoint
Que pardonnant à tous ne se pardonne point.

Ronsard exige trop de Henri III; mais ses droits sont mesurés à ses devoirs : le roi est sur la terre l'image de Dieu, image sacrée pour tous, pour lui-même, comme pour le peuple; Dieu se vengera également sur le roi qui se déshonore et sur le peuple qui se révolte :

Seul entre les humains, il a peinte au visage
De Dieu la vénérable et redoutable image.
Il en est le mirouër : si, par un vilain traict,
De l'image qu'il porte il souille le portraict,
Si quelqu'un le diffame, empoisonne ou massacre,
Dieu, jaloux de l'honneur de son sainct simulacre,

Punira le forfaict, sans laisser impuny
D'extresmes chastimens ceux qui l'auront honny,
Et, ne souffrant en terre un seul pas de sa trace,
Perdra luy, ses enfans, sa maison et sa race !

Au milieu de la tempête, Ronsard ne trouve que dans la royauté l'ancre de salut; aussi la défend-il, d'abord contre elle-même, car elle n'a pas de plus dangereux ennemis; puis contre l'insolence des rebelles et le poignard des assassins; enfin, contre les perfides conseils de la flatterie.

Pour combattre ce dernier danger, la raillerie est une arme plus forte même que l'indignation. Ce que Ronsard a vu depuis qu'il est venu lui-même à la cour mendier trop souvent la faveur, lasse à la fin sa patience, comme les désordres de l'empire avaient épuisé celle de Juvénal :

Qui, bons Dieux! n'escriroit voyant ce temps içy?
Quand Apollon n'auroit mes chansons en soucy,
Quand ma langue seroit de nature muette,
Encore par despit je deviendrois poète.

Il lance contre les bouffons et les prélats de cour, les *trafiqueurs* qui *font de l'entendu* et prétendent gouverner l'état, les *rapetasseurs* de lois, qui, *sans honte, sans cœur, sans âme,* aboient après les honneurs, les *vieux corbeaux* qui *gourmandent* les finances, plus d'un trait aiguisé et courageux. Ronsard se trouvait à l'aise dans ce nouveau style, et on sait qu'il composa plusieurs satires; malheureusement, elles nous manquent parmi ses ouvrages; ces passages, épars dans le *Bocage royal,* font regretter que la prudence du poète ne lui ait pas permis de les publier et que ses amis ne les aient pas retrouvées dans ses papiers.

Néanmoins, ce ton n'est pas le sien; les peintures graves et tristes lui sont plus naturelles. Il ne tarde pas à sentir que tous ses efforts seront inutiles; dès lors, il est moins tenté de rire de cette comédie que de prendre en pitié la vie humaine. Pour défier le malheur, écrit-il à Cheverny, celui qui compte sur la fortune est trop faible; il faut s'appuyer sur la vertu,

Qui monstre que la vie est le jouet du sort,
Et que le vray bonheur ne vient qu'après la mort.

Ne prétendez pas, dit-il au roi lui-même, comme Pindare à Hiéron, être parfaitement heureux, car vous êtes homme comme nous :

Dieu tout seul est heureux, nostre nature humaine
Misère sur misère en naissant nous ameine;
Et ne faut s'esbahir si nous avons icy
Pour partage éternel la peine et le soucy :
On dit que Prométhée, en pestrissant l'argile
Dont il fit des humains l'essence trop fragile,
Pour donner origine à nos premiers malheurs,
En lieu d'eau, la trempa de sueurs et de pleurs.

Ces vers ne manquent ni de sentiment ni de couleur ; ils sont simples, ils sont précis, et l'expression n'a pas vieilli. Nous venons d'en rencontrer plus d'un qui faisait songer à Corneille, rapprochement glorieux auquel Ronsard peut assez souvent prétendre. Il n'est pas rare qu'on trouve dans ses poèmes des apostrophes ou des antithèses aussi heureuses que celles-ci :

Car les heures s'en vont, et des hommes ne reste,
Après nostre trespas, que la cendre et l'oubly...
Ne les puniras-tu, souverain créateur?
Tiendras-tu leur parti? Veux-tu que l'on t'appelle
Le Seigneur des larrons et le Dieu de querelle?...
Les vertus nous font l'age et non pas les années...

On voit assez du reste que ce qui domine dans les œuvres de la vieillesse de Ronsard comme dans celles de sa première jeunesse, c'est l'élévation de la pensée et de la forme. Il se récrée dans l'ode anacréontique; il s'oublie dans la Mascarade; dès qu'il se recueille et redevient en quelque sorte lui-même, il aspire naturellement et il atteint sans effort à la noblesse du style.

Lorsque l'on connaît Ronsard, on n'est nullement surpris de retrouver comme le principal mérite de son style une qualité qui faisait le fond de son caractère. Je l'ai déjà fait un

peu connaître, mais plus pour esquisser son portrait que pour raconter sa vie. Le dessein de cet ouvrage m'a conduit seulement à le peindre au déclin de sa vie, pour jeter, parmi ses œuvres trop variées et trop nombreuses, quelque lumière sur celles qui me paraissent offrir l'expression la plus spontanée et la plus exacte de ses sentiments. Il faut encore, en peu de mots, réunir quelques traits, indiqués par le poète ou par ses biographes, qui nous le montreront assez fidèle à lui-même, gardant jusqu'au lit de mort cette noble fierté qu'on admirait en lui dès sa plus tendre jeunesse et que son père lui avait transmise avec le sang.

Ronsard, comme Dubellay, tirait gloire de sa naissance; laissons de côté le marquisat de ses ancêtres sur le Danube, près de la Thrace et de Sycambre, les trois poissons de ses armoiries, son nom même, puisque Lamonnoye et Goujet le lui contestent, et cette parenté douteuse avec la reine Elisabeth dont la naïveté de son biographe lui a presque fait un ridicule. Bornons-nous à ces trois faits, qu'un de ces ancêtres avait combattu à Crécy, qu'un autre avait sauvé la Rochelle, que son père suivit François I à Madrid [1], et que le jeune homme trouvait ainsi dans sa famille, comme un héritage, cet attachement pour les rois, cette fidélité au malheur qui fut une de ses vertus.

Ses derniers éditeurs ne négligent point de joindre son portrait à ses vers; il est certain qu'il avait la taille élevée, le port plein de dignité, un beau visage, un front et des yeux où brillaient le courage, le génie, l'inspiration [2].

Sa destinée n'a point voulu que, comme ses pères, il montrât son courage sur les champs de bataille: car, malgré l'imposant témoignage de l'historien de Thou qui fut son ami [3], j'ai peine à croire qu'il ait pris les armes, même contre les Huguenots. Il lui fut néanmoins donné de prouver qu'il

[1] Il existe encore à la Bibliothèque d'Angers et dans les archives de M. le duc de Brissac des lettres écrites de Madrid par Louis de Ronsard à M. de Brissac, gouverneur du Dauphin. — [2] Binet. Duperron. Sainte-Marthe: « fuit excelsa statura, decoro vultu, qui generosum quemdam animi vigorem divinitus allatum facile indicaret. » — [3] L. XXX (ann. 1562.)

était de ceux qui ne connaissent pas la crainte, et, de bonne heure, il a vu la mort en face. Cette vie qu'il n'a point exposée dans les combats, il ne l'a ménagée ni dans ces longs voyages, où il laissa la santé, ni dans ces veilles opiniâtres, où, sans cesse occupé à lire et à composer des vers, il achève, même avant l'âge mûr, d'user un corps dont on avait admiré, même parmi les pages du Dauphin Henri, l'agilité et la vigueur.

Maintenant, il faut le voir, après tant d'épreuves, consumé de regrets, épuisé avant le temps, en proie à toutes les souffrances de la maladie, montrer dans les lentes tortures de l'agonie, cette sérénité du mourant où Voiture a raison sans doute de trouver plus d'héroïsme que dans l'impétueuse ardeur du soldat.

Les soins qu'il avait donnés à l'impression de ses œuvres, en 1584, dépassaient ses forces : goutteux, perclus, il fut au lit dix mois entiers. Aux premières fleurs, il espère que le changement de lieu, le printemps, l'air de son Vendomois le guériront, et il se fait porter à Croix-Val. L'été se passe, et sans trop de souffrances. Mais, l'automne venu, le mal redouble. En même temps, les Huguenots passent la Loire ; Ronsard fuit devant eux et regagne à grand peine Paris où il souffre tant qu'il n'y veut pas rester.

Ces pénibles voyages achevèrent de l'épuiser ; il perdit l'usage de ses membres, tout appétit et tout sommeil ; la chaleur et la vie lui échappaient peu à peu ; ses jambes, ses bras se décharnaient ; à cette vue, les plus fermes de ses parents et de ses amis ne pouvaient retenir leurs larmes, ni se défendre de quelque effroi : Ronsard est plus résigné qu'eux ; il chante des poèmes spirituels ; pour charmer les heures mortelles de l'insomnie, il dicte ses derniers sonnets, poésie pâle, éteinte, où se laisse sentir la défaillance. Elle ne retrouve un peu d'accent que lorsque le poète donne à la *verte jeunesse* un dernier regret et supplie la mort de le délivrer,

Le vray thrésor de l'homme est la verte jeunesse,
Le reste de nos ans ne sont que des hivers...
Hà ! mort, le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes.

Il se plaint de la trop attendre

> J'appelle en vain le jour et la mort je supplie:
> Mais elle fait la sourde et ne veut pas venir.

Elle approchait pourtant[1]; Ronsard le sentit; il désira faire un dernier voyage, et aller demander le lit d'agonie et la tombe à son prieuré de Saint-Cosme, qui lui rappelait les premières faveurs que ses rois lui eussent faites et les jours les plus heureux qu'il eût passés dans la solitude. Bien que la distance ne fût pas grande et qu'il pressât la marche, son état était si grave qu'il fallut au chariot plus d'un jour pour l'amener à sa dernière demeure, presque expirant. Il s'affaiblissait d'heure en heure; et le pavot, auquel il avait inutilement demandé le sommeil, avait engourdi son esprit. Il donnait à peine signe de vie.

Un soir (c'était la veille de Noël), il semble revenir à lui brusquement:

> Quoy! mon ame, dors-tu, engourdie en ta masse?
> La trompette a sonné, serre bagage, et va
> Le chemin déserté que Jésus-Christ trouva...

Au moment de quitter la terre, le poète se souvient d'Horace,

> Il faut laisser maisons, et vergers, et jardins;

il veut, comme le cygne antique, laisser pour adieux au monde un chant suprême, et, mêlant Sophocle à l'Evangile, s'écrie:

> Heureux qui ne fut onc! plus heureux qui retourne
> En rien comme il estoit! plus heureux qui séjourne,
> D'homme fait nouvel ange, auprès de Jésus-Christ,
> Laissant pourrir çà bas sa despouille de boue,
> Dont le sort, la fortune et le destin se joue,
> Franc des liens du corps pour n'estre qu'un esprit.

Ce furent ses derniers vers.

[1] Tous les détails qui suivent sont empruntés à Binet et à Duperron; j'ai eu seulement à concilier, selon la vraisemblance, quelques contradictions légères qui, au surplus, surprennent dans deux récits évidemment puisés à la même source et publiés ensemble. Je donne volontiers raison à la biographie contre l'oraison funèbre.

Ronsard voulait que sa fin fût celle, non-seulement d'un poète, mais d'un sage et d'un chrétien. On retrouve encore l'inspiration de la Grèce dans cette préoccupation de mourir avec dignité qui remplit dès-lors tous ses instants. Son testament, écrit à Saint-Cosme, faisait de ses biens deux parts, l'une pour ses parents et ses serviteurs, l'autre pour l'Eglise et les *pauvres de Dieu*. Désormais, il songe à son âme. Un avertissement céleste lui a, comme la voix intérieure de Socrate, marqué son dernier jour. Ceux qui viennent le voir reconnaissent aussi que les heures sont comptées, et, à la vue de ce qu'il souffre, à la pensée que la France va le perdre, ils ne peuvent cacher ni leur compassion ni leur douleur.

L'aumônier de la communauté, un vieillard de soixante-quinze ans, crut devoir lui demander comment il voulait mourir. Cette demande blessa Ronsard. Il répondit avec une certaine aigreur : « Doutez-vous de ma volonté? Je veux mourir en la religion catholique, comme mes aïeux, bisaïeux, trisaïeux, » et il en appela au témoignage de ses écrits. C'est toujours le sentiment loyal du chevalier, qui garde sa foi à Dieu comme sa foi au roi et son honneur.

Puis, il demanda qu'on fît ranger autour de son lit tous les religieux, pour leur laisser au moins l'exemple de sa mort. Je craindrais de reproduire les belles périodes de Duperron : le panégyriste a trop orné les paroles qu'il rapporte ; il est cependant hors de doute qu'il n'a pas prêté à Ronsard d'autres sentiments que les siens, et même on reconnaît qu'en ce passage, sa voix, pénétrée d'une émotion véritable, n'est que l'écho assez fidèle d'une autre voix.

Le mourant avoua que l'entraînement des sens lui avait fait commettre bien des fautes ; il se félicita que du moins, par ses douleurs, Dieu l'eût réveillé d'un profond sommeil et lui eût donné le temps de se reconnaître.

Du reste, il rappela qu'il n'avait jamais quitté l'église catholique, ni porté atteinte à la vie, aux biens, à l'honneur de personne. Il meurt sans haine : « ainsi puisse chacun lui pardonner ! »

Et, comme les religieux fondaient en larmes, il essaya de

les consoler en leur parlant des misères de ce monde et de la vanité de la gloire humaine qu'il a éprouvée plus que personne. Enfin, il les exhorta à bien vivre, « parce qu'on quitte la vie sans regrets lorsqu'on la quitte sans remords. »

Après ces exhortations édifiantes, il demanda au sous-prieur d'entendre sa confession, et communia. Binet a soin de marquer, et je veux le croire, que ce fut le jour de la Nativité du Seigneur.

Quelques heures avant sa mort, Galland, le plus cher de ses amis, *son autre âme,* comme il l'appelait, revient en toute hâte à Saint-Cosme, à peine assez tôt pour recueillir son dernier soupir. A cette nouvelle, Ronsard se trouble ; il désire entretenir son ami, et pourtant il est retenu par la crainte qu'à sa vue les souvenirs du passé n'attendrissent son cœur, désormais fermé aux regrets. En effet, lorsque Galland entra dans sa chambre, il laissa échapper quelques larmes. Celui-ci pleurait aussi, et sa douleur était si vive qu'il ne pouvait parler. Ronsard le prévint, le consola : « Il ne faut pas le plaindre d'échapper aux infortunes d'un siècle si malheureux ; il ne se détache avec peine que de ses affections. Mais la mort ne saurait les rompre. » Et cependant, il se remit à pleurer. Mais il eut honte de son émotion et supplia Galland de se retirer. Il ne voulait plus avoir sous les yeux rien qui lui fît regretter la terre et qui l'empêchât de retourner à Dieu avec joie.

S'il rougissait de laisser voir ses larmes, il s'inquiétait surtout à la pensée qu'il lui échapperait peut-être, sans qu'il en eût la conscience, des paroles incohérentes ; aussi pria-t-il la garde qui le veillait de l'avertir et de le secouer dès qu'elle l'entendrait discourir sans suite même dans ses rêves. Puis, il se retourna vers la muraille, et garda un profond silence. Seulement, il tenait les mains élevées vers Dieu. A deux heures du matin, les mains retombèrent, Galland le serra dans ses bras : il n'était plus.

Jusque dans ce récit fidèle de ses derniers instants, on retrouve, comme dans l'histoire de toute sa vie, comme dans le style de presque tous ses ouvrages, le souvenir de la Grèce. Cette façon même de mourir, non sans regretter le soleil et la jeunesse, mais presque sans verser de larmes, sans avoir

laissé échapper une parole qui trahît la défaillance du courage ou le trouble de la raison, fait involontairement songer à la tragédie antique ou aux dialogues de Platon. C'est à la fois l'expression spontanée de ses sentiments les plus intimes, et un souvenir des maîtres qu'il a le plus aimés, son génie et le génie de la Grèce.

II. Du sentiment de la nature et de l'image dans la poésie de Ronsard.

A l'instinct du sublime, Ronsard joignait celui du pittoresque : les Grecs lui apprirent aussi à chercher dans l'image l'éclat et la fraîcheur de son style.

Il se fait gloire d'être le premier poète en France qui ait imité Théocrite comme Homère et Pindare. Je n'attache pas à ce nouveau titre un grand prix; d'aucune manière, ses huit pastorales ne peuvent être considérées comme des œuvres bien sérieuses, ni rattachées à la poésie élevée: elles n'ont donc pas leur place marquée d'avance dans cette étude; et, en ce moment même, où je cherche à retrouver dans les œuvres du poète le sentiment de la nature, elles ne doivent pas arrêter longtemps mon attention.

Par le style comme par le plan, elles méritent le reproche de monotonie que leur adresse M. Sainte-Beuve; et, de toutes les œuvres de Ronsard, il en est peu qui soient plus dépourvues d'invention et de simplicité véritable. Ronsard annonce bien que la nature vaut mieux que l'art, et qu'il faut préférer à l'*effroyable voix* des héros de tragédie le chant *sauvage* des *bergers solitaires*. Mais aussitôt il prend soin de nous rappeler que ses bergers ne sont pas des bergers; et, comme si sa Muse allait se compromettre en chantant la vie pastorale, il répète en maint endroit que cette vie fut celle de Moïse et d'Apollon, et qu'Homère appelle les rois eux-mêmes pasteurs des peuples. En effet, lorsque le sujet qu'il traite n'est pas emprunté à Théocrite, c'est un événement officiel : il déplore la mort de Marguerite de Valois, celle de Henri II, le *grand Pan,* le départ de la seconde Marguerite qui va faire régner

en Savoie un printemps éternel; ou bien il célèbre le mariage de Claude de France avec le duc de Lorraine, cousin des Guises; plus tard, la paix passagère rétablie par Catherine de Médicis, la réconciliation de la maison de Navarre avec la maison de France, et le voyage que va faire le jeune roi dans ses provinces du midi. On voit dans quelles mains il est amené à mettre la houlette, la pannetière et la cage de joncs où gémissent les cigales emprisonnées.

Dans les fêtes de Fontainebleau, un tel rôle ne messied pas au jeune roi, entouré de son frère Henri et de sa sœur Marguerite, de ses deux jeunes cousins Henri de Navarre et Henri de Guise; Ronsard peut le prendre encore pour lui-même, pour son maître et pour ses rivaux; mais on a quelque peine à reconnaître, mêlés à ces jeux d'enfants, de graves serviteurs de la couronne, des secrétaires d'Etat, jusqu'à l'austère L'Hôpital, qui garde ses moutons et ses chèvres avec les autres, et s'appelle le bon *Michau*, comme Ronsard, Daurat, Baïf se déguisent à demi sous les noms de Perrot, Janot, Thoinet.

Il faut savoir quelle est l'Aréthuse, la Castalie de ces nobles chanteurs qui se défient et mettent en gage la tasse de bois sculptée au couteau et la houlette des chevriers de Théocrite, le bouc de Polyphème, le cerf de Camille, ou le merle pris à la glu qui, grâces aux leçons de Margot, ne sait plus que des chansons d'amour: Perrot et Bellot *grimpent* non sans peine sur les hauteurs de Meudon; là, ils trouvent la noble demeure que *Charlot* a consacrée aux Muses; en approchant du sanctuaire, une fureur poétique s'empare des deux pasteurs, et ils admirent cette grotte *creusée* et *bâtie* dont les piliers et le frontispice effacent les colonnes antiques, ces salles et ces terrasses, ces mosaïques de coquillage dessinées dans le roc, cet *esmail bigarré* qui éblouit comme l'arc-en-ciel et la prairie en fleurs.

Les dialogues sont en harmonie avec ce fond de scène: le même *artifice* se fait admirer partout, et les églogues de Ronsard sont aussi éloignées de la nature que la grotte du cardinal de Lorraine.

Elles s'en éloignent à plaisir. La nature dégénère depuis

l'âge d'or, et ces pasteurs espèrent que l'âge d'or va renaître, grâces aux vertus de Catherine; alors, ce monde difforme aura bien changé; on cueillera la rose sur le frêne: on boira le lait et le nectar dans le ruisseau; les chèvres auront des barbes de fine soie, et les taureaux des cornes de perles.

Ce sont ces mignardises, trop familières à la pastorale, qui rendent doublement fondées les critiques de Boileau : comment, de ce langage, trop précieux pour la cour même, descendre à celui qu'on parle au village et quelquefois dans Virgile, sans paraître plat et grossier?

De là, tu pourras voir Paris la grande ville,
Où de mes pastoureaux la brigade gentille
Porte vendre au marché ce dont je n'ay besoing,
Et tousjours argent frais leur sonne dans le poing.

Nous étions à Fontainebleau dans la semaine des mascarades; le rideau du théâtre représentait un ciel bleu, des arbres, les bords d'un fleuve; ces jeunes enfants avaient jeté sur leur épaule une peau de loup ou de chevreuil; la houlette à la main et parfois la musette aux lèvres, ils récitaient des vers où l'on aimait à retrouver plus d'allusions à ce qui se passe que d'images empruntées à la nature; on avait tout-à-fait oublié les soins du troupeau, les bergers qui vont au marché, et, dans ses églogues, c'est lorsqu'il peint la vie rustique, que le poète semble sortir de son sujet.

Il en est souvent ainsi chez des poètes plus parfaits que Ronsard; mais ils ont eu l'art de fondre assez les nuances, pour échapper aux disparates et sauver jusqu'à l'invraisemblance. C'est un tour d'adresse, qui exige plus de savoir-faire que de génie. Aussi, la pastorale, genre gracieux, mais où il faut, comme dans la poésie descriptive, que la forme fasse passer le fond, n'appartient-elle pas à l'aurore des littératures; elle naît au contraire vers le déclin, lorsque la poésie, qui touche, comme les mœurs, à la décadence, perd le sentiment des beautés simples, mais connaît, pour exprimer les petites choses, toutes les finesses du style. Ronsard voulut trop tôt, avec une langue qui n'était point formée, réussir dans une

tâche qui réclame la savante naïveté de Chénier, la touche légère de l'Albane, l'exquise délicatesse de Virgile.

On sent combien la langue lui fait défaut lorsqu'il essaie de reproduire quelques passages empruntés aux anciens. En voici un qui garde assez bien le parfum antique, et qui ne manque ni de simplicité ni de grâce :

Comme une belle rose et l'honneur du jardin,
Qui aux rais du soleil est esclose au matin,
Claudine est tout l'honneur de toutes les bergères,
Et les passe d'autant qu'un chêne les fougères ;
Nulle ne l'a gaignée à sçavoir façonner
Un chapelet de fleurs pour son chef couronner ;
Nulle ne sçait mieux joindre aux lys la fraîche rose ;
Nulle mieux sur la gaze un dessin ne compose
De fils d'or et de soie, et nulle ne sçait mieux
Conduire de Pallas les arts ingénieux.

Mais presque toujours les vers les plus gracieux de Théocrite, de Catulle, de Virgile perdent dans ses traductions tout leur charme. Ce n'est pas seulement qu'il soit prolixe, mais il a la maladresse d'exprimer les sentiments sans détour, et pousse trop souvent la naïveté jusqu'à nommer tout sans périphrase. Les Grecs le faisaient; nos écrivains l'ont fait comme eux, jusqu'à Régnier, et les beaux esprits de la cour des Valois n'en furent point choqués, à ce qu'il semble : depuis Voiture, nous avons trouvé *abjecte* la simplicité de ce langage; elle nous offense encore comme elle offensait Boileau.

Laissons donc ces Eglogues qui, trop semblables encore à celles de Marot, ont peu fait pour les progrès du goût et de la langue en France. les beautés y sont clair-semées; seulement, à cette date, peut-être était-ce beaucoup déjà qu'elles renfermassent des détails aimables, des traits bien sentis, et quelques coins de paysage qui prouvent que Ronsard a connu la nature autrement que par les descriptions des anciens.

Il ne faut point ici le comparer aux poëtes qui l'ont précédé, ni même à ceux qui vivaient autour de lui : depuis Virgile, aucun n'a connu et aimé la nature autant qu'il l'a aimée. Son cœur est touché, sa voix, émue, lorsqu'il la chante.

Le culte du sol natal est général au seizième siècle; les écrivains surtout ne séparent guères de leur nom celui de la province ou de la ville qui leur a donné le jour; ils sont heureux de faire quelque chose pour sa gloire; ils la regrettent partout, même à Paris et même à Rome; pour Dubellay rien ne remplace la *douceur angevine,* pour Sainte-Marthe, le Clin, pour La Boétie, son Médoc *solitaire et sauvage*[1]. Mais Ronsard plus qu'eux tous a célébré son Vendômois, qu'il préfère à l'Arcadie, sa forêt de Gastine, qu'il veut rendre illustre comme la forêt d'Erymanthe, et son Loir, devenu, grâce à ses vers, l'heureux rival du Mincius et de l'Arno[2].

Il était né sur les bords de l'aimable rivière, dans la *varenne du bas Vandomois,* au village de Cousture. Sixième fils de Louis de Ronsard, trois de ses aînés ayant comme lui survécu à leur père, il n'hérita point du château de la Poissonnière, habité de père en fils par les chefs de la famille depuis deux siècles ; heureusement, les rois lui donnèrent à quelque distance du village où il était né, deux bénéfices, l'un à Montoire, au milieu d'un des sites les plus gracieux de ce joli pays, l'autre, une lieue et demie plus haut dans la vallée, à Croix-Val, celui de ses prieurés où il est le plus souvent revenu. Il n'a donc point cessé d'habiter le Vendômois. Comme Horace chante sa Bandusie, dès sa première jeunesse, il aime à chanter la fontaine Bellérie, dont l'eau argentine ne tarit jamais, chère aux bergers, chère aux nymphes, nymphe elle-même,

Tu es la nymphe éternelle
De ma terre paternelle.

Qu'il aime à en écouter la source *jazarde* lorsqu'elle sort du rocher et lente va rendre la vie aux prés desséchés ! Combien

[1] O Medoc, mon païs solitaire et sauvage!
Il n'est point de païs plus plaisant à mes yeux...

[2] Le même poète dit à *sa Dourdoigne* (éd. Feugère, p. 440) :
Voy tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme desjà parmy les plus grands il se compte?
Comme il marche soudain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et cil ne s'en plaind pas?

de fois il a dormi ou composé des vers, caché dans ses saules! Dans l'ardeur de la fièvre, il en réclame les fraîches eaux; il rêve, parmi ses gazons en fleurs, aux pâles lueurs de la lune, des chœurs de Faunes et de Dryades.

Horace n'a pas décrit avec autant de complaisance son domaine rustique : la demeure de Ronsard est défendue contre les vents du Nord et contre ceux du Midi par deux versants élevés entre lesquels le Loir coule de l'aurore au couchant, avec indolence, car il regrette de quitter les saules de ces bords et ces belles prairies qu'il couvre quelquefois et féconde de son limon. L'un des coteaux, exposé aux ardeurs du soleil, est couvert de vignes, et donne un vin qui vaut presque le vin d'Anjou; l'autre élève jusqu'aux cieux sa tête couronnée par une forêt verdoyante. C'est Gastine *sainte,* les retraites mystérieuses habitées par les muses et les nymphes champêtres, la douce solitude qui inspire au poète ses premiers vers, les échos discrets qui répondent

> Aux longs souspirs que son cœur ne peut taire,

les arbres qui abaissent leurs cimes pour l'écouter, et dont les vœux d'une pieuse reconnaissance écartent à jamais la flamme sacrilège.

La flamme les respecta; mais la hache du bûcheron fut sans pitié. Le sang des nymphes cachées sous l'écorce coula comme celui de Polydore. La Pléiade tout entière partagea la douleur du poète : « Malheureux sont les princes et les roys, s'écrie gravement Muret, lesquels, pour fournir à leurs folles dépenses, vendent en un jour ce que la nature ne peut produire en mille ans! » On croit entendre nos peintres pleurant les arbres séculaires de Fontainebleau. Qui ne connaît l'élégie de Ronsard ?

> Adieu, vieille forest, le jouet de Zéphyre,
> Où premier j'accorday les cordes de ma lyre...
> Forest, haute maison des oiseaux bocagers!
> Plus le cerf solitaire et les chevreuls légers
> Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
> Plus du soleil d'esté ne rompra la lumière;

Plus l'amoureux pasteur, sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette.
Tout deviendra muet: Echo sera sans vois;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remüe,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrüe...

Cette élégie est à-peu-près de la même date que les Eglogues: quelle différence!

Ronsard, qui a voyagé si jeune, n'a pas appris à vivre loin de son Vendômois. Le regret de le quitter l'emporte sur son désir de voir l'Italie; la cour ne le lui fit jamais oublier:

...quelque part que j'erre,
Tant le ciel m'y soit doux,
Ce petit coin de terre
Me rira par sus tous!

Il a besoin de respirer l'air natal:

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,
Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci...

le souci de n'avoir pas su y vivre va jusqu'au remords, et peut-être jusqu'aux larmes. Je ne connais pas, dans son recueil, de vers plus pénétrés et plus touchants que ceux-ci, adressés par le poète vieilli aux grues qui prennent leur volée pour aller revoir le doux soleil de la patrie:

Les regardant voler, je disois en moy-mesme:
« Je voudrois bien, oiseaux, pouvoir faire de mesme,
Et voir de ma maison la flame voltiger
Desur ma cheminée, et jamais n'en bouger,
Maintenant que je porte, injurié par l'âge,
Mes cheveux aussi gris comme est vostre plumage...
Allez en vos maisons, je voudrois faire ainsi:
Un homme sans fouyer vit tousjours en soucy. »
Mais en vain je parlais à l'escadron qui volle,
Car le vent emportoit comme luy ma parole;

et les oiseaux remplissent l'air de leurs cris,

> Joyeux de retourner en lieu de leur séjour.

Ainsi le poète, à qui ses cheveux, gris comme les plumes de l'oiseau voyageur, ont marqué l'heure de la retraite, s'attendrit lorsqu'il songe à ces lieux si chers où la destinée a placé son berceau, où il a lui-même marqué dans l'*isle* verdoyante, le lieu de sa tombe. Et cependant il n'a pas la force de s'arracher à cette vie inquiète, agitée, dont il se plaint si souvent. A la cour, il soupire après la solitude; dans la solitude, il ne peut pas vivre, oublié par la faveur des rois.

Du reste, même à Paris et à la cour, il cherche l'air, le soleil, les fleurs; il sait les trouver: on le voit s'échapper de la foule des courtisans pour errer dans les jardins des résidences royales, à Fontainebleau et sur la Loire; disputer à Philibert Delorme, la *Truelle Crossée,* l'entrée de ceux des Tuileries; deviser avec Hélène, dans ceux du Louvre; il a sa tour à Meudon, chez le cardinal de Lorraine; à Conflans, il chante le *clos* et le *bocage* de Villeroy:

> Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour
> Qui sont toute l'année eschauffez d'un beau jour;
> Ta forest d'orangers, dont la perruque verte
> De cheveux éternels en tout temps est couverte,
> Et tousjours son fruict d'or de ses feuilles défend,
> Comme une mère fait de ses bras son enfant.

Il est vrai que les livres de Villeroy ont un parfum aussi doux que ses orangers: Ronsard ne sépare jamais ces deux sentiments, l'amour de l'étude et l'amour de la nature. Lorsque sa tête se fatigue, il laisse les livres; si le ciel est noir, il cherche les jeux et les exercices du corps, les entretiens où *le mot pour rire* peut dérider le front;

> Mais si l'après-dînée est plaisante ou sereine,

il cherche un village, une forêt, les lieux *cois et solitaires.* La Seine et la Bièvre remplacent le Loir. S'il est seul, il em-

porte avec lui Platon, Euripide,

> Ces bons hostes muets qui ne faschent jamais;

il lit, il compose; parfois, il s'entretient avec un ami; parfois, c'est toute la *brigade* qui prend sa volée comme un essaim; joyeuse, bruyante, improvisant la chanson et le dithyrambe antique, elle suivait la route de Meudon ou celle d'Arcueil, sans trop se mettre en peine, ici des épigrammes de Rabelais qui riait de leur langage et de leur gaîté d'emprunt, là, des colères jouées ou naïves des Huguenots qui criaient à l'impiété parce que les païens avaient offert au nouveau Sophocle (quel nom pour l'auteur de Cléopâtre!) le bouc antique, couronné de fleurs et de bandelettes.

Il ne faut pas oublier Bourgueil, où Ronsard aima et pleura Marie, ni le prieuré de Saint-Cosme aux portes de Tours où lui-même fut enseveli. Saint-Cosme a dérobé à Croix-Val les derniers instants du poète et à l'île du Loir le tombeau qui lui avait été promis. C'était, dit Duperron, « l'œil et les délices de la Tourraine »; l'hiver venu, Ronsard voulut mourir dans ces lieux qui lui avaient paru si riants, si beaux, au printemps et dans la jeunesse; il lui sembla que, sous ces gracieux ombrages, ses *os reposeraient plus doucement.* Pour lui, comme pour les Grecs, naître, c'est *voir cette belle lumière;* mourir, c'est dire adieu au *plaisant soleil;* il songe encore aux fleurs qui s'ouvriront sur son tombeau.

C'est peu d'aimer autant la nature: Ronsard l'a aimée comme bien peu savent le faire. Il ne suffit pas de redemander aux champs la santé perdue dans les villes, les joies faciles, le doux sommeil bercé par le murmure des sources, la paix qui repose du tumulte des affaires et endort l'ambition, les loisirs partagés librement entre les amis et les livres, ou même ce silence et cette solitude des bois, si chère à la rêverie des poètes, qui, rafraîchissant l'esprit échauffé par les veilles du cabinet, rendront à Boileau la rime fugitive comme à Ronsard les vers faciles. Jusque là, on en jouit, comme en savait si bien jouir le sage Horace, plutôt qu'on ne la voit et qu'on ne la sent. Mais Ronsard est comme les Grecs,

comme Lucrèce et Virgile, comme Rousseau: il en jouit et il l'admire; en même temps qu'il lui demande aussi la santé, la paix, l'inspiration, il la regarde avec les yeux d'un peintre; les accidents de la lumière, les formes et les couleurs de l'horizon ont pour lui un secret langage, qui est celui des Muses. Il faut bien faire cette différence: ce qu'Horace demande à la nature, c'est le bonheur; Ronsard y cherche la poésie.

On sait qu'il avait le goût de tous les arts, de la peinture aussi bien que de l'architecture et de la musique, un goût discret qui ne se trompe guères dans ses préférences: parmi les architectes, il préfère Lescot à Delorme, la simplicité au savoir-faire; il est l'ami de Denizot, celui de Janet, le peintre de la vie, le peintre de la vérité. Dans ses vers, il veut peindre comme eux; à une époque où les peintres négligent encore la nature, il la peindra; mais il essaiera surtout de lui garder sa naïveté. On ne le voit pas, comme les bergers de ses pastorales, rêver d'autres paysages que ceux qu'il a sous les yeux, des moissons qui naissent sans culture, des saules qui ne soient pas stériles; il voit et il aime la nature telle qu'elle est; chaque chose y a sa place et son prix, ce qui est beau comme ce qui est utile, l'insecte et la fleur comme l'arbre, la couleur comme l'harmonie; elle lui plaît même par son désordre, et lui, qui admirait la grotte de Meudon, sait-on quels jardins il aime? Ceux de Conflans ou ceux du Louvre, avec les arbres venus de loin, et les allées tracées avec art? Non, ceux qui ressemblent à la campagne,

> J'aime assez les jardins qui sentent le sauvage[1],

ou, dans leur simplicité rustique, les vergers, les arbres *plantés de rang*[2] de la Touraine.

Il veut donc que ses descriptions soient exactes; et elles le seront, car les scènes qu'il peint lui sont familières. Ce n'est pas lui qui confondra les heures du jour et les saisons de l'année; il a tant chanté le printemps que souvent il se répète: il le chante comme il l'a chanté, mais point comme il a chanté

[1] T. IX, p. 94 — [2] T. IV, p. 354.

l'automne, confondant les parfums de leurs fleurs et les chants de leurs oiseaux. Fidèle dans les moindres détails, il ne dit que ce qu'il sait et ce qu'il a vu; la chasse et la pêche ont été ses plaisirs; il a vécu parmi les laboureurs, comme l'auteur des *Géorgiques*; les fleurs qu'il envoie à Cassandre et à Hélène, il ne les a pas empruntées à Théocrite ou à Pétrarque, il les a cultivées et cueillies de ses mains.

Cela explique le caractère de ses descriptions : elles sont trop fréquentes, il s'y complaît et s'y oublie dans les détails; mais elles sont exactes; on peut regretter qu'elles n'aient pas plus de charme, on ne leur reproche pas de manquer de vérité. A ce titre, Ronsard fut un ami généreux le jour où lui-même il appela Belleau, le *gentil peintre de la nature :* Belleau est un poète aimable; ses pastorales valent les églogues de Ronsard, et l'*Avril* a la fraîcheur de l'*Aubespin ;* mais, si nous parcourons les œuvres des deux amis, en tenant compte de la justesse et surtout de l'éclat des couleurs, toute comparaison devient impossible : soyons justes, et gardons pour Ronsard le nom de peintre.

Les poètes de la génération précédente négligent trop la description. Ronsard, qui la remet en honneur, la multiplie jusqu'à l'abus, et ouvre ainsi, comme Dubartas, la voie aux poètes qui plus tard ont cru pouvoir lui assigner un rang parmi les genres. Mais le paysage ne peut être un genre qu'en peinture. La poésie élevée, sous toutes ses formes, l'ode ou l'épopée, comme le drame, lui mesure une place étroite : elle ne lui demande que le théâtre de l'action, le fond de la scène, réservant à l'homme dont elle est l'œuvre, qu'elle s'étudie à peindre et auquel elle s'adresse, le relief et la lumière du premier plan. Autour de lui, la nature sera peinte à grands traits; mais il importe que cette peinture soit vraisemblable, exacte: si elle est fausse, les personnages ne sortent pas de la région abstraite des fictions; l'apparente réalité du monde dont le peintre et le poète leur font respirer l'air, semble les animer et ajouter au charme de l'illusion. Lorsque Ronsard, même sans s'y arrêter, rencontre les objets sur son passage, il ne les désigne pas, il les voit et les mon-

tre ; il emprunte à Homère ces épithètes *significatives*, comme il les nomme, qui, rappelant leur forme ou leurs couleurs, semblent quelquefois inutiles lorsqu'elles n'ajoutent rien à l'idée que le nom lui-même a éveillée dans notre esprit, mais conservent même alors un certain prix, parce qu'à l'idée ils substituent l'image et font que la poésie parle aux yeux.

D'ailleurs, la nature a quelquefois son rôle dans l'action : elle seconde l'homme, elle le trahit, elle lui livre des combats terribles ; il s'établit du moins, entr'elle et les joies ou les peines de l'âme, des rapports indéfinissables ; elle console les peines ; elle y insulte ; quelquefois elle éveille la jalousie. Ronsard a le sentiment de ces harmonies et de ces contrastes ; il porte envie à l'alouette qui chante dès le point du jour en secouant la rosée qui mouille ses plumes, et le bœuf qui du moins dépose ses peines avec le joug :

Regarde, je te pri', le bœuf qui d'un col morne
Traine, pour nous nourrir, le joug dessus la corne...
Puis, quand il est au soir du labeur deslié,
Il met près de son joug le travail oublié,
Et dort sans aucun soin, jusqu'à tant que l'aurore
Le réveille au matin pour travailler encore.
Mais nous, pauvres chétifs, soit de jour, soit de nuit,
Tousjours quelque tristesse espineuse nous suit...

il a su peindre, quelquefois avec éclat, l'effroi des ténèbres et les colères de la tempête ; il a opposé, comme Virgile, à l'agitation du cœur le calme de la nature endormie ; souvent il est arrivé à rendre l'impression plus vive par la simplicité même de l'harmonie, en faisant naître l'espérance, l'amour, la joie, aux premières lueurs de l'aube et parmi les fleurs du printemps, attendant la *vesprée*, pour montrer à ses imprudentes maîtresses la rose qui a *laissé cheoir sa robe de pourpre,* image de la jeunesse qui s'enfuit, ou l'automne, pour rêver aux derniers adieux à la vue des feuilles qui tombent et des oiseaux qui s'envolent.

Ces rapports de la vie de l'homme avec la vie des animaux et les phénomènes de la nature sont le principe et font le charme des comparaisons. Il est inutile de dire qu'elles sont très-communes dans les poésies de Ronsard. Autour de lui,

on les admire et on les compte comme le roi de Prusse les comptera dans la *Henriade;* des signes particuliers les signalent quelquefois aux yeux, de la même manière que les maximes; on en dressait même une table à la fin de l'ouvrage, et c'était une gloire d'avoir su mettre dans un poème autant de sentences que Pibrac a fait de quatrains, autant de comparaisons qu'on en rencontre dans l'*Iliade*. Ronsard en eût mis davantage. C'est un fait que j'avais déjà montré, en analysant sa *Franciade,* et que je viens d'expliquer par ses goûts et par sa vie.

Les comparaisons de Ronsard, empruntées presque toujours à des impressions personnelles, sont aussi exactes que ses descriptions, parfois naïves et familières, même dans les morceaux les plus élevés; souvent, en ne cherchant que la vérité, elles atteignent à la noblesse en même temps qu'à la grâce.

Elles ont alors un double prix : ces vives peintures empruntées au paysage tempèrent ce que l'expression des idées peut avoir d'aride, et même la sécheresse du récit des faits. Si le rapport sur lequel elles reposent est naturel, elles aident même à les mieux comprendre.

Cependant, il en faut user, comme des descriptions, avec prudence; trop fréquentes et trop prolongées, au lieu de guider l'esprit, elles le détournent de son objet. Souvent, dans l'épopée moderne, on regrette qu'elle suspende l'intérêt et ralentisse l'action; et, dans Ronsard même, il en est qui ressemblent à des ornements d'emprunt et dont on est tenté de ne savoir gré ni à Homère, ni au Vendômois qui les lui fournissent.

C'est que ces rapports, établis entre des faits si différents, nous frappent moins quand la nature a cessé de nous être familière, et que notre imagination est devenue moins complaisante à mesure que notre raison devenait plus rigoureuse. Dès-lors, beaucoup de ces rapprochements ont perdu leur charme en perdant le mérite de la nouveauté; et, s'ils n'ont pas tout d'abord à nos yeux une vérité saisissante, il nous semble qu'ils soient non-seulement inutiles, mais forcés et faux; s'ils nous saisissent, au contraire, par leur justesse, ou par la grandeur

des images qu'ils rappellent à notre souvenir, alors la comparaison semble languissante, l'un des deux termes disparaît en même temps que le lien qui les unit : pour désigner l'un, on parle de l'autre ; l'idée abstraite emprunte à la nature ses formes et ses couleurs ; la métaphore lui donne un corps ; elle vit, les yeux la voient, et, sous ces traits, qui semblent être les siens, tant la comparaison était exacte, notre esprit, loin de s'y méprendre, l'aperçoit plus clairement que si elle lui était montrée nue, et nommée par son véritable nom.

Dans les œuvres de Ronsard, on rencontre à chaque pas des figures ; il les emprunte avec un égal bonheur aux occupations de la vie intérieure :

Sur le mestier d'un si vague penser
Amour ourdit les trames de ma vie ;

et au monde qui nous entoure :

Avant le soir se clorra ta journée...
Tu bastiras sur l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les cieux.

Les métaphores donnent à ses vers tantôt cette grâce et cette fraîcheur qui n'ont pas vieilli :

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse ;
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté ;

tantôt cette énergie qui annonce Corneille :

Donne que de son sang il enyvre la terre ;

tantôt cette noblesse et cet éclat, qui rappellent Pindare et les Psaumes :

Quelle princesse entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la nature
Et la musique des cieux ?

Je ne multiplierai pas les exemples ; quelques-uns suffisent pour achever de faire comprendre tout ce que notre poésie doit à Ronsard : en même temps que le rhythme, il lui a donné la couleur, moins encore parce qu'il a su décrire la nature, que parce qu'il lui a emprunté ses images pour peindre les idées et les sentiments. Ainsi, cette fidélité aux goûts de son enfance, a fait beaucoup pour sa gloire : comme les grecs, s'il est devenu poète, laissons-le en rendre grâces à Daurat et à Cassandre, il le dut à l'amour, il le dut davantage à l'étude, mais il le dut surtout à la nature.

CONCLUSION.

Ces longues études auront une fois de plus, et jusqu'à l'évidence, montré combien Ronsard et ses contemporains s'étaient fait illusion. Sans doute les juges sévères qui refusent aux siècles classiques de la littérature française le génie de l'épopée et de la poésie lyrique ne sauraient reconnaître soit dans les Psaumes de Marot et la *Semaine* de Dubartas, soit dans les Odes pindariques et la *Franciade* de Ronsard l'inspiration qui, à leurs yeux, manque à la *Henriade* de Voltaire, aux odes de Malherbe et de Rousseau, et même aux chœurs de Racine.

Personne plus que moi n'a dû sentir vivement, et, s'il m'est permis de l'ajouter, personne n'a plus clairement fait voir combien Ronsard, imitateur d'Homère et de Pindare, est demeuré loin de ses modèles. Je me suis efforcé de démontrer que ce qui l'entraîna sur leurs traces, ce fut moins un parti-pris d'engouement pédantesque et un calcul de sa vanité, qu'une admiration sincère, profonde, et la nature même de son génie, porté surtout à s'éprendre de ce qui est grand: cette imitation ne pouvait donc pas être tout-à-fait servile; j'ai établi surtout qu'elle ne fut point stérile en résultats pour l'avenir; mais il n'a pu entrer un seul instant dans ma pensée de prétendre qu'elle n'ait pas manqué de réserve, d'indépendance, et moins encore qu'elle ait produit des chefs-d'œuvre.

Je n'ai même point réclamé pour la *Franciade* et les Odes

pindariques, la place que nos recueils modernes ont donnée aux meilleures des poésies légères de Ronsard. Si je songeais à refaire un choix de ses œuvres, destiné aux gens du monde, peut-être abrégerais-je de moitié l'édition de M. Sainte-Beuve, et, tout au plus, pour remplacer tant de sonnets et d'odes badines sacrifiés, choisirais-je, parmi ses poèmes d'un style plus élevé, un petit nombre de pièces ou de fragments, quelques strophes prises au milieu de l'ode à L'Hôpital, le duel de Francus et de Phouère, l'élégie à Desportes, le discours sur l'*Equité des Vieux Gaulois*, les *Muses deslogées*.

Mais il ne s'agissait plus pour moi de marquer dans ce volumineux recueil les pages les plus agréables à lire, les plus faciles à comprendre. En m'attachant de préférence aux poésies les plus sérieuses, j'y cherchais, non point le plaisir et le goût des lecteurs de notre temps, mais le véritable génie de Ronsard, ses droits à l'attention des historiens, j'ajouterai, au respect de la postérité.

Il y avait un demi-siècle que nos savants étudiaient le grec; mais, jusque dans les dernières années du règne de François I, l'érudition semblait avoir recueilli seule les fruits de cette étude.

En protégeant les hellénistes, le roi donne des maîtres à nos poètes comme il en a donné à nos artistes en attirant à sa cour les peintres les plus illustres de l'école florentine. Mais il faut que bien des années s'écoulent avant que ces leçons soient fécondes, et que les élèves formés à cette double école sentent naître en eux le généreux désir d'égaler leurs maîtres; Rabelais est, avant Ronsard, le seul helléniste qui donne à la langue un chef-d'œuvre original. Les poètes, plus timides, ne s'aventurent d'abord qu'à traduire, l'un une tragédie de Sophocle, les autres, quelques chants d'Homère [1], et Ronsard lui-même a commencé par une paraphrase du *Plutus*.

Bientôt, et vers le moment où des architectes, qui n'ont point passé les Alpes, dessinent les plans d'Ecouen et du Louvre, où Jean Goujon sculpte une Diane qu'il ne copie point

[1] Lazare de Baïf, Hugues Salel.

sur celle de Cellini, le jeune poète ne daigne plus traduire ni Homère ni Pindare : il s'annonce comme leur émule. C'est lui qui ose réclamer pour ses maîtres préférés, des hommages, un culte, non plus seulement dans l'école, mais dans les parlements, à la cour, parmi les seigneurs illettrés et les femmes. En même temps, Amyot rend les ouvrages grecs qu'il traduit plus populaires encore que le *Pantagruel* de Rabelais[1]. Dès-lors, cette Grèce, qu'on ignorait avant Budé, qui demeura connue d'un petit nombre d'érudits durant toute la première partie du seizième siècle, commence à exercer une influence plus sensible sur le mouvement des idées, sur les progrès du goût et de la langue. Personne, dans cette courte histoire, ne remplit un rôle plus glorieux que Ronsard; la Renaissance française date pour la poésie de ses odes, comme, pour les arts, elle datait du Louvre de Lescot et de Goujon.

Je sais bien qu'on n'a plus pour la Renaissance, surtout dans notre pays, la vive admiration de nos pères. On a contesté ses services, et jusqu'à son nom. « Oui, avons-nous souvent entendu dire, l'antiquité renaît; mais elle ne renaît que pour étouffer les génie des âges nouveaux. Livrée par un enthousiasme aveugle à l'influence de l'Italie, à celle de l'antiquité, la France oublie ses traditions et renonce, en abdiquant son originalité, au rang qu'elle avait conquis durant le moyen-âge, à la tête des nations de l'Occident. Notre langue même, en essayant de reproduire les formes des langues anciennes, perd ses grâces naturelles. » Ce sont presque les reproches qu'adressait Henri Estienne aux partisans de l'influence italienne. On les adresse indistinctement à tous les modèles que nous avons imités, à tous les écrivains qui ont prêté les mains à cette déchéance et trahi en quelque sorte le génie et la gloire de la France. Et, dans la même accusation, on enveloppe toutes les influences étrangères, celle de la Renaissance italienne avec celle de l'antiquité, celle de la Grèce avec celle de Rome. Ronsard est plus coupable que personne : il a copié

[1] Le *Plutarque* ne parut qu'en 1559.

Pétrarque comme Virgile, et Virgile comme Homère: Boileau n'a-t-il pas dit que sa Muse parle *grec et latin?*

Heureusement, il ne s'agit point de discuter les torts de la Renaissance; je ne veux que réclamer contre cette confusion en faveur des grecs et des hellénistes, et demander que, dans ces débats, on les mette hors de cause, ou du moins qu'on ne les confonde avec personne: car, assurément tout le mal qu'on leur attribue, ils ne l'ont point fait.

J'ai déjà fait voir que Ronsard lui-même distingue les Latins des Grecs; il ne faut donc pas confondre, surtout lorsqu'il s'agit de lui, l'influence des uns et celle des autres. Il est bien vrai que, le plus souvent, elles se réunissent; mais quelquefois elles s'exercent isolément; et même on les a vues se combattre. A l'époque précisément qui nous occupe, l'indépendance de notre génie et de notre langue courut en effet quelques dangers: est-ce la Grèce qui l'avait menacée? Non, c'est elle qui la défendit.

On avait tout à craindre de l'Italie, d'où nos gentilshommes rapportaient l'afféterie plutôt que l'élégance; nos artistes, les finesses du savoir-faire, sans la pureté du goût et la naïveté de l'inspiration; nos poètes, les faux brillants du bel-esprit, les fadeurs de l'églogue, du madrigal et du sonnet. Elle promettait de nous faire atteindre, sans passer par les bégaiements de l'enfance, aux grâces de la jeunesse, à la vigueur d'une précoce maturité; mais, pour elle-même, la jeunesse était déjà loin, l'âge mûr déclinait : à son école, nous allions commencer par l'épuisement de la vieillesse et les défauts de la décadence.

L'antiquité latine offrait d'excellents modèles; mais la savante école qu'elle avait formée, ne voulait les imiter que dans leur langue. Le latin, qui seul avait été parlé dans l'église et dans l'école, par la loi civile comme par la loi religieuse, gardait ses droits sur l'érudition, la controverse, l'histoire même et la poésie. On pouvait croire que la Renaissance, en substituant à la latinité douteuse, barbare du moyen-âge, l'élégante et correcte latinité d'écrivains qui avaient repris Cicéron pour maître, allait maintenir comme une sorte de langue lit-

téraire universelle, au-dessus des langues vulgaires, dédaigneusement renvoyées aux entretiens domestiques, à la littérature populaire, aux badinages des poëtes d'antichambre ou de carrefour. Autour de Ronsard lui-même, son condisciple, le cicéronien Muret, ne daigne écrire sa langue maternelle qu'une seule fois, pour commenter les *Amours de Cassandre;* c'est en latin que L'Hôpital prend sa défense, que Passerat, l'un des esprits les plus français du seizième siècle, Baïf, le poëte, de Thou, l'historien, rendent hommage à sa gloire sur son tombeau, et que Scévole de Sainte-Marthe, mis quelquefois au nombre des étoiles de la Pléiade, écrit son éloge. Ce qui peut, mieux encore que les épîtres de L'Hôpital et la grande histoire d'Auguste de Thou, faire sentir combien il était difficile que notre littérature se dérobât au joug du latinisme, c'est l'exemple de Joachim Dubellay, l'auteur de la *Défense et Illustration de la langue française:* celui qui le premier lança l'anathème contre les *latineurs* revient lui-même à l'hexamètre et au distique d'Ovide dès qu'il a passé les Alpes et foulé aux pieds le sol de Rome [1].

Le latin nuit doublement aux progrès de notre langue: en même temps qu'il lui dérobe les écrivains les plus capables de lui donner l'élégance, la vigueur, la noblesse, qui lui manquent encore, il lui communique insensiblement, jusqu'à l'excès, et les mots et les tournures dont il fait usage. A lire quelques-uns des ouvrages écrits au commencement du seizième siècle, on peut craindre que bientôt la France ne sache plus parler que latin même en français

Mais le jour de la Renaissance est venu, et la langue est arrachée à cette tyrannie jalouse par l'hellénisme en même temps que par la Réforme. Calvin et de Bèze réclament des prédications, des psaumes, des prières que le peuple comprenne, et, à la place de Bible latine, une Bible traduite dans la langue vulgaire d'après l'original hébreu et grec. Les hel-

[1] Cependant que tu vois le superbe rivage
De la rivière Tusque, et le mont Palatin,
Et que *l'air des Latins te fait parler latin*...
(Ronsard, *Am.* II, 5.)

lénistes, Ronsard, Estienne, sont les premiers, dans l'école, qui veulent aussi qu'au lieu de continuer les latins d'une manière servile, et dans leur langue, on imite en français les grecs. Ils consomment l'affranchissement de la langue. François I a moins fait pour elle par l'ordonnance de Villers Cotterets[1] qui lui ouvrit les tribunaux que par l'institution des chaires de grec et d'hébreu au collége de France. De ce jour, le latin perd son antique prestige, et les doctes même soupçonnent qu'il pourrait bien ne pas être la seule langue digne d'être celle de l'éloquence et de la poésie.

Les hellénistes ne tardent pas à déclarer qu'ils trouvent dans une langue, plus belle et plus riche que celle de Rome, au témoignage des Romains eux-mêmes, des modèles plus parfaits. Il faut donc mettre à les imiter, de préférence aux latins, l'ardeur qu'y ont mise, parmi ces derniers, les plus illustres, un Cicéron, un Horace, un Virgile. Mais il n'est pas à craindre que les hellénistes tombent dans la même erreur que les Cicéroniens de leur siècle et veuillent imiter en grec les écrivains de la Grèce: car cela n'est pas possible. Qui les lirait? Et combien même sont-ils qui aient assez de confiance en eux-mêmes pour exprimer leurs pensées dans un langage si nouveau, si peu connu encore? Budé, Rabelais, puis Daurat, Baïf et Passerat oseront l'essayer. Mais leur exemple est sans dangers, et ils ne l'essaieront eux-mêmes que rarement, par coquetterie d'érudit, et non par système.

L'école nouvelle opposa aux prétentions des latinistes, les latins eux-mêmes, qui avaient imité les grecs, mais dans leur propre langue, à une époque où cette langue était rude et pauvre: c'est précisément ainsi qu'elle devait se former, s'enrichir. Il faut donc, quelles que soient aussi la pauvreté, la grossièreté de la langue française, s'en servir avec la hardiesse d'Ennius: les Ennius ouvrirent la voie aux Virgile.

D'ailleurs, cette langue est-elle si pauvre que veulent bien le prétendre les admirateurs exclusifs de l'italien et du latin? Rabelais sait lui faire dire tout ce qu'il veut; Amyot s'y trouve

[1] Août 1539.

à l'aise pour traduire les Grecs, et Ronsard pour les imiter. Dubellay en a deviné la raison : c'est que notre langue n'est pas sans affinité avec la langue grecque; aucune autre n'en approche et ne lui ressemble davantage. H. Estienne appuiera de l'autorité de son incomparable érudition cette proposition hardie d'un poète qui ne se piquait pas d'être philologue; il l'établit sur des preuves et des exemples, et en tire toute une théorie, lorsque de la *Conformité du français avec le grec* il conclut à sa *Précellence*[1] non-seulement sur tous les idiômes dérivés du latin, mais sur le latin même.

On sait avec quelle vivacité et quelle chaleur s'expriment Dubellay dans son *Illustration*, Estienne dans sa *Précellence de la langue fançaise;* Rabelais les a devancés par ses épigrammes; Ronsard exprime les mêmes idées avec la même énergie[2]. Il fait davantage : le procès que Dubellay, sous son inspiration, du reste, avait intenté à l'Italie, aux latinistes, c'est lui et c'est Amyot qui le gagnèrent avec éclat devant l'opinion publique.

Les hellénistes, qui n'ont pas dédaigné d'écrire dans notre langue, ne seront pas d'accord avec eux-mêmes, s'ils en forcent le génie, et lui imposent aussi des tours de phrase et des expressions qu'elle semble ne pouvoir admettre. Mais, de leur part, nous avions moins à craindre, si Dubellay et Henri Estienne ne se sont pas trompés; et, en effet, la phrase grecque est plus française que la période cicéronienne. Ils changeront donc peu de chose à la syntaxe. Ils n'oseront guères plus enrichir violemment notre vocabulaire de mots empruntés à celui des Grecs: ces mots seraient rarement compris; tandis que, si les mots latins ont fait, un peu avant cette époque, une véritable invasion dans les ouvrages français, c'est parce qu'en se les appropriant, les auteurs savaient bien que l'affinité naturelle des sons et des formes en ferait sans peine deviner le sens. En effet, d'où viennent ces termes étrangers, ces prétentieux barbarismes que Rabelais accumule dans la bouche de son écolier Limousin? Du grec et des hel-

[1] 1565-1579. — [2] Préf. de la *Franciade*.

lénistes? Non, Rabelais, ne se moque pas encore de notre poète : c'est aux latinistes qu'il s'attaque. Ce langage, je l'ai reconnu moi-même, dans le cours de cette étude; mais ce n'est pas chez Ronsard, c'est chez Raoul le Fèvre en 1463, chez Jean Lemaire en 1509, chez Jean Samson, de 1515 à 1530; en 1580, on en retrouverait quelques traces jusque chez Montaigne. Les néologismes venus du grec s'imposent moins facilement à l'usage; ils paraissent plus étranges à notre oreille, lorsqu'elle ne les accepte pas; on ne les verra pas, comme les latins qui font rire Panurge, comme les italiens qui irritent Estienne, s'imposer à l'usage par surprise; si l'usage en accepte par aventure quelques-uns, il les aura librement acceptés.

La conformité qu'Estienne s'efforça d'établir entre le langage, l'histoire est là pour démontrer qu'elle existe entre le génie des deux peuples. Dans les arts et dans les lettres, nos qualités naturelles, ce besoin de clarté, ce sentiment de la mesure, ce goût pour la simplicité et la délicatesse, qui font le caractère de la France, ont aussi distingué la Grèce. C'est notre gloire de ne rappeler jamais mieux la Grèce que lorsque nous savons rester nous-mêmes. Si nous l'aimons, c'est nous aussi que nous aimons en elle : on est *philocelte,* pour parler comme au seizième siècle, lorsqu'on est helléniste.

A la Renaissance, quels sont les écrivains dont la langue a une physionomie plus complétement française, même que celle de Calvin et celle de Montaigne? Rabelais, Amyot, la Boétie, Henri Estienne : des hellénistes. La liste n'est pas épuisée; ajoutons-y encore le nom de Passerat qui remplaça Turnèbe au collége de France et fut l'un des collaborateurs de la *Satire Ménippée.* Me reprochera-t-on de rappeler même l'intéressant passage, où Palma Cayet nous apprend que le précepteur du jeune roi de Navarre, celui qui devint Henri IV, l'exerçait à parler le grec, par l'usage et sans principes, comme Montaigne enfant parlait le latin? Cette éducation de la première enfance laissa au roi deux belles maximes, sur le mépris de la vie et l'horreur des séditions[1]; ne lui de-

[1] *Chronologie novenaire*, Ed. Michaud, p. 165-6. — *δεῖ φυγαδεύειν τὴν στάσιν ἀπὸ τῆς πόλεως. — ἢ νικᾶν, ἢ ἀποθανεῖν.*

vait-il à aucun titre son style, ce tour si français des *Lettres Missives?*

On accuse les poètes de la Pléiade, Ronsard, Baïf, de faire exception, et d'avoir, à l'école des Grecs, trop oublié qu'ils étaient Français. Ce fut le tort de Baïf surtout, que Dubellay appelle déjà le *doctime* Baïf, et qui savait le grec, mieux que Belleau, mieux que Ronsard, mais qui n'était pas comme eux né poète. L'oubli complet où il est tombé l'a protégé contre la satire: il y a si longtemps qu'on ne sait plus ce que valent les vers *baïfins* et les *Amours de Francine!* Ronsard est demeuré seul responsable devant l'opinion publique de toutes les erreurs de l'école dont il fut le chef et presque le dieu. Il faut se rappeler commé le dix-septième siècle lui fit expier sa gloire : c'est un déshonneur pour la France, dit le grand Arnault, d'avoir tant estimé ces pitoyables poésies[1]; elles ne sont françaises ni par le fond ni par la forme: idées et sujets d'emprunt, fables obscures, connues seulement des savants, rhythmes de Pindare et de Sapho, tours de phrase et mots pillés dans les langues anciennes, qui lui donnent l'air d'un étranger, fausse grandeur, style enflé et guindé, faste pédantesque, voilà tout ce que la critique retrouve, quelques années seulement après sa mort, dans les œuvres de ce prince des poètes : on sait le jugement de Malherbe, celui de Balzac, les vers impérissables de Boileau. Ce fut le coup de mort ; on peut honorer encore, après leurs défaite, ceux qui sont tombés sous les coups de Boileau ; on ne les relève jamais.

Je ne m'arrêterai pas à défendre dans les poèmes de Ronsard l'originalité de la poésie. C'est assez de reconnaître, avec de Thou, qu'il avait l'imagination très-vive[2], avec Malherbe, que ses fictions ont quelquefois de la grandeur, et qu'il fut animé de cette fureur, possédé de cet enthousiasme qui fait les véritables poètes[3]. Mais il a plus d'imagination et de feu que de génie. S'il a mérité de tomber au second rang, cela tient surtout à ce que, n'ayant rien créé, l'intérêt de ses ou-

[1] *Lettre sur la Xe sat. de Boileau.* — [2] L. LXXXII. — [3] Si l'on en croit Guéret, *Parnasse réformé*, cité par Ad. Baillet, dans ses *Jugements des savants*, Paris, 1722, t. IV, Malherbe aurait avoué lui-même que sa sévérité était calculée.

vrages ne tient guères qu'à la forme. Trop souvent il a retourné le précepte judicieux de Chénier et fait sur des pensées antiques, sur des fables vieillies, ses vers nouveaux. Par les sujets qu'il traite et les idées qu'il exprime, il est grec en effet, trop grec, et peut avoir l'air d'un étranger.

Quant au style qu'il a donné à la poésie, particulièrement à la poésie élevée, objet de ces études, je veux le défendre contre des critiques, recommandées sans doute par de grands noms, mais qui pourtant manquent de justesse, parce qu'elles manquent de mesure, et non-seulement donnent du mérite réel de Ronsard une idée trop peu favorable, mais surtout lui assignent dans l'histoire de notre langue et de notre littérature, un rôle qui n'est pas tout-à-fait le sien.

Il est certain que l'on rencontre en lisant Ronsard, un grand nombre de mots qui n'ont plus cours, et, si l'on donnait une édition critique de ses œuvres, le glossaire qu'on devrait y joindre, pour les rendre intelligibles à tout le monde, serait assez étendu. Les vers de Boileau donnent une idée inexacte des éléments qui le composeraient, et de la place qu'y occuperaient les grands mots, le latin et même le grec. Ronsard a parlé latin, mais rarement, si on le compare à la plupart de ses contemporains, même à Rabelais et à Montaigne. Il a parlé grec : on doit s'y attendre d'un rival d'Homère et de Pindare au seizième siècle, de Ronsard surtout, qui, trompé par son imprudent mépris pour le *populaire,* ne connaît pas assez cette crainte qui arrêta, comme je l'ai dit, l'invasion des mots grecs dans les livres comme dans le langage familier : la crainte de n'être pas compris. De 1545 à 1555, un tel danger n'est pas fait pour l'arrêter : il lui importe si peu que les ignorants donnent à ses vers leurs suffrages! Et d'ailleurs, Muret commentera ceux que le roi n'aura pas compris. A cette époque, un certain nombre de mots grecs paraissent dans ses poésies; ils ne sont cependant pas assez nombreux pour qu'on renonce à les compter; on a mauvaise grâce peut-être à rappeler toujours les mêmes, et surtout à les chercher dans des œuvres qui ne furent jamais prises au sérieux, telles que le dithyrambe chanté en l'honneur de

Cléopâtre de Jodelle et du bouc d'Arcueil. Si les puristes cherchaient dans de tels vers un texte à de sévères critiques, ils partageraient le ridicule des réformés, qui gravement y découvrirent un sacrilège. A partir des *Amours de Marie*, ces néologismes deviennent très-rares; ils n'ont donc été que l'erreur de la jeunesse de Ronsard; les diminutifs et les mots composés qu'il multiplie nous appartiennent comme aux Grecs; parmi ceux qu'il a risqués, en dehors de toute règle, quelques-uns ont été acceptés par l'usage[1], et, chose singulière! il est arrivé que l'usage a préféré le mot grec lui-même à la traduction que Ronsard avait eu le scrupule de nous en donner.

Les défenseurs de notre vieille langue seraient peut-être moins sévères pour Ronsard, si, à côté de quelques mots *mendiés*, selon l'expression du poète[2], des langues anciennes, ce glossaire leur montrait une foule de mots qu'ils ont lus dans les Trouvères. Ce ne sont pas les poètes hellénistes de la Pléiade qui ont trouvé ces expressions trop basses, pour la poésie; ils savent, eux, comme leurs maîtres, que le style le plus familier peut avoir sa noblesse; et ils ont trop dit que la langue est pauvre, pour songer à l'appauvrir, comme feront les précieuses, par un purisme trop exclusif. Ronsard dit, il est vrai, qu'il faut puiser aux sources antiques; mais qu'on le sache bien: lui, qui pourtant connaît les langues étrangères, l'anglais, l'allemand et peut-être l'espagnol, lui qui parle l'Italien aussi bien que personne en France, et a si souvent imité Pétrarque, Ronsard, comme Henri Estienne, ne veut pas que la France s'abaisse à parler le langage des étrangers; notre langue demandera les richesses nouvelles aux langues anciennes, dont elle est fille, et qui sont d'ailleurs comme un trésor commun où chacun peut sans déshonneur revendiquer sa part d'héritage; mais, plutôt que de se rési-

[1] Ronsard nous a donné le mot *ode* comme Baïf ceux d'*épigramme* et d'*élégie* (Génin, *Variations du langage français*, p. 99). Il est aussi le premier qui ait dit *sympathie* (Muret, Commentaire, *Am.*, I, 197). « Tu pourras aussi *à la mode des Grecs*... adjouter un u après un o pour faire la ryme plus riche et plus sonnante, comme *troupe* pour trope..... » (*Art poëtique*, p. 844.) — [2] *Avidité* par exemple est un mot *mendié* du latin. T. III, p. 99.

gner à l'orgueilleuse aumône de rivales qui ne la valent pas, elle se fera des emprunts à elle-même. Oui, Ronsard est *philocelte* aussi, comme Estienne et Pasquier, comme Fénelon et Labruyère, comme Courrier; il prend la défense des expression vieillies qu'il faut rajeunir, de celles qu'on pourrait emprunter au vocabulaire de la chasse et des métiers, et même aux dialectes provinciaux de la vieille France [1]. Il est moins étranger qu'on ne le disait, ce poète, qui aime à parler comme on parle en Picardie et en Vendômois [2], et, pour traduire Homère, n'hésitera pas à employer la langue qu'il a apprise de sa nourrice!

Ses tournures, comme ses expressions, exigent quelquefois aussi un commentaire, mais guères plus souvent que celles de Chénier; il a des inversions, des phrases suspendues et prolongées, des appositions, certains abus des pronoms relatifs et de l'infinitif employé comme un nom, qui jettent sur ses phrases de l'embarras et causent une certaine obscurité. Et néanmoins, sa phrase n'est pas moins vive, moins nette, moins française assurément que les savantes périodes remises en honneur par l'école latine du seizième et du dix-septième siècle.

[1] T. VIII, p. 444.

Je fis des mots nouveaux, je restauray les vieux.

Art poétique, p. 831, 833 : « Tu ne desdaigneras les vieux mots françois... Tu ne rejetteras point les vieux mots de nos romans, ains les choisiras avecques meure et prudente élection. Tu practiqueras bien souvent les artisans de tous mestiers, comme de marine, vènerie, fauconnerie, et principalement les artisans de feu, orfèvres, fondeurs, mareschaux, minérallicrs, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons avecques les noms propres des mestiers. » — V. pass. *Am.*, II, p. 377 : « *Envis*, dit Belleau, vieil mot françois. » *Poèmes*, L. VI, 1567, f° 21 : « *Faitifs*, vieil mot françois, qui signifie bien et proprement faitz. » ibid. L. VII, f° 27 : « *ahert*, tenant bien, fort vieil mot, qui vient du latin *adhærere.* » T. III, p. 47: « *Huche*, vieil mot françois. » p. 126 : « *mehaigne*, perclus. Nos critiques se moqueront de ce vieil mot françois; mais il les faut laisser caqueter. » — Sur les dialectes, v. T. III, p. 27, X, p. 834. — [2] *Hymne de Calaïs*, 1556, p. 21, note : *astelles* (on dit *ételles*) est un mot de Vandomoys qui signifie autant que σχίζαι en grec : ce sont petits coupeaux de bois fandus en long et menu qu'on appelle à Paris des esclatz. » — *Franciade*, T. III, p. 60 : « *Criailler*, mot fort usité en Vandomoys. » — p. 84 : « *Bers*, berceau, mot vendomois. »

Il est temps de revenir aux grands mots; c'est ici qu'on a été le plus injuste pour Ronsard. Avant lui, jusqu'à Villon, jusqu'à Marot, tout le monde en convient, la poésie s'élève rarement, il déclare qu'elle rampe, et, plein de confiance en lui-même, il promet à la France qu'il ne la laissera pas ramper davantage. La passion seule donne la force des grandes entreprises; mais elle ne connaît pas de mesure: serons-nous surpris, si Ronsard trouve vulgaire ce qui est naïf et familier, et cherche la grandeur ailleurs que dans la simplicité? Alors, il semble que la poésie latine, je parle de celle qui, sous les empereurs, cessa de s'inspirer de la Grèce, devait l'attirer par ses défauts autant que par ses véritables mérites. Mais Ronsard ne se laisse gagner ni par l'antithèse ni par l'hyperbole: de Virgile, qui fut l'étude de sa jeunesse, au lieu de descendre jusqu'à Lucain, il remonte jusqu'à Homère; il se souvient parfois de Sophocle, jamais de Sénèque; en empruntant à Stace pour son *Bocage royal* le titre de ses *Mélanges, Silvæ*, il se défend d'avoir voulu lui ressembler[1]; et, s'il écrit des satires, il saura, pour qu'elles ne soient pas inutiles, imiter l'enjouement d'Horace plutôt que l'aigreur du Juvénal[2]. Il n'a pour modèles que les grecs, ou, parmi les latins, ceux qui les ont imités.

Un jour[3] (et ainsi je finirai par la plus gracieuse de ses fictions), des étrangères qu'un jeune homme conduit, viennent à lui dans une vallée. Elles sont belles; on devine qu'elles sont nobles; mais, sans doute, une grande infortune les a frappées, car leurs cheveux en désordre sont couverts de poussière; et, pour rattacher sur leur épaule les lambeaux de leurs robes, c'est le buisson du chemin qui leur a fourni ses épines. Hélas! ce sont les Muses chassées par la victoire des Turcs: elles errent dans toute l'Europe, sans autre espoir que la pitié des rois

[1] Stace entre les Romains nous en montra la voye...
Beaucoup plus empoullé que plein de majesté.

[2] à la mode d'Horace,
Et non de Juvénal, qui trop aigrement passe...

[3] T. IV, p. 274 *(Dialogue entre les Muses deslogées et Ronsard.)*

et des peuples, et viennent supplier Ronsard qui leur doit sa gloire, d'obtenir pour elles la protection d'Henri III.

Ces Muses, pour qui Ronsard réclame de la France un asile et les honneurs qui leur sont dus, demandez-leur qui elles sont et d'où elles viennent :

> Grèce est nostre pays, Mémoire est nostre mère.

Jadis les hommes leur ont élevé des autels ; les forêts et les fontaines leur étaient consacrées ;

> Nostre mestier estoit d'honorer les grands Rois,
> De rendre vénérable et le peuple et les lois,
> Faire que la vertu du monde fust aimée,
> Et forcer le trespas par longue renommée,
> D'une flame divine allumer les esprits,
> Avoir d'un cœur hautain le vulgaire à mespris,
> Ne priser que l'honneur et la gloire cherchée,
> Et tousjours dans le ciel avoir l'ame attachée.

On voit quelle haute idée ces Muses de la Grèce ont gardée de leur rôle parmi les hommes ; inspiré par elles, Ronsard ne craindra pas de ressembler aux poètes frivoles qu'il a condamnés ; mais elles lui apprendront à ne pas prendre l'ampoule pour la majesté. Jeune, il ira, sur les traces d'Eschyle et de Pindare, jusqu'à l'emphase ; mais il n'ira pas, avec Lucain, jusqu'à l'enflure, avec Juvénal, jusqu'à la déclamation. Dès que les années auront refroidi cette première ardeur, il sera le premier à condamner ceux qui se perdent dans la nue, à marquer, entre les *fredons* de Mellin de Saint-Gelais et le *tonnerre* de Dubartas, le milieu où désormais on se tiendra :

> Ny trop haut ny trop bas, c'est le souverain style.

Il doit aux Grecs ce sentiment de la mesure, ce désir, sinon cet art, d'être familier sans être bas, de s'élever sans cesser d'être naturel.

Ce qui manque à notre poète, plus que l'invention, plus que la sûreté du goût, plus que le respect des formes et du génie de la langue, c'est la lenteur et la patience du travail. En vain se glorifie-t-il de n'avoir rien fait qui ne fût *bien poli,*

ses poésies sont inégales et, prolixes, parce qu'elles ont été composées trop vite; il ne sut jamais prendre le temps d'être court, se hâter lentement, se borner, et à ce titre, Boileau ne pouvait lui faire grâce. Plus tard, de sang froid, il sentit lui-même que ses œuvres avaient besoin d'être corrigées; il les corrigea sans pitié, sans relâche; peine perdue : les vers français, avec leurs rimes alternées, ne peuvent être corrigés qu'au moment où on les compose; mal faits, on ne les refait pas. Et d'ailleurs, la forme nouvelle que Ronsard substitue à l'ancienne, est, comme elle, improvisée; elle est plus correcte, mais elle ne saurait être précise. Cette fécondité hâtive, funeste, qui valut à Scudéry les sarcasmes de Boileau, a perdu comme lui tous nos poètes jusqu'à Malherbe, ceux de la Pléiade comme les Trouvères; je ne parle pas de Jodelle, ce Sophocle ou plutôt ce Hardy, qui écrivait une pièce en quatre jours et traduisait en deux mille vers le commencement d'une harangue de Lucain; mais, quoi que Régnier prétende[1], Dubellay lui-même est *trop facile;* Ronsard et Dubartas aussi. La patience, malgré la définition de Buffon, n'est pas le génie; mais, aux œuvres que le génie a créées, elle seule donne cette perfection du style qui assure l'immortalité d'un livre, celle d'un poëme surtout. Malherbe, envers qui la nature n'avait pas été prodigue, raturait chacune de ses odes plusieurs années; elles naissaient tard, elles vivront toujours :

> Ce que Malherbe écrit dure éternellement;

Ronsard, entraîné par l'inspiration,

> Esparpile ses vers comme fueilles au vent,

et le vent a dispersé ces feuilles bientôt flétries: elles ne reverdiront pas.

[1] *Sat.* IX, v. 24. C'est la satire qui se termine par ce bel hommage rendu à Ronsard :

> Mais Rapin, à leur goût, si les vieux sont profanes,
> Si *Virgile, le Tasse et Ronsard* sont des ânes,
> Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
> Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

Ainsi, les vers de Ronsard méritaient de tomber tôt ou tard dans l'oubli qui semble être à jamais leur partage. Je n'ai point de peine à m'y résigner : les richesses de notre littérature classique sont telles qu'on a mauvaise grâce à détourner sur des beautés contestées, vieillies, l'attention publique.

Mais, pour la critique, le temps de la sévérité calculée est passé aussi bien que celui de l'admiration passionnée. Elle ne doit être partiale ni comme Pasquier, ni comme Malherbe. Ronsard n'est plus un modèle pour personne ; une école nouvelle ne cherche même plus dans ses ouvrages, comme à l'époque où en parlaient M. Saint-Marc Girardin, M. Sainte-Beuve et M. Chasles, des excuses pour les témérités de sa poétique. Rien n'empêche que, rendant au poète une exacte justice, en même temps que l'on constate les défauts pour lesquels il est tombé, on tienne compte des mérites qui l'avaient élevé et surtout des services qu'il a rendus à la langue.

Imitateur des Grecs, Ronsard ouvre la voie à Racine, à Fénelon, à Chénier.

Emule d'Homère et de Pindare, quel que soit le mérite de son *Iliade* et de ses odes, la France lui doit le langage de la poésie élevée.

A ce titre, ses essais homériques et pindariques, ses poèmes du style noble en général, bien qu'ils soient les moins lus, et, j'en ai fait l'aveu, les moins lisibles de tous ses poèmes, méritaient, par la place qu'ils occupent dans l'histoire de notre littérature, une étude particulière. Je l'ai entreprise avec je ne sais quel sentiment d'involontaire compassion ; je l'ai continuée avec respect, quelquefois avec amour. J'ai laissé voir, j'ai montré même les imperfections de ces ouvrages, mais j'ai cherché à les excuser en les expliquant, avec l'espoir de prouver surtout que Ronsard ne fut pas tout-à-fait indigne des éloges qui lui furent prodigués, que, malgré sa chûte, ses efforts n'ont pas été stériles, et que l'influence salutaire de ses exemples a survécu même à sa gloire.

Non, les instincts de L'Hôpital, de Pasquier, de Montaigne, de Régnier, de Ronsard lui-même, ne les ont pas trompés : on avait raison d'estimer, plus que les sonnets,

plus que les églogues, l'ode sur les Muses, les Hymnes et ce qu'on espérait de la *Franciade*. La poésie sérieuse que le génie de la Grèce a inspirée, tient parmi les œuvres de Ronsard le premier rang. Ce n'est pas elle qui le fait revivre dans nos recueils modernes, mais c'est elle qui fait connaître son véritable génie; c'est par elle qu'il fut grand aux yeux de ses contemporains, utile à ceux qui l'ont suivi, et qu'il garde dans l'histoire sa place, assez voisine des plus illustres.

Balzac dit que Ronsard ne fut pas un poète, mais le commencement d'un poète: oui, le commencement de Malherbe et de Corneille, aussi bien que de Chénier. Or, si dédaignés que soient ses ouvrages à côté de ceux des poètes qui l'ont suivi, c'est beaucoup de penser qu'il leur façonna l'instrument dont ils se servirent, et que, sans lui, ils n'auraient pas été ce qu'ils furent. Peu importe qu'ils l'aient méconnu eux-mêmes, et que nous le placions aussi fort au-dessous d'eux. C'est la loi de la vie que, dans les arts comme en toutes choses, chacun de nous ne travaille pas seulement pour sa propre gloire. Mais, après ceux que la perfection de leurs ouvrages élève au-dessus de tous les autres, les plus dignes d'estime ne sont pas ceux qui se maintiennent au second rang, mais ceux qui ont frayé la voie pour atteindre au premier. Cet honneur est bien obscur pour celui que son siècle égalait à Homère, à Pindare, à Virgile, et qui se proclamait lui-même le roi des poètes. Du moins, je voudrais espérer qu'on ne le lui contestera plus.

APPENDICE.

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES.

I. ÉDITIONS DES OEUVRES DE RONSARD.

1. Difficultés et importance de ces recherches.

Du vivant même de Ronsard et pendant les quarante-cinq années qui ont suivi sa mort (1585-1630), il a paru de ses œuvres, soit séparées, soit réunies, des éditions très-nombreuses : la liste n'en a jamais été dressée. Les contemporains même qui nous ont laissé l'histoire de sa vie, n'ont pas songé à y joindre celle de ses ouvrages ; et, lorsqu'on essaie de fixer la date de chacun d'eux, on a beaucoup de peine à recueillir çà et là, dans le texte même, dans les titres, la vie des personnages auxquels sont adressées les dédicaces ou le journal des évènements auxquels le poète fait allusion, dans les privilèges royaux reproduits en tête des volumes, dans la *Vie de Ronsard* par Binet et son Oraison funèbre par Duperron, enfin dans les avertissements des commentateurs ou des libraires qui ont publié les éditions posthumes, des indications trop peu nombreuses et trop peu précises. Il est indispensable de rechercher les éditions originales, qui seules peuvent nous apprendre ce qu'elles contiennent et en quelle année elles ont paru.

Ces recherches, comme j'ai déjà essayé de le faire sentir (chap. III, I), ont leur importance. Si l'on veut connaître l'histoire de notre langue

poétique depuis la mort de François I jusqu'aux temps de la ligue, c'est aux œuvres de Ronsard surtout qu'il faut la demander ; or, les éditions posthumes et même les dernières éditions originales ne nous la donneraient que d'une manière inexacte, puisqu'elles ont été corrigées et refondues. On se tromperait souvent si, pour juger la poésie française du temps de Henri II, on étudiait Ronsard dans l'édition de 1584 ou dans celle de 1623. Il faut suivre le poète pas à pas, relire ses œuvres dans l'ordre où il les a faites, voir comment il a successivement condamné, modifié ses premiers ouvrages, et, peu à peu, changé d'idées, de goût, de style, de langue.

Il ne conviendrait pas d'appliquer à la réimpression d'ouvrages qui nous intéressent moins encore par leur valeur propre que par la place qu'ils occupent dans l'histoire d'une langue qui se forme et d'une littérature qui s'essaie, les principes qui paraissent devoir présider à celle des monuments plus parfaits des siècles classiques.

Si les éditions successives que Corneille, par exemple, nous a données de ses tragédies, présentent des variantes, les vers qu'il a condamnés peuvent par aventure mériter qu'on les regrette, et nous devons dans un commentaire signaler ces tâtonnements et ces scrupules du grand poète ; mais assurément nous n'aurions pas le droit de revenir sur les corrections qu'il a faites, et la forme définitive qu'il a donnée à sa pensée doit être respectée par nous comme le dernier mot de son génie et son art.

Il n'en est pas ainsi pour le poète qui nous occupe ; si le temps était venu d'offrir au public une édition complète de ses œuvres, destinée à bien faire connaître son esprit et surtout son rôle, j'estime que les corrections qu'il a faites sous Henri III à des œuvres publiées depuis trente ans mériteraient de même d'être conservées, parce qu'elles ont aussi leur date, leur prix ; mais leur place est secondaire, et, comme sujet d'une étude à la fois littéraire et historique, les odes pindariques, les *Amours de Cassandre* et *de Marie*, la *Franciade* doivent être reproduits avec la forme, le style, la langue, l'orthographe que ces ouvrages avaient en 1552, en 1556, en 1572, sous Henri II et sous Charles IX ; c'est-à-dire tels qu'ils furent composés sous l'influence des circonstances présentes, et tels qu'en retour ils exercèrent sur le goût public, sur les tendances de l'école, une influence dont il serait si précieux pour la critique de pouvoir se faire une idée tout-à-fait exacte.

A ce titre, les éditions qui ont paru sous le règne de Henri II doivent être recherchées avec un soin particulier. Malheureusement,

il est presque impossible de les réunir et même de les connaître toutes : car celles qui font défaut sur le catalogue des bibliothèques ne sont indiquées dans aucun dictionnaire biographique ou bibliographique : ni Lacroix du Maine et Duverdier, ni Goujet, ni Brunet ne paraissent y avoir songé. J'ai fait ce que j'ai pu pour combler cette lacune ; mais, quoiqu'on m'ait souvent aidé dans cette œuvre de patience, il me reste encore aujourd'hui beaucoup à faire.

2. Éditions publiées du vivant de Ronsard (1550-1584).

1550(?). Il ne me sera même pas possible de fixer la date du premier recueil publié par Ronsard : on peut seulement affirmer qu'il contenait des odes, et qu'il parut après la *Défense et Illustration de la langue française* de Joachim Dubellay (1549), mais avant les *Amours de Cassandre* (1552), puisque ces amours sont réunis au *cinquième livre* des Odes. On peut même supposer que ce fut en 1550, parce que les odes « au roy Henry II sur les ordonnances faictes l'an MDL » et « à luy-mesme sur la paix faicte entre luy et le roy d'Angleterre, » la même année (on sait que cette paix fut proclamée le 24 mars), qui sont maintenant les premières, celle-là du 5e et celle-ci du 1er livre, sont les deux premières de celles qui furent publiées pour la première fois en 1552. Ce fait permet de conjecturer que les quatre premiers livres avaient été publiés un peu avant les ordonnances et le traité de paix, et que, depuis cette époque jusqu'en 1552, Ronsard n'avait pas publié de recueil nouveau. Le livre eut probablement pour éditeur Maurice de la Porte, que Lacroix du Maine désigne comme l'un des deux libraires habituels de Ronsard, ou sa veuve, chez qui ces *quatre premiers livres des Odes* paraissent de nouveau en 1555, in-8°. J'en reproduirai plus bas la préface.

1552. Vers la fin de 1552 (le privilége date du 6 septembre de cette année), Ronsard publia (Paris, ve Maurice, 8°) ses *Amours* (c'est-à-dire les sonnets à Cassandre), *ensemble le cinquiesme livre de ses Odes* (dix odes, I, 1, 10, V, 1, 2, 3, 4, 8, 9, 10), et « *Bacchanales* ou folastrissime voyage d'Hercueil près Paris, dédié à la joyeuse troupe de ses compagnons, fait en 1549. » J'ai déjà dit qu'à la prière de Ronsard le libraire a joint au volume la musique notée de la plupart des sonnets et chansons contenus dans les Amours[1].

1553. L'année suivante, le même libraire (ve Maurice, 8° Privil.

[1] Ces détails me sont donnés par mon collègue M. Belot, d'après l'exemplaire de la bibliothèque d'Orléans.

de Paris, 18 mai 1553. *Acheré d'imprimer le 24 de may*), publie de nouveau les *Amours de P. de Ronsard, Vandomois*, cette fois « nouvellement augmentés par lui et commentés par Marc-Antoine de Muret. » A la fin du livre (p. 247, 266), paraissent pour la première fois l'ode 21 du L. IV, qui célèbre la réconciliation de Ronsard avec Mellin de Saint-Gelais (de ce moment, le triomphe de la Pléiade cesse d'être contesté à la cour), et l'ode 17 du L. I (*Mignonne, allons voir si la rose*), qui, aux yeux de la postérité, a plus fait pour la gloire du poète que l'ode à L'Hôpital publiée l'année précédente.

1555. (Privil. de Fonteinebleau, janvier 1553, c'est-à-dire 1554). Les *Hymnes* de P. de Ronsard Vandomois; à très-illustre et révérendissime Odet cardinal de Chastillon. Paris, André Wechel, 4°. (Hymnes du Roy, de la Justice; le Temple de mess. le connestable et des Chastillons; H. de la Philosophie; Prière à la Fortune; Les Daimons; H. du Ciel, des Astres, de la Mort, de l'Or; Hercule Chrestien; épistre à Pisseleu; épitaphes de Loyse de Mailly et Artuse de Vernon.)

Hymne de Bacus (avec la version latine de J. Dorat). Paris, Wechel, 4°.

1556. *Le second livre des Hymnes*.... a très-illustre princesse Mad. Marguerite de France, seur unicque du Roy et duchesse de Berry. Paris, Wechel, 4°. (H. de l'Eternité, de Calais et de Zetes, de Pollux et de Castor; épistre a très ill. prince Charles Cardinal de Lorraine; élégie à Chretople de Choiseul.)

Nouvelle continuation des Amours de P. de Ronsard, Vendomois. Paris, Vincent Sertenas, pet 8°. — Ce sont les *Amours de Marie*, dont quelques pièces figurent maintenant parmi les *Elégies* et les *Gayetez*.

1558. *Exhortation pour la Paix*...., Paris, A. Wéchel. 4°.

Exhortation au camp du Roy pour bien combatre le jour de la bataille. Ibid 4°. (Ces deux pièces paraissent la même année traduites en latin, par Bouillon et d'Aurat).

1559. *La Paix*, au Roy, ibid. 4°. (Nouveau privilége de *Reins*, 11 juing 1557.) Ce poème est suivi de la *Bienvenue de monseigneur le Connestable* et *Envoy des chevaliers aux dames*, au Tournoy de ms. le Duc de Lorreine.

Chant de Liesse, au Roy, ibid. 4°.

L'Hymne de très illustre prince Charles cardinal de Lorraine, ibid. 4°.

Chant pastoral sur les nopces de monseigneur Charles, duc de Lorraine, et madame Claude, fille II du Roy. Ibid. 4°. C'est la 3e églogue. Ronsard devient tout-à-fait poète de cour.

Discours à très hault et très puissant prince monseigneur le Duc de Savoye; Chant pastoral à mad. Marguerite, duch. de Savoye. Plus, *XXIV inscriptions* en faveur de quelques grands seigneurs, lesquelles *devoyent servir* en la comédie qu'on *espéroit* représenter en la maison de Guise par le commandement de monseigneur le révérendissime cardinal de Lorraine. Paris, Robert Estienne, 4°. — Sur ces entrefaites, Henri II avait été tué par Montgommery, et Ronsard mit en tête du recueil cet « advertissement au lecteur » : « Amy lecteur, je te supplie de croire que tout ce petit recueil estoit composé avant la mort du feu Roy, et différé d'imprimer à cause de la commune tristesse où toute la France estoit, pour le regard d'un si piteux accident. Maintenant il sort en lumière pour estre receu de toy, s'il te plaist, d'aussi bonne volonté que de bon cueur je te le présente. » Le privilège, daté de Villiers-Costerets, 23 febvrier 1558, est accordé par le roi « à maistre Pierre de Ronsard, *conseiller et aumosnier ordinaire* dudict sieur et de madame de Savoye... »

Suyte de l'Hymne de très illustre prince Charles cardinal de Lorraine. Ibid. 8°. — Ouvrage publié aussi après la mort du roi, comme l'indique le premier vers d'un *Sonet à la Royne mère*.

Depuis la mort du bon prince mon maistre.

1560. Il est à présumer que le catalogue précédent offre bien des lacunes. Car le privilège accordé par François II (Saint-Germain en Laye, 20 septembre 1560) « à nostre amé et féal conseiller et aulmosnier ordinaire maistre P. de R. » dit que, malgré les privilèges antérieurs, « plusieurs imprimeurs et libraires » ont « si mal et si incorrectement » imprimé les œuvres du poète qu'à peine a-t-il pu les reconnaître. En conséquence, il se décide à les réunir dans une édition complète et authentique.

C'est la première édition des *Œuvres* de Pierre de Ronsard, *gentilhomme* vandomois. Elles parurent à Paris, chez Gabriel Buon, en quatre volumes de petit format, *entièrement* revues et corrigées, *grandement* augmentées et amplifiées, comme nous l'apprend le privilège. Le tome I (*achevé d'imprimer* le 29 nov. 1560) contient ses *Amours* « divisées en deux parties, » commentées, l'une par Muret, l'autre par Belleau; le second livre est beaucoup plus considérable que dans l'éd. de 1556. Le T. II contient les cinq livres d'*Odes*, dédiées au roi Henri II. Je n'ai jamais vu les T. III et IV; mais l'acte notarié imprimé en tête des autres nous apprend qu'ils contiennent 1° les *Poesmes*, en cinq livres, 2° les *Hymnes*, en deux livres. Nous con-

naissons les Amours, les Odes, les Hymnes; sous le titre vague de *Poesmes*, Ronsard comprend tous les ouvrages qui ne rentrent encore dans aucune catégorie nettement déterminée. Peu à peu, ils se classèrent et formèrent des recueils particuliers, les Eglogues, les Elégies, les Mascarades, les Gayetez, les Epitaphes; et voilà comment les *Poesmes* qui avaient cinq livres en 1560 et sept en 1569, n'en ont plus que deux dans les éditions posthumes.

Ce recueil des *OEuvres*, publié durant le règne éphémère qui sépara du règne de Henri II la régence de Catherine de Médicis et le règne de Charles IX, est particulièrement précieux. Il résume, avec le recueil des Œuvres de Dubellay, qui ne survécut pas à Henri II, l'histoire de la révolution poétique opérée par les élèves de Daurat. A partir de ce moment, la brigade se disperse, et elle cesse de régner sans partage sur l'opinion publique.

1562. Cette année, parurent à Paris, chez Gabriel Buon, in-4°, plusieurs pièces de 8 à 70 pages de texte :

Elégie de P. de Ronsard Vandomois *sur les troubles d'Amboise*, 1560. (A G. des Aultels, gentilhomme Charollois). Est-ce l'édition *princeps?*

Institution pour l'adolescence du Roy très chrestien Charles, neufviesme de ce nom.

Discours des misères de ce temps. A la Royne mère du Roy.

Continuation du discours des misères de ce temps. — *Epistre* (*Cinq semaines après la mort....*) — *Responce* de P. de R. gentilh. Vand. *aux injures et calomnies de je ne scay quels prédicans et ministres de Genève.*

1563. *Remonstrance au peuple de France.*

Ces ouvrages de Ronsard ont été très-souvent réimprimés à Paris et à Lyon; j'en ai vu des éditions de 1563, 1564, 1565, 1572, etc. On les lisait encore, séparés des œuvres purement littéraires, au temps de la Ligue et jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

Bayle, Goujet et d'autres ont parlé des réponses faites par les protestants; la bibliothèque Mazarine en possède une collection curieuse, mais très-incomplète, si l'on en juge par les titres dont Ronsard lui-même nous a fait dans son *Epistre* une longue énumération. Je n'ai sur ce point rien de nouveau à dire.

1565. *Abrégé de l'art poëtique françois.* A Alphonse Delbene, abbé de Hautecombe en Savoye. Paris, G. Buon, 4°. — Ouvrage réimprimé isolément, comme ceux qui précèdent, jusque sous Louis XIII.

Elégies, Mascarades et Bergerie, par P. de R. gentilh. vand. A la

maiesté de la Royne d'Angleterre. Paris, G. Buon, 4°. — Ce volume renferme une épître en prose et une élégie à la reine Elisabeth, une élégie à *mylord Robert Du-dlé, conte de L'encestre*, la *Bergerie* (dédiée à Marie Stuart), plusieurs élégies, épitaphes, sonnets, mascarades, et deux odes *(Si i'avois un riche thrésor. — O Seigneur Dieu, nous te louons.)*.

1567. 2e édition des œuvres : les *OEuvres* de P. de R. gentilh. vand. *rédigées en six tomes*, chez G. Buon, 4 vol. in-4°. (C'est encore le privilège de S. Germain, 20 sept. 1560 ; les bénéfices en sont accordés à Buon « pour huit ans, à commencer du 4e *jour d'avril* 1567 que lesdites œuvres ont esté achevées d'imprimer. ») T. I, les *Amours*, deux livres, commentés par Muret et Belleau. T. II, les *Odes*, en cinq livres. T. III, 1er, 2e, 3e livres des *Poèmes ;* Livre d'*Epitaphes ;* Livre de *Sonets ;* Abrégé de l'*Art poëtique*. T. IV, les *Hymnes*. T. V, les *Elégies*, en quatre livres, et les *Mascharades*. T. VI, *Discours des misères de ce temps*, toutes les poésies rapportées à la date de 1562 et 1563 ; Elégie *(Comme celuy qui voit...) ; Epistre au Lecteur ;* Paraphrase du *Te Deum*.

1569. *Le sixiesme et le septiesme livre des Poèmes*. Paris, Jean Dallier, in-4°. *(Acheve d'imprimer le premier jour d'aoust.)* Des œuvres légères de toute sorte, poésie de cour, poésie improvisée : *Cartel fait promtement* contre l'amour mondain ; autre cartel, *fait promtement* pour l'amour ; cartel *fait promtement*, envoyé à leurs majestés par le Nain des huit chevaliers estranges ; *Epitaphe promtement fait* du jeune la Chastre ; stances *prontement faites* pour jouer sur la lyre ; chansons ; mascarades ; odelettes ; le *Chat*, le *Soucy*, la *Salade*, l'*Ombre du cheval*. De jolies petites pièces : l'*Amour oyseau*, le *Rossignol*, et le *Chant triomphal (pour jouer sur la lyre!)* de Montcontour.

1571. 3e édition des *OEuvres*. Paris, G. Buon, 4 pet. vol. Même division en six parties que dans l'édition de 1567. Les Poèmes sont augmentés des deux livres publiés en 1569. (L. 4 et 5, parce que le livre d'épitaphes et le livre de sonnets ne sont plus comptés avec les autres.)

1572. *Les quatre premiers livre* (sic) *de la Franciade*. Au roy Très chrestien Charles neufième de ce nom, par P. de R. gentilh. vand. Paris, G. Buon, in-4°. (Privil. de 1560. Concession de six ans faite à Buon. « *Acheve d'imprimer le* 13 *de septembre.* »)

1573. 4e Ed. des *OEuvres*. Paris, G. Buon, pet. 8°, *six tomes*. La *Franciade* est réunie dans le sixième au Discours des misères de ce temps. (Je n'ai pas eu cette édition entre les mains.)

1574. *Le Tombeau du feu roy très chrestien Charles IX*, prince tres débonnaire, très vertueux et très éloquent, par P. de R. *aumosnier ordinaire* de S. M. (et autres excellents poëtes de ce temps). Paris et Poictiers, 4°.

1575. *Les Estoilles*, à M. de Pibrac, et deux responses à deux élégies envoyées par le feu roy Charles à Ronsard, outre une ode à Phébus pour la santé dudit seigneur roy. Puis, un discours au roy Henry troisiesme à son arrivée en France. Paris, G. Buon, 4°. (Ce volume contient encore une Ode au roy Ch. IX, « luy donnant un Léon Hébrieu. » On n'y trouve pas trace des beaux vers si connus :

L'art de faire les vers, dût-on s'en indigner...

Qui les a faits? je l'ignore. Mais il est certain que s'ils étaient de Charles IX, Ronsard les eût publiés avec les élégies qu'il publie ici.)

1578. 5e éd. des *OEuvres : en sept tomes, reveues et augmentées*. Paris, G. Buon, in-18. (Je ne connais pas non plus cette édition dont on m'assure que la Bibliothèque de Lyon possède un volume dépareillé.)

1584. 6e éd. des œuvres, dernière édition originale : Les *OEuvres* de P. de R. gentilh. vand., reveues, corrigées et augmentées par l'autheur. Paris, G. Buon, in-fol. *(Acheré d'imprimer le 4 janvier 1584.)*

Cette édition est précieuse entre toutes, puisqu'elle devait être l'expression dernière de la pensée de Ronsard. Elle n'est pas rare : on la trouve à la Bibliothèque impériale, à la Bibliothèque Mazarine et à celle de l'Arsenal.

1586. Il y faut joindre les *Derniers vers* de P. de R. Paris. G. Buon, 4°; Lyon, J. Pillehotte, in-16.

2. Éditions posthumes.

1586-7. Les *OEuvres* en dix tomes. (Je n'en connais que trois tomes dépareillés.) Paris, G. Buon, 5 vol. in-16. « Par grâce et privilége du Roy, il est permis à M. Jean Galandius, Principal du collége de Boncourt, de choisir et eslire tel libraire que bon luy semblera pour imprimer ou faire imprimer les *OEuvres* de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandomois, reveues, corrigées et augmentées *par l'autheur peu avant son trespas*, et mises en leur ordre *suyvant ses mémoires et copies...* » Le tome VI était imprimé le 20 novembre, et le tome II le 24 décembre 1586 ; l'édition ne fut complète qu'en 1787. Elle ajoute

aux œuvres déjà connues un assez grand nombre de pièces nouvelles, notamment, toutes les pièces mises en tête de chaque recueil, et où Ronsard en explique le titre et donne les règles du genre, plusieurs sonnets à Hélène, la préface de la *Franciade*, l'*Hymne à Mercure, etc.*

1592-1630. — Les éditions qui suivirent (Lyon, Soubras, 1592; Paris, Buon, 1597; ibid. 1604, toutes trois en dix tomes in-12; ibid, 1609, in-fol.; B. Macé, 1617, dix tomes in-12; Buon, 1623, deux vol. in-fol.; Hénault, puis Thiboust, 1629-30, dix tomes in-12), n'eurent qu'à reproduire l'édition donnée par Galland. Elles ajoutent cependant aux commentaires de Muret et de Belleau des commentaires nouveaux de Besly, le jurisconsulte, de Marcassus, et surtout de Nicolas Richelet, avocat au Parlement, et père du célèbre grammairien. Les notes prolixes dont ce dernier accompagna les *sonnets pour Hélène* et les cinq livres d'Odes sont fidèlement reproduites dans toutes les éditions, à partir de 1604. Il est souvent utile de les consulter.

Quant au texte même, les plus récentes de ces éditions ont le mérite de contenir quelques poésies qui n'avaient été publiées ni par Ronsard, ni par Galland, et un bien plus grand nombre de pièces et de fragments, que Ronsard avait (comme le dit l'éditeur de 1609) « pour certaine considération particulière retranchez à diverses fois, » et qui ne figurent pas dans les éditions de 1584 et de 1587. Par respect pour la mémoire du poète, les éditeurs ont eu la discrétion de mettre ce recueil des *pièces retranchées* « séparément en la fin des œuvres de sa dernière correction, et sans les y mesler en aucune façon. » Il est ainsi facile de voir combien Ronsard était sévère pour lui-même. C'est parmi les pièces condamnées que M. Sainte-Beuve a retrouvé ces jolis vers à l'Alouette;

> T'oseroit bien quelque poète
> Nier des vers, douce alouette?

au Rossignol:

> Gentil rossignol passager...

et l'*Amour oyseau*, et jusqu'à ce charmant sonnet:

> Je vous envoye un bouquet que ma main
> Vient de trier de ces fleurs épanies...
> Le temps s'en-va, le temps s'en-va, ma Dame:
> Las! le temps non, mais nous nous en-allons...

La plus belle de ces éditions posthumes est assurément celle de de 1623, dont M. de Sainte-Beuve a encore augmenté le prix par ce

qu'il en dit dans son livre et l'usage qu'il en a fait. Celle de 1629-30, à laquelle je renvoie toutes les fois que je ne puis plus vérifier mes citations dans les éditions originales, a le mérite d'être la dernière; aussi est-elle à-peu-près complète; mais elle est publiée sans luxe et assez incorrecte. Il faut se dire que le premier volume porte la même date que *Mélite;* Malherbe vient de mourir, mais Boileau va naître; désormais, on n'achètera plus les œuvres de Ronsard; on ne les lira plus guère; c'est la dernière fois qu'on les imprime: encore le fait-on avec peu de soin.

Bien que le recueil des *Pièces retranchées,* mis à la fin de ces deux éditions, soit très-considérable, il n'est pas complet, et ne dispense pas de recourir à un petit volume de date antérieure, que Brunet signale et qui est assez rare :

« Recueil des *sonnets, odes, hymnes, élégies et autres pièces retranchées* aux éditions précédentes des œuvres de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandomois, avec *quelques autres non imprimées* cy-devant. Paris, N. Buon, 1617, in-16. »

M. Sainte-Beuve y aura trouvé, sans doute, le sonnet à Daurat et le fragment qui terminent son édition des *Œuvres choisies.* Un certain nombre d'autres pièces n'ont pas été réimprimées dans l'édition de 1630. D'autres enfin l'ont été sans le titre et la dédicace, qui ont quelquefois la valeur d'un renseignement historique.

Plusieurs de ces pièces étaient réellement, selon la promesse de l'éditeur, publiées pour la première fois : ainsi, tel sonnet à Hélène, dans lequel Ronsard nous apprend que sa maîtresse avait passé une partie de sa jeunesse en Piémont, sans doute auprès de Marguerite de France; et un fragment de la traduction de *Plutus* (l'acte I, en 320 vers, et les 44 premiers vers de l'acte II). L'éditeur rappelle que cette comédie « n'a jamais esté mise sur la presse, » et ajoute « que ce fragment a esté recouvré *par le moyen de quelques-uns,* comme plusieurs autres pièces qui sont en ce recueil. »

Quoique le témoignage de *quelques-uns* ne puisse jamais inspirer une confiance bien grande, nous n'avons aucune raison de douter de l'authenticité de ce fragment. Il a tout au moins, comme la *Médée* de Lazare de Baïf (1539), l'intérêt d'une date (1545). Il est écrit en vers de dix syllabes, mètre qui convient mieux à la comédie qu'au poème épique, et la forme du dialogue y est assez vive. Je dois faire en passant cette remarque, que la traduction n'a rien de servile. Toutes les fois qu'un trait comique paraîtrait suranné, obscur, Ronsard ne se fait point faute, comme Racine, Molière, Regnard, lorsqu'ils tradui-

ront Aristophane ou Plaute, d'y substituer quelque plaisanterie analogue, plus facile à comprendre pour les spectateurs ; Carion n'éprouve aucun embarras à parler des marchands de Venise, du Grand-Turc, de frère Frappart et du clergé, de bien autre chose encore.

Parmi les pièces empruntées par cette seule édition aux éditions originales, la plus intéressante est la double préface qui avait été mise en tête de la première édition des odes. Cette préface et l'épître au lecteur de la *Franciade*, de 1572, complètent la Poétique de Ronsard, que nous avons trouvée éparse dans l'*Art poétique* de 1575, dans les pièces posthumes placées depuis 1587 en tête de chaque partie du recueil des œuvres, dans la préface, posthume aussi, de la *Franciade*, et, çà et là, dans ses poésies. A ce titre, ces deux morceaux méritent d'être plus connus, et trouveront naturellement leur place dans une étude consacrée, non-seulement à la poétique de Ronsard en général, mais, d'une manière plus spéciale, à ses essais dans le genre épique et lyrique. On ne peut guère renvoyer au texte qui est devenu très-rare ; une analyse n'en donnerait qu'une idée très-imparfaite, et je me suis décidé à les réimprimer.

J'ai cité dans l'avant-propos de cette étude les quatre éditions partielles publiées depuis 1824.

4. Préface de la première édition des Odes de Ronsard.

(Texte du Recueil de 1617.)

AU LECTEUR :

Si les hommes, tant de siècles passés que du nostre, ont mérité quelque louange pour avoir picqué diligentement après les traces de ceux qui, courant par la carrière de leurs inventions, ont de bien loin franchi la borne : combien d'avantage doit-on vanter le coureur, qui, galopant librement par les campagnes Attiques et Romaines, osa tracer un sentier inconnu, pour aller à l'immortalité? Non que je soy, Lecteur, si gourmand de gloire, ou tant tourmenté d'ambitieuse présomption, que je te vueille forcer de me bailler ce que le temps, peut estre, me donnera : tant s'en faut, que c'est la moindre affection que j'aye, de me voir, pour si peu, de frivoles jeunesses estimé. Mais quand tu m'appelleras le premier auteur Lirique François, et celuy qui a guidé les autres au chemin de si honneste labeur, lors tu me

rendras ce que tu me dois, et je m'efforceray te faire apprendre qu'en vain je ne l'auray reçeu.

Bien que la jeunesse soit tousjours eslongnée de toute studieuse occupation pour les plaisirs volontaires qui la maistrisent : si est-ce que dès mon enfance j'ay tousjours estimé l'estude des bonnes lettres l'heureuse félicité de la vie, et sans laquelle on doit désespérer ne pouvoir jamais attaindre au comble du parfait contentement. Donques, desirant par elle m'approprier quelque louange encores non commune, ny attrapée par mes devanciers, et ne voyant en nos Poëtes François chose qui fust suffisante d'imiter, j'allay voir les estrangers, et me rendi familier d'Horace, contrefaisant sa naïve douceur, dès le mesme temps que Clément Marot (seule lumière en ses ans de la vulgaire poësie) se travailloit à la poursuite de son Psautier, et osay, le premier des nostres, enrichir ma langue de ce nom Ode, comme l'on peut voir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le livre de Jaques Peletier du Mans[1], l'un des plus excellens Poëtes de nostre âge, affin que nul ne s'attribue ce que la vérité commande estre à moy. Il est certain que telle Ode est imparfaicte, pour n'estre mesurée, ne propre à la lyre, ainsi que l'Ode le requiert, comme sont encore douze, ou treize, que j'ay mises en mon Bocage[2], sous autre nom que d'Odes, pour ceste mesme raison, servans de tesmoignage, par ce vice, à leur antiquité.

Depuis, ayant fait quelques-uns de mes amis participans de telles nouvelles inventions, approuvans mon entreprise, se sont diligentez de faire apparoistre combien nostre France est hardie, et pleine de tout vertueux labeur, laquelle chose m'est agréable, pour voir, par mon moyen, les vieux Liriques si heureusement ressuscitez.

Tu jugeras incontinent, Lecteur, que je suis un vanteur, et glouton de louange ; mais si tu veux entendre le vray, je m'asseure tant de ton accoustumée honnesteté, que non seulement tu me favoriseras : mais aussi quand tu liras quelques traits de mes vers, qui se pourroient trouver dans les œuvres d'autruy, inconsidérément tu ne me diras imitateur

[1] V. p. 79, et plus bas, 5.7 de ces *Recherches*. — [2] Encore un problème à résoudre pour les bibliographes : Qu'est-ce que ce premier *Bocage* antérieur au *Bocage royal*, et dont Ronsard peut parler déjà dans une préface « mise au-devant de la première impression des Odes » ? Faut-il croire que les odes, avant d'être publiées isolément, avaient paru pour la première fois dans un recueil de poésies mêlées ? — Quant aux odes dont parle Ronsard dans ce passage, elles sont reléguées aujourd'hui parmi les *pièces retranchées*, où quelques-unes conservent encore le titre d'*Odes non mesurées*.

de leurs escrits : car l'imitation des nostres m'est tant odieuse (d'autant que la langue est encores en son enfance) que pour ceste raison je me suis éloigné d'eux, prenant stile à part, sens à part, œuvre à part, ne désirant avoir rien de commun avec une si monstrueuse erreur. Doncques m'acheminant par un sentier incogneu, et monstrant le moyen de suivre Pindare et Horace, je puis bien dire (et certes sans vanterie) ce que luy-mesme modestement tesmoigne de luy,

> Libera per vacuum posui vestigia princeps,
> Non aliena meo pressi pede.

Je fus maintes fois, avecques prières, admonnesté de mes amis, faire imprimer ce mien petit labeur, et maintes fois j'ay refusé, apprenant la sentence de mon sentencieux autheur,

> nonumque prematur in annum.

Et mesmement solicité par Joachim du Bellay, duquel le jugement, l'estude pareille, la longue fréquentation, et l'ardant désir de réveiller la Poësie Françoise, avant nous faible et languissante (j'excepte tousjours Héroët Scève, et Sainct-Gelais), nous a rendus presque semblables d'esprit, d'inventions et de labeur.

Je ne te diray à présent que signifie strophe, antistrophe, épode, (laquelle est tousjours différente du strophe et antistrophe de nombre ou de rime), ne quelle estoit la lire, ses cordes, ou ses cornes, aussi peu si Mercure la façonna de l'escaille d'une tortue, ou Polyphème des cornes d'un cerf, le creux de la teste servant de concavité resonnante : en quel honneur estoient jadis les Poëtes Lyriques, comme ils accordoient les guerres esmeues entre les Roys, et quelle somme d'argent ils prenoient pour louer les hommes. Je tairay comme Pindare faisoit chanter les Hymnes escrits à la louange des vainqueurs Olympiens, Pythiens, Neméans, Istmiens. Je reserve tout ce discours à un meilleur loisir; si je voy que telles choses méritent quelque briève exposition, ce ne me sera labeur de te les faire entendre, mais plaisir, t'asseurant que je m'estimeray fortuné, ayant fait diligence qui te soit agréable.

Je ne fais point de doute que ma Poësie tant variée, ne semble fascheuse aux oreilles de nos Rimeurs, et principalement des courtisans, qui n'admirent qu'un petit sonnet Pétrarquisé, ou quelque mignardise d'Amour, qui continue tousjours en son propos : pour le moins, je m'asseure qu'il ne me sçauroyent accuser, sans condamner premiérement Pindare, Autheur de telle copieuse diversitté, et outre que

c'est la sauce à laquelle on doit gouster l'Ode. Je suis de ceste opinion que nulle Poësie se doit louer pour accomplie, si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens, que pour estre inconstante et variable en ses perfections.

Il ne faut aussi que le volage lecteur me blasme de trop me louer : car s'il n'a autre argument pour médire que ce poinct là, ou mon orthographe, tant s'en faut que je prenne garde à tel ignorant, que ce me sera plaisir de l'ouyr japper et caqueter, ayant pour ma defence l'exemple de tous les Poëtes grecs et latins. Et, pour parler rondement, ces petits lecteurs poëtastres, qui ont les yeux si aigus à noter les frivoles fautes d'autruy, le blasmant pour un A mal escrit, pour une rime non riche, ou un poinct superflu, et, bref, pour quelque légère faute survenue en l'impression, monstrent évidemment leur peu de jugement, de s'attacher à ce qui n'est rien, laissant couler les beaux mots sans les louer, ou admirer.

Pour telle vermine de gens, ignorantement envieuse, ce petit labeur n'est publié, mais pour les gentils esprits, ardans de la vertu, et dédaignans mordre comme les mastins la pierre qu'ils ne peuvent digérer : certes, je m'asseure que tels débonnaires lecteurs ne me blasmeront, moy, de me louer quelque fois modestement, ny aussi de trop hautement célébrer les honneurs des hommes, favorisez par mes vers : car, outre que ma boutique n'est chargée d'autres drogues que de louanges et d'honneurs, c'est le vray but d'un poëte lyrique de célébrer jusques à l'extrémité celuy qu'il entreprend de louer. Et, s'il ne cognoit en luy chose qui soit digne de grande recommandation, il doit entrer dans sa race, et là chercher quelqu'un de ses ayeux, jadis braves et vaillans ; ou l'honorer par le tiltre de son païs, ou de quelque heureuse fortune, survenue, soit à luy, soit aux siens, ou par autres vagabondes digressions, industrieusement brouillant ores cecy, ores cela, et par l'un louant l'autre : tellement que tous deux se sentent d'une mesme louange.

Telles inventions encores te feray-je voir dans mes autres livres [1], où tu pourras (si les Muses me favorisent, comme j'espère) contempler de plus près les sainctes conceptions de Pindare, et ses admirables inconstances, que le temps nous avoit si longuement celées ; et feray encores revenir (si je puis) l'usage de la lire, aujourd'huy ressuscitée en Italie, laquelle lire seule doit et peut animer les vers, et leur donner le juste poids de leur gravité : n'affectant pour ce livre icy

[1] Les *Odes pindariques* de 1552.

aucun tiltre de réputation, lequel ne t'est lasché que pour aller descouvrir ton jugement, afin de t'envoyer après un meilleur combattant, au moins si tu ne te fasches dequoy je me travaille à faire entendre aux estrangers que nostre langue (ainsi que nous les surpassons en prouesses, en foy et religion), de bien loin devanceroit la leur, si ces fameux Sciamaches [1] d'aujourd'huy vouloient prendre les armes pour la défendre, et victorieusement la pousser dans les païs estrangers. Mais que doit-on espérer d'eux, lesquels, estans parvenus plus par opinion, peut-estre, que par raison, ne font trouver bon aux princes sinon ce qu'il leur plaist, et, ne pouvant souffrir que la clarté brusle leur ignorance, en mesdisant des labeurs d'autruy, déçoivent le naturel jugement des hommes, abusez par leurs mines. Tel fut jadis Bacchylide à l'entour d'Hiéron, roy de Sicile, tant notté par les vers de Pindare; et tel encores fut le sçavant envieux Callimaq, impatient d'endurer qu'un autre flattast les oreilles de son roy Ptolémée, mesdisant ceux qui taschoient, comme Ovide, gouster les mannes de la Royale grandeur. Bien que telles gens foisonnent en honneurs, et qu'ordinairement on les bonnette, pour avoir quelque titre de faveur : si mourront-ils sans renom et réputation, et les doctes folies des Poëtes survivront les innombrables siècles à venir, crians la gloire des princes, consacrée par eux à l'immortalité. »

Cette pièce est suivie d'un avertissement au lecteur qui mérite d'être signalé aux philologues : Ronsard y donne quelques explications sur l'orthographe de son livre.

Il commence par déclarer qu'il était bien résolu à suivre le système de L. Meigret; mais il a dû céder, ou à peu près, aux représentations de ses amis, qui, « plus studieux de son renom que de la vérité, » l'ont engagé à respecter « le vulgaire, l'antiquité, et l'opiniastre advis des plus célèbres ignorans de ce temps. »

Suit une longue sortie contre l'Y. Ronsard proscrit d'une manière presque absolue cet *abominable crochet* et veut conserver la lettre I « en sa naïve signification », même dans les mots ie, ieunesse, etc., jusqu'à ce qu'elle y soit remplacée par l'*I consonne*, « inventé par Meigret [2]. » Puis, il reprend :

[1] Ce mot vient-il de l'italien *sciamo*, *essaim*, un essaim de guèpes ou de frelons, *ignavum fucos pecus*? — [2] On aura déjà remarqué que Ronsard finit par user comme tout le monde, et abuser de l'y. Ce passage me justifiera d'avoir dans toutes mes autres citations remplacé l'I voyelle par l'I consonne. Un texte

« Et si tu m'accuses d'estre trop inconstant en l'orthographe de ce liure, escriuant maintenant espee, épée, accorder, acorder, vétu, vestu, espandre, épandre, blasmer, blâmer, tu t'en dois collerer contre toy mémes, qui me fais estre ainsi, cherchant tous les moiens que ie puis de seruir aux oreilles du sçavant, et aussi pour accoustumer le vulgaire à ne regimber contre léguillon, lors que on le piquera plus rudement, monstrant par cette inconstance, que si i'estois receu en toutes les saines oppinions de l'orthographe, tu ne trouverois en mon livre presque vne seulle forme de l'escriture, que sans raison tu admires tant. T'asseurant qu'à la seconde impression ie ne feray si grand tort à ma langue que de laisser étrangler vne telle uérité, sous couleur de vain abus. »

Enfin, après avoir réclamé la liberté de changer quelquefois la forme des mots, en y remplaçant, retranchant ou ajoutant une lettre, comme les grecs et les latins lui en ont donné l'exemple, et le droit de se répéter, comme Homère, lorsqu'il a bien dit, Ronsard termine ce second morceau aussi *rondement* que le premier :

« Ie parle à ceux qui misérablement espient le moyen pour blasonner les escrits d'autruy, courroussés peust estre, pour m'ouir souvent redire le miel de mes vers, les ailes de mes vers, l'arc de ma Muse, mes vers succrez, vn trait ailé, empaner [1] la memoire, l'honneur alteré des cieux, et autres semblables atomes par lesquels i'ay composé le petit monde de mes inuentions. Quand tels Grimaus ne reprennent d'vn poëme que telles choses, ou (comme i'ay des-ja dit) quelque petit mot, non richement rimé, ou vne virgule pour vn point, ou l'orthographe, lors le Poëte se doit asseurer d'auoir bien dit, voire de la victoire, puis que ses aduersaires mal embatonnez, le combatent si foiblement. »

Ce ton hautain provoque les répliques et prête à la raillerie. Fontaine ne paraît pas si mal *embatonné* lorsqu'il dit à Dubellay dans le *Quintil-Censeur* :

« .... Ton Ronsard trop et très arrogamment se glorifie avoir amené la lyre grecque et latine en France, parce qu'il nous faict bien esbahyr de ces gros et estranges motz strophe et antistrophe. Car jamais (par adventure) nous n'en oysmes parler ; *jamais nous n'avons leu Pindare.* Mais cependant il crese les Muses *bien peignées*, et les *arme d'un arc*, comme nymphes de Diane, et *du sien arc vise à frapper* les princes. Gardez le coup !... Qui demanderoit au plus

---

du seizième siècle est trop difficile à lire si l'on ne prend pas la liberté, tout en respectant d'ailleurs la forme et l'orthographe des mots, de rétablir le J et le V, d'accentuer l'e, partout où il n'est ni muet, ni suivi d'un s ou d'un z, de remplacer le v et l'ü par u, et quelquefois l'u par ù, de corriger quelques fautes de copie ou d'impression tout à fait évidentes, enfin de modifier la ponctuation qui est si peu régulière et presque toujours vicieuse. Je l'ai fait sans scrupule. Mais je n'ai fait que cela. — [1] Empenner.

sçavant de vous quel instrument est et fut *lyra*, et la manière d'en sonner ou jouer, et la forme d'icelle, nombre de cordes et accordz, et la manière de chanter les vers dessus ou sur la fluste, je croy que le plus habille se trouveroit moindre en cela qu'un petit rebecquet et flusteur de village. Pour ce n'abaissez point la poésie à la menestrerie, violerie et flageolerie... »

Mais on avait beau railler : Ronsard ne craignait ni le *bâton* de Fontaine, ni la *tenaille* de Mellin.

5. Première préface de la Franciade.

(Ed. de 1572.)

Encore que l'histoire en beaucoup de sortes se conforme à la poësie, comme en véhémence de parler, harangues, descriptions de batailles, villes, fleuves, mers, montaignes, et autres semblables choses, où le poëte ne doibt non plus que l'orateur falsifier le vray, si est-ce quand à leur sujet ils sont aussi eslongnez l'un de l'autre que le vraysemblable est eslongné de la vérité. L'histoire reçoit seulement la chose comme elle est ou fut, sans desguisure ny fard, et le poëte s'arreste au vraysemblable, à ce qui peut estre, et à ce qui est desjà receu en la commune opinion. Je ne veux conclure qu'on doive effacer du rang des poëtes un grand nombre de Grecs et Latins, pour honnorer d'un si vénérable tiltre Homère, Virgile, et quelques autres pareils d'invention et de sujet : j'ose seulement dire (si mon opinion a quelque poix) que le poëte qui escrit les choses comme elles sont, ne mérite tant que celuy qui les feint et se recule le plus qu'il luy est possible de l'historien : non toutefois pour feindre une poësie fantastique comme celle de l'Arioste, de laquelle les membres sont aucunement beaux, mais le corps est tellement contrefaict et monstrueux qu'il ressemble mieux aux resveries d'un malade de fièvre continue qu'aux inventions d'un homme bien sain.

Il faut que l'historien, de poinct en poinct, du commencement jusqu'à la fin, déduise son œuvre, où le poëte, s'acheminant vers la fin, et redevidant le fuzeau au rebours de l'histoire, porté de fureur et d'art (sans toutesfois se soucier beaucoup des reigles de grammaire) et sur tout favorisé d'une prévoyance et naturel jugement, face que la fin de son ouvrage par une bonne liaison se raporte au commencement.

Je dy cecy pource que la meilleure partie des nostres pense que la *Franciade* soit une histoire des Rois de France, comme si

j'avois entrepris d'estre historiographe et non poëte : bref, ce livre est un roman comme l'*Iliade* et l'*Æneïde*, où, par occasion, le plus brefvement que je puis, je traitte de nos princes, d'autant que mon but est d'escrire les faits de Francion, et non de fil en fil, comme les historiens, les gestes de nos rois.

Et si je parle de nos monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet, tu dois sçavoir, Lecteur, que Virgile (comme en toutes autres choses) en cette-cy est plus heureux que moy, qui vivoit sous Auguste, second Empereur, tellement que n'estant chargé que de peu de Rois et de Césars, ne devoit beaucoup allonger le papier, où j'ay le faix de soixante et trois Rois sur les bras.

Et si tu me dis que d'un si grand nombre je ne devois eslire que les principaux : Je te responds que Charles nostre seigneur et roy, par une généreuse et magnanime candeur, n'a voulu permettre que ses ayeulx fussent préférez les uns aux autres, à fin que la bonté des bons, et la malice des mauvais, luy fussent comme un exemple domestique, pour le retirer du vice, et le pousser à la vertu.

Au reste, j'ay patronné mon œuvre (dont ces quatre premiers livres te serviront d'eschantillon) plustost sur la naïve facilité d'Homère que sur la curieuse diligence de Virgile, imitant toutesfois à mon possible de l'un et de l'autre l'artifice et l'argument, plus basty sur la vraysemblance que sur la vérité ; car, pour ne dissimuler ce qu'il m'en semble, je ne sçaurois croire qu'une armée grecque aye jamais combatu dix ans devant Troye : le combat eust esté de trop longue durée, et les chevaliers y eussent perdu le courage, absents si longtemps de leurs femmes, enfans et maisons, aussi que la coustume de la guerre ne permet qu'on combate si longuement devant une forte ville, en un païs estranger. Et davantage je ne sçaurois croire que Priam, Hector, Polydame, Alexandre, et mille autres tels ayent jamais esté, qui ont tous les noms greqs, inventez par Homère : car, si cela estoit vray, les chevaliers troyens eussent porté le nom de leur païs phrygien ; et est bien aisé à cognoistre, par les mesmes noms, que la guerre troyenne a esté feinte par Homère, comme quelques graves auteurs ont fermement assuré : les fables qui en sont sorties depuis sont toutes puisées de la source de cest Homère, lequel, comme fils d'un Dæmon, ayant l'esprit surnaturel, voulant s'insinuer en la faveur et bonne grace des Æacides, et aussi (peut estre) que le bruit de telle guerre estoit receu en la comune opinion des hommes de ce temps là, entreprit une si divine et parfaite poësie pour se rendre et ensemble les Æacides par son labeur à jamais tres honorez.

Je sçay bien que la plus grande partie des historiens et poëtes sont du costé d'Homère ; mais, quand à moy, je pense avoir dit la vérité, me soumettant toujours à la correction de la meilleure opinion. Autant en faut estimer de Virgile, lequel, lisant en Homère qu'Ænée ne devoit mourir à la guerre troyenne, et que sa postérité relèveroit le nom phrygien, et voyant que les vieilles annales de son temps portoyent qu'Ænée avoit fondé la ville d'Alba où depuis fut Rome, pour gaigner la bonne grace des Césars, qui se vantoyent estre sortis d'Iule, fils d'Ænée, conceut cette divine Ænéide qu'aveq toute révérence nous tenons encores aujourd'huy entre les mains.

Suivant ces deux grands personnages, j'ay fait le semblable : car, voyant que le peuple françois tient pour chose tres-assurée selon les annales, que Francion, fils d'Hector, suivy d'une compaignie de Troyens, apres le sac de Troye, aborda aux palus Mæotides, et de là plus avant en Hongrie : j'ay allongé la toille, et l'ay fait venir en Franconie, à laquelle il donna le nom ; puis en Gaule, fonder Pâris, en l'honneur de son oncle Pâris. Or il est vray-semblable que Francion a fait tel voyage, d'autant qu'il le pouvoit faire, et, sur ce fondement de vraysemblance, j'ay basti ma Franciade de son nom : les esprits conçoivent aussi bien que les corps.

Ayant donc une extresme envie d'honorer la maison de France, et par sur tout le roy Charles neufiesme mon prince, non seulement digne d'estre loué de moy, mais des meilleurs escrivains du monde, pour ses héroïques et divines vertus, et dont l'espérance ne promet rien de moins aux François que les heureuses victoires de Charlemaigne son ayeul, comme sçavent ceux qui ont cet honeur de le cognoistre de pres ; et ensemble desirant de perpétuer mon renom à l'immortalité : fondé sur le bruit commun, et sur la vieille créance des Chroniques de France, je n'ay sceu trouver un plus excellent sujet que cestui-cy.

Or, comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent un bon air, une saine maison, un riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi j'ay choisi le plus riche argument, les plus beaux vers et le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon livre, et soutenir mon labeur.

Et si tu me dis, Lecteur, que je devois composer mon ouvrage en vers alexandrins, pour ce qu'ils sont pour le jourd'huy plus favorablement receuz de nos seigneurs et dames de la court, et de toute la jeunesse françoise, lesquels vers j'ay remis le premier en honeur : je te responds qu'il m'eust esté cent fois plus aisé d'escrire mon œuvre

en vers alexandrins qu'aux autres, d'autant qu'ils sont plus longs, et par conséquent moins sujets, sans la honteuse conscience que j'ay qu'ils sentent trop leur prose. Or tout ainsi que je ne les aprouve du tout, si ce n'est en tragédies, ou versions, aussi je ne les veux du tout condamner, j'en laisse à chacun son libre jugement pour en user comme il voudra : je revien seulement à ce qui touche mon fait.

Je ne doute qu'on ne m'accuse de peu d'artifice en ce que la harangue de Jupiter au commencement de mon premier livre est trop longue, et que je ne devois commencer par là ; tu dois scavoir que trente lignes de latin en vallent plus de soixante de nostre françois, et aussi qu'il failloit que je me servisse de l'industrie des Tragiques, où quand le poëte ne peut desmesler son dire, et que la chose est douteuse, il fait toujours comparoistre quelque Dieu pour esclaircir l'obscur de la matière. Les hommes ne sçavoient comme Francion avoit esté sauvé du sac de Troye : un seul Jupiter le sçavoit. Pour ce, j'ay esté contraint de l'introduire pour mieux desnouer le doute, et donner à comprendre le fait, et mesmes à Junon, laquelle est prinse icy, comme presque en tous autres poëtes pour une maligne nécessité qni contredit souvent aux vertueux, comme elle fit à Hercule : mais la prudence humaine est maistresse de telle violente fatalité.

Si tu vois beaucoup de feintes en ce premier livre, comme la descente de Mercure, l'ombre d'Hector[1], la venue de Cybèle, Mars transformé, j'ay esté forcé d'en user, pour persuader aux exilez de Troye que Francion estoit fils d'Hector : lesquels autrement ne l'eussent creu, d'autant qu'ils pensoyent que le vray fils d'Hector estoit mort, et aussi que Francion avoit toujours esté assez pauvrement nourri, sans autorité royalle, ny aucun degré de médiocre dignité.

Quelque autre, curieux en l'œuvre d'autruy, me reprendra de quoy je n'ay suivy la perfecte reigle de poësie, ne commenceant mon livre par la fin, comme faisant embarquer Francion encore jeune et mal expérimenté : celuy doit entendre qu'Hélénin son oncle l'avoit desja envoyé en plusieurs beaux voyages, pratiquer les mœurs des peuples et des rois : et qu'à son retour en Cahonie où son oncle et sa mère habitoyent, fut pressé de partir par la contrainte du destin, imitant en cecy plustost Apolloine Rhodien que Virgile, d'autant qu'il m'a semblé meilleur de le faire ainsi. Et si tu me dis qu'il combat trop tost et en trop bas aage le tyran Phouère, je te responds qu'Achille

[1] J'ai déjà dit que cet épisode, ainsi que le discours de Jupiter à Junon, avaient été supprimés plus tard par Ronsard lui-même.

combatit en pareil aage, et renversa les forteresses des alliez de Troye, ayant à peine laissé la robbe de femme qu'il portoit. Son fils Pyrrhe fit de mesme, et beaucoup davantage, si nous voulons croire à Quinte Calabrois.

Or, Lecteur, pour ne te vouloir trop vendre ma marchandise, ny aussi pour la vouloir trop mépriser, je te dy qu'il ne se trouve point de livre parfait, et moins le mien, auquel je pourrai, selon la longueur de ma vie, le jugement et la syncère opinion de mes amis, adjouter ou diminuer, comme celuy qui ne jure en l'amour de soy mesmes, ny en l'opiniastreté de ses inventions.

Je te supliray seulement d'une chose, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers, et accomoder ta voix à leur passion, et non comme quelques uns les lisent, plustost à la façon d'une missive, ou de quelques lettres royaux que d'un poëme bien prononcé : et te suplie encore de rechef où tu verras cette merque ! vouloir un peu eslever ta voix pour donner grace à ce que tu liras.

Bref, quand tu auras acheté mon livre, je ne te pourray empescher de le lire ny d'en dire ce qu'il te plaira, comme estant chose tienne ; mais, devant que me condamner, tu pourras retenir ce quatrin par lequel j'ay fermé ce préface pour fermer la bouche à ceux qui de nature sont envieux du bien et de l'honneur d'autruy :

Un list ce livre pour aprendre,
L'autre le list comme envieux :
Il est aisé de me reprendre,
Mais malaisé de faire mieux.

6. Pièces rares et variantes à recueillir dans les éditions originales.

Cette préface de la *Franciade*, négligée par Richelet comme par Galland, montrerait assez qu'il peut être utile de consulter les éditions originales.

Les *Elégies* de 1565 sont aussi précédées de quelques pages écrites en prose : c'est une épître dédicatoire adressée « à la Majesté de la royne d'Angleterre ». Ronsard y célèbre la paix inespérée, *miraculeuse,* qui unit enfin deux nations séparées depuis *tant de siècles* par des *rancunes* et *dissensions presque naturelles.* Il félicite son siècle de vivre sous cette *prudente gynœcocratie* (la France, l'Angleterre et l'Ecosse étaient à cette époque gouvernées par des femmes). C'est pour plaire à Catherine de Médicis, en même temps que pour envoyer jusque dans les

royaumes étrangers son nom et les *honneurs des Françoys*, qu'il dédie à la reine Elisabeth ce livre « qui contient en la plus grande part les joustes, tournoys, combatz, cartelz et mascarades représentez en divers lieux par le commandement de Sa Majesté pour joindre et unir davantage, par tel artifice de plaisir, noz princes de France, qui estoient aucunement en discord ».

Outre ces préfaces, qui sont fort rares et à peu près oubliées, on recueille, ça et là, dans les premières éditions, des dates ou d'autres renseignements historiques, fournis, soit par les titres même et les dédicaces, soit par les priviléges royaux et les contrats passés entre le poète et ses libraires, soit par les variantes du texte.

L'éditeur de 1617 a bien songé à réimprimer les pièces que Ronsard a condamnées entièrement, mais non les passages qu'il a supprimés dans les morceaux qu'il conservait; il l'aurait pu malaisément; car, si l'on entreprenait jamais de donner une édition critique des œuvres de Ronsard, les variantes y tiendraient autant de place que le texte même.

Elles ne seront donc jamais publiées, mais elles méritent d'être quelquefois étudiées. J'ai fait, à peu près pour tous les poèmes dont je voulais parler, une collation très-attentive des éditions dont j'ai pu disposer, et j'aurais désiré, pour éclaircir ce que j'en ai dit, insérer dans ces notes quelques fragments des odes pindariques et de la *Franciade* en indiquant avec un soin minutieux toutes les modifications successives apportées au texte. Mais ces citations, à moins d'être tout-à-fait insuffisantes, auraient pris une assez grande place; et je dois me borner à redire d'une façon moins vague, pour justifier les comparaisons que j'ai établies entre les diverses parties des œuvres de Ronsard et entre les différentes époques de sa vie, combien varient, d'après le genre et la date des ouvrages, le nombre et l'importance des corrections.

De tous les recueils, celui qui a subi le moins de changements, c'est celui des odes pindariques; à partir de 1560, elles ont gardé la place d'honneur en tête du premier livre des odes, et on n'en trouve pas une seule parmi les pièces supprimées en 1584. L'ode à L'Hôpital se lit encore aujourd'hui à-peu-près telle qu'on la lisait en 1552.

Mais à mesure qu'on passe des odes pindariques aux hymnes, des hymnes aux *discours sur les misères de ce temps*, de ces discours à la *Franciade*, les variantes deviennent plus considérables.

C'est que Ronsard, dans sa jeunesse, suivait lui-même cette règle qu'il a posée dans son *Art poétique*.

« Tu seras laborieux à corriger et limer tes vers, et ne leur pardonneras non plus qu'un bon jardinier à son ente lorsqu'il le voit chargé de branches inutiles...

tu ne dois jamais rien mettre en lumière qui n'ait premièrement esté veu et reveu de tes amis, que tu estimeras les plus experts en ce mestier... »

Parvenu à l'âge mûr, il composait plus vite et se pressait davantage de publier Ce n'était pas seulement une faiblesse, comme je l'ai montré : si nous en croyons Binet, c'était un calcul. Ronsard trouvait ainsi moyen de consulter le public sur ses ouvrages avant d'y mettre la dernière main ; et il ajournait à l'édition suivante ses corrections.

Il y avait là une double imprudence : Ronsard livrait au lecteur le secret de ses défauts, et perdait l'habitude de se châtier. Il ne faut jamais remettre l'heure d'être sévère pour soi-même. Du moins, l'heure venue, Ronsard ne l'était pas à demi.

7. Pièces rares publiées dans des recueils étrangers.

On peut trouver encore quelques poésies qui ont été publiées isolément sous le nom de Ronsard, mais dans des recueils étrangers, et qu'on a négligé de réunir à la collection de ses œuvres.

La plus digne d'être citée est l'ode (*Des beautez qu'il voudroit en s'amie*), dont il parlait dans sa préface et que Peletier du Mans a publiée parmi les siennes en 1547[1]. L'ode est de tout point médiocre ; mais c'est le premier ouvrage de Ronsard qui ait paru ; et, même parmi ceux qui furent publiés plus tard, on en trouve peu qui remontent à une date antérieure. (Voyez le *Plutus* et une *Ode à Maclou de la Haie*, 1544.)

Les cartes de la Bibliothèque impériale indiquent, parmi d'autres pièces relatives à l'histoire de France (à la suite de trois sonnets : *A l'autheur de la description de l'entrée de Charles IX à Paris ; En l'honneur de la reine Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, roy de France; A l'Hyménée*, sur le mariage du roy Charles IX avec Elisabeth d'Autriche), un *sonnet sur les armoiries de la ville de Paris, 4°;* et, dans un autre recueil, un *sonnet aux Jésuites*, 1611, in-8°, dont je n'ai pû malheureusement, malgré la bienveillance et l'empressement de M. Ravenel, obtenir la communication. Ces deux dernières pièces semblent mériter qu'on les cherche.

Faut-il mentionner aussi une *priapée* insérée dans le *Parnasse satyrique?* Si cette pièce n'est pas un simple emprunt fait aux *Gayetez*,

[1] *Œuvres poétiques*, Paris, Michel Vascosan, in-12, f. 79.

Ronsard en eût assurément désavoué la publication. Il n'aimait pas les vers obscènes, mais les

chastes vers d'une Muse très-sainte,
Qui parle sagement, et qui point ne rougit
De honte, ny l'auteur ny celuy qui le lit;
(T. VIII, p. 519. à J. Morel.)

et, bien qu'on trouve dans les recueils de ses œuvres publiés par lui ou d'après ses mémoires, des pièces moins chastes, il faut lui rendre cette justice qu'elles n'y sont pas nombreuses. Au seizième siècle, on compterait peu d'écrivains plus réservés.

II. PIÈCES INÉDITES.

1. Œuvres, Lettres et Notes inédites mentionnées par Binet dans la VIE DE RONSARD.

Aux variantes et aux pièces rares recueillies dans les éditions originales un éditeur serait heureux de joindre quelques pièces inédites. Indépendamment des œuvres de Ronsard que nous possédons, on sait qu'il a existé :

1° Les quatre derniers actes de sa traduction du *Plutus* d'Aristophane. Il faut croire qu'ils ont échappé aux recherches de l'éditeur de 1617.

2° Le plan des quatorze premiers livres de la *Franciade*, que Binet a vu, mais qui fut sans doute détruit, puisque J. Guillot n'en parle pas et n'écrit que sous sa propre inspiration. Binet, qui estime que, si cette *divine Franciade* n'a pas été achevée, « ce n'a pas esté faute de subject », aurait dû nous dire ce qu'il en savait.

3° Des satires, probablement anéanties par Ronsard lui-même :

« Il m'en a monstré quelques unes meslées à l'horatienne ; mais je croy qu'elles sont fort esgarées, d'autant que m'ayant recommandé et laissé ses œuvres corrigées de sa dernière main, pour y tenir l'ordre en l'impression suyvant les mémoires et advis desquels il s'est fié à moy, il me dit, quant aux satyres, que l'on n'en verroit jamais que ce qu'on en avoit veu, nostre siècle n'estant ny digne ny capable de correction. » (Binet, pag. 300.)

Ces dernières paroles sont de nature à nous faire regretter des œuvres qui auraient eu peut-être quelque intérêt historique, et qui, sans doute, n'auraient pas manqué de mérite littéraire, si l'on en juge par les passages satiriques épars dans les œuvres de Ronsard. (Préf. des *Odes* et de la *Franciade*, *Bocage royal, Discours sur les misères de ce temps, Responce aux ministres de Genève*.

4° Les *Mémoires et advis* sur ses ouvrages confiés à Binet, et dont Galland se servit pour publier l'édition de 1586-7.

5° Des lettres nombreuses, adressées particulièrement à Galland, dans

les dix dernières années de sa vie. Ces lettres, toutes familières, puisque les amis de Ronsard n'ont pas songé à les publier, nous feraient mieux connaître sa vie et son caractère, comme ces notes rédigées par lui sur ses propres ouvrages, nous feraient mieux connaître son esprit.

Elles n'étaient pas toutes sans intérêt, même sous le rapport de la forme, comme on en peut juger par ce passage de Binet :

« Le vingt-deuxiesme du mois d'octobre (deux mois avant sa mort), il escrivit au sieur Galland, et le sujet de ses lettres estoit qu'il estoit devenu fort foible et maigre depuis quinze jours; qu'il craignoit que les feuilles d'automne ne le vissent tomber avec elles; que la volonté de Dieu fust faicte, et qu'aussi bien, parmy tant de douleurs nerveuses, ne se pouvant soustenir, il n'estoit plus qu'un inutile fardeau sur la terre; le priant, au reste, de l'aller trouver, estimant sa présence luy estre un remède. »

Binet donne encore un passage d'une lettre écrite par Ronsard à Baïf sur la *Pædotrophie*, de Scévole de Sainte-Marthe; ce n'est plus une analyse, mais une citation textuelle :

« Bons Dieux ! quel livre m'avez-vous envoyé de la part du seigneur de Saincte-Marthe ! Ce n'est pas un livre, ce sont les Muses elles-mesmes, et, s'il m'estoit permis d'y asseoir jugement, je jure nostre Hélicon que je le voudrois préférer à tous ceux de nostre temps, voire quand Bembe, Naugere et le divin Frecastor en devroient estre courroucez. Car, considérant comme il a joint la splendeur du vers nombreux et savoureux à la belle et pure diction, la fable à l'histoire, et la philosophie à la médecine, je ne me puis tenir de m'escrier :

Deus, Deus ille, Menalca !

et de dire le siècle bienheureux qui nous a produit un tel homme. »

M. Lalanne, dans son *Catalogue des autographes volés,* nous apprend que la Bibliothèque impériale et celle de l'Institut ont possédé plusieurs lettres de Ronsard, adressées notamment à J. de Morel, maréchal-des-logis de Marguerite, duchesse de Bar, et J. Scévole de Sainte-Marthe. Une lettre à ce dernier est donnée par un catalogue de vente (Vente Saint-Julien, n° 344) pour une belle pièce d'une grande page, dans laquelle Ronsard parle de ses poésies. » J. de Morel, *Ambrunois,* et Sainte-Marthe ont été les amis de Ronsard qui a écrit des vers pour l'un et pour l'autre. Celui-ci, qui devait écrire son éloge, a pu solliciter de lui quelques lettres pareilles à celles que Brossette recevait de Boileau, et qui auraient donc pour nous le même prix que les *mémoires et advis* dont je viens de parler. Quoi qu'il en soit, les deux lettres indiquées par le catalogue existent sans doute encore, et on peut espérer en retrouver d'autres.

6° Enfin des discours en prose prononçés devant Henri III, dans les séances de son Académie. Mais je ne puis mieux faire que de rapporter textuellement ici l'intéressant passage de Binet :

.... Que s'il avoit à discourir, en présence ou par commandement des grands, avec quelque appareil, il disoit des mieux, tesmoin le *docte* discours qu'il fit *sur le subject des vertus actives,* qui se void encores *entre les mains des curieux*, et qu'il accompagna d'une généreuse et pareille action, par le commandement et en présence du roy Henry troisiesme, lorsque ce Prince voulut dresser l'*Académie de son Palais* et fit choix des plus doctes hommes de son royaume, pour apprendre à moindre peine les bonnes lettres par leurs rares discours, enrichis des plus belles choses qu'on peut rechercher sur un subject, et qu'ils devoient faire chacun à leur tour. Du nombre desquels furent choisis des premiers, avec Ronsard, le sieur de Pibrac, qui *estoit autheur de ceste entreprise*, et Doron, maistre des Requestes, Tyard, évesque de Chalons, Bayf, Desportes, abbé de Tyron, et le docte du Perron. »

2. Ronsard, académicien, moraliste et orateur. — Discours sur les vertus intellectuelles et morales.

D'Aubigné qui fut aussi de l'Académie dont parle Binet, en fait mention dans son *Histoire universelle :*

« ... C'ettoit une assemblée que le roy faisoit *deux fois la semaine en son cabinet*, pour ouïr les plus doctes hommes qu'il pouvoit, et *mesmes quelques dames* qui avoient estudié, sur un problème toujours proposé par celui qui avoit le mieux fait à la dernière dispute. »

Aux renseignements donnés par le biographe de Ronsard, d'Aubigné en ajoute un fort précieux, la date : ce passage se rapporte à l'année 1576.

On ne peut lire ce qui précède sans désirer connaître davantage une société qui sans doute ne se réunit pas longtemps, mais qui cependant a pu faire quelque chose pour les progrès de l'éloquence française, puisqu'elle réunissait régulièrement et à des intervalles si rapprochés, en présence d'un roy qui lui-même savait et parlait fort bien sa langue, des hommes tels que Ronsard, Pibrac, Desportes et Duperron.

Ce que l'on en sait suffit du moins pour que l'on ne confonde pas l'Académie *de palais* fondée par Pibrac et Henri III, avec l'Académie *de Poésie et de Musique* fondée par Baïf et Courville, et dont Charles IX avait accepté la présidence.

Peut-être en trouverait-on l'histoire dans un manuscrit que M. Géruzez signale, et je renvoie à une note de l'excellent article que l'habile professeur a publié sur Ronsard et les poètes de la Pléiade dans le *Plutarque français,* puis dans la deuxième édition de ses *Essais d'histoire littéraire,* T. I, p. 359. Ce manuscrit donnerait « le texte de conférences morales tenues en présence du roi. » La part prise en effet par Ronsard à l'éducation de Charles IX *(Institution pour l'adolescence du roy, etc.,* 1562) expliquerait comment M. Géruzez a fait remonter d'une quinzaine d'années la date de ces conférences. Il était en effet dans la destinée de Ronsard de *parler morale* successivement aux deux frères. Mais cette fois, les noms de Desportes et de Jamyn, qui figurent ainsi que Ronsard au nombre des orateurs, me ferait croire que le roi devant lequel il prononce des discours est Henri III, et que ces conférences auxquelles il prend part ne sont pas autre chose que les séances de l'Académie de Palais dont Binet et d'Aubigné nous ont signalé l'existence. Les morceaux contenus dans ce recueil auraient été réunis par un de ces *curieux* dont parle Binet. Je regrette qu'ils ne m'aient pas été communiqués.

Ces *curieux* ont un mérite ; les raretés qui *se voient entre leurs mains,* ne se voient guères de leur vivant ; ils sont un peu jaloux des trésors qu'ils gardent, mais ils les gardent, et, après eux et grâce à eux, presque toujours on les retrouve : il peut arriver qu'on cherche vainement une pièce là où il semble qu'elle devrait être, et qu'on ait ensuite l'heureuse fortune de la rencontrer là où jamais on n'aurait songé à la chercher.

M. Geffroy, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, qui rapporte des bibliothèques du Nord tant de documents dont on ne soupçonnait pas l'existence, a découvert, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Copenhague, un recueil analogue à celui que M. Paulin Pâris et M. Géruzez connaissent, et qui jette sur la question qui nous occupe incidemment, une vive lumière. Parmi plusieurs dissertations morales de divers académiciens, cette copie reproduit le texte de deux discours de Ronsard et de Desportes portant le même titre ; c'est Henri III qui a désigné le sujet ; Ronsard s'est chargé de démontrer la supériorité des vertus morales sur les vertus intellectuelles ; Desportes essaiera de prendre le parti des vertus intellectuelles contre les vertus morales : tâche ingrate pour un moraliste, et surtout pour un abbé. Il est vrai que l'abbé de Tyron fait des chansons pour Rosette et des sonnets pour Cléonice.

Avec l'empressement d'un ami et une libéralité qui est fort rare, même chez les riches, M. Geffroy a bien voulu mettre à ma disposition

la copie de ce discours « Des vertus intellectuelles et morales », qui est assurément l'une des pièces les plus curieuses d'une histoire qu'il nous doit et que nous attendons de lui.

Malgré la différence qu'on remarquera entre les titres, je ne doute pas que ce discours ne soit précisément le discours sur les vertus actives dont parle Binet, c'est-à-dire le meilleur que Ronsard ait prononcé et celui qui fut le plus applaudi. Desportes, avant de répondre à son adversaire, ne lui refuse pas ce témoignage qu'il a dit de *fort belles choses*. Pour nous, qui ne sommes plus sous le charme de la « généreuse action » dont il accompagna ses paroles, et qui ne devons plus à l'orateur que la vérité, nous dirons seulement qu'on rencontre dans ce discours des pensées assez délicates, de jolis traits, des expressions bien choisies et pittoresques.

Ronsard n'a pas de peine à distinguer dans l'âme deux *parties*, la raison et la passion :

« La partie raisonnable est celle où est l'intellect qui, comme ung grand cappitaine du hault d'un rempart, commande à ses soudars... »

« En la partie inférieure de l'âme, qui est la sensualité, il y a ung mouvement naturel que nous appelons passion, comme est ire, crainte, douleur, joye, tristesse, lesquelles tienent, comme dit Platon, du sang et du cœur, et qui sont presque dans le corps comme sont en la république les marchands et la noblesse. Le sang, comme siège de l'appétit, de concupiscence et désir, semble au marchand lequel appelle tousjours d'avoir plus qu'il n'a ; et le cœur ressemble à la noblesse qui, pleine de magnanimité, de force, d'ire, de colère, de courroux et d'ardeur, envoye de terribles impressions en l'entendement ; et la raison est au hault de la tour et au sommet de la teste, comme un roy en son trosne, ou le sénat en son pallais, corrigeant, amendant et fesant venir à obéissance telles passions et perturbations, et les contenant en leur debvoir. »

Il est plus difficile de distinguer absolument, dans la raison, les vertus intellectuelles des vertus morales :

« Qui voudra considérer la faculté de l'âme en ses deux parties, il trouvera que les vertus intellectuelles sont si jointes aux morales qu'il est bien malaisé de les pouvoir séparer : car qui conduiroit la sensualité et nostre brutalité, si ce n'estoit la prudence et la raison, qui, comme un bon cochier, conduit ses chevaux, et de loin prévoit s'il y a point quelque fosse, ou bourbier, ou torrent, de peur de se perdre, luy, son coche et ses chevaux. »

Mais, la distinction établie, Ronsard n'hésite pas à mettre la vertu et l'action beaucoup au-dessus de la science ; ainsi avait fait Socrate :

« Socrate fut le premier lequel, voyant les philosophes auparavant luy s'estre amuzez à la cognoissance des méthéores, et, tousjours plantez sur une mon-

tagne, avoient les yeux attachez aux nues pour savoir les causes des foudres, tonnerres, tempestes, comètes, nèges, gresles et telles impressions de l'air : luy, cognoissant que cela estoit inutille et qu'aussi bien, soit qu'on en sache la cause ou que on ne la sache point, ils ne laissent pas d'estre, il attira la philosophie qui estoit en l'air, comme on dict que les sorcières de Thessalie tirent la lune et la font venir en terre, la communicqua aux hommes et la logea dedans les citez, tournant la contemplation en l'action. »

Il est intéressant d'entendre un poète qui a chanté si souvent la campagne, célébrer aussi les mœurs pures des laboureurs :

« On ne laisse pas d'estre homme d'honneur et de vertu, et de vivre bien et sainctement, sans sçavoir telles curieuses vanités qui nous estonnent du nom seullement et dont l'effect n'est que vent. Voyez-vous pas nos laboureurs qui n'ont jamais appris que l'art de la charue : toutesfois, ils vivent en gens de bien et d'honneur ; s'il y a quelque probité, vertu, foy, simplicité, prudhommie au monde, elle est parfaitement entre les laboureurs. »

Et le poète va jusqu'à parler de l'ignorance et des vertus des sauvages du Canada et du Pérou, comme s'il se plaisait à rêver, bien loin de la France corrompue et déchirée par la guerre civile, dans ces « terres nouvellement trouvées, » l'âge d'or des pastorales !

Pour le fond, il faut surtout lui savoir gré d'avoir, au lieu de développer entre les vices et les vertus une antithèse banale, montré, d'une manière judicieuse, comment chacune de nos vertus tient le milieu entre deux excès opposés, qui sont les vices :

« Tempérance est une vertu de sçavoir commander aux voluptés sur deux extrémités, et bien contraires : l'un est ung débauchement et déréglement aux voluptés ; l'autre est une stupidité et hébétement des sens qui empesche que l'homme ne peut honnestement gouster quelque volupté...

» Force ou fortitude est une vertu d'endurer et soufrir les périls et les dangers, et, en temps et lieu, avec raison, s'exposer à la mort, si besoing en est, pour le service de sa patrie et de son prince. Ses contraires vices sont témérité et couhardise : le téméraire, sans raison ni sans occasion, se précipitera luy-mêmes au danger ; le couhard, encore que les trompettes animassent les pierres et que la bataille se donnast, aura [1] le cœur glacé de peur, sans avoir esguard ny à son devoir ny à la honte.

» Libéralité est une vertu qui despend son bien honnestement et splendidement, et qui prend plus plaisir à donner qu'à recevoir. Ses extrémités sont prodigalité et avarice : Vous voyez qu'un mauvais mesnager menge et dissipe en habillemens, festins et plaisirs, en peu de jours, le bien que ses ayeulx ont

---

[1] La copie porte « ayant ».

acquis avec cent ans de travail. Son autre contraire vice est l'avarice : l'avaricieux, encore qu'il ayt plains coffres d'argent, il se lerra plustost mourir de faim que d'en oster ung liard. »

On peut affirmer que la publication des discours moraux de Ronsard ne nuira pas à sa mémoire ; elle n'était pas non plus de nature à la servir beaucoup. Ces morceaux, quel qu'en soit le mérite, n'échappent pas toujours à cette froideur qui est l'écueil ordinaire du genre académique ; l'ordre des développements y manque un peu de rigueur ; le style, de mesure et de brièveté. Il est naturel qu'on retrouve dans tous les ouvrages du poète, surtout dans ceux qu'il dédaigna de publier, ses défauts habituels ; et c'est assez qu'on y puisse reconnaître en même temps ses qualités.

D'autres ouvrages nous avaient appris déjà que la prose de Ronsard n'est pas sans mérite ; mais, dans ces discours, ce qui est plus nouveau et ce qu'on aime à retrouver, c'est, je ne veux pas dire l'inspiration, mais le souvenir de Platon. Dans ses poèmes aussi, j'avais vu Ronsard emprunter aux *Dialogues* plus d'une idée et plus d'une expression. Cela est tout simple : on sait que quelques-uns de ces Dialogues sont, comme les Vies et les traités de Plutarque, un des textes grecs qu'on traduit le plus souvent au seizième siècle ; on voit l'*Apologie*, le *Criton*, devenir la lecture familière de tout le monde, des poètes et des dames « qui ont estudié », comme des magistrats. Ronsard a dû lire de préférence les poètes : cependant, même à côté d'Homère et de Pindare, Platon ne paraît pas avoir été trop négligé. Parfois même, on s'aperçoit, à la manière dont il analyse et définit les sentiments, qu'il connaissait quelque chose d'Aristote, probablement le second livre de la *Rhétorique*.

Je n'ai pas été aussi heureux que M. Geffroy, et les collections de Paris ne m'ont offert aucun manuscrit de Ronsard qui valût le discours conservé dans les archives de Copenhague ; et, malgré les indications de M. Lud. Lalanne et l'obligeant concours de MM. Michelant et Schweighœuser de la Bibliothèque impériale, je ne puis joindre à ces études que deux pièces nouvelles d'un mérite médiocre. Telles qu'elles sont, cependant, j'ai déjà eu lieu d'y faire allusion et d'y renvoyer dans le cours de la discussion, et le *Discours sur l'Envye*, dont Binet n'avait pas parlé, aura encore quelque intérêt, même à côté du discours sur les vertus *morales* ou *actives*.

3. Discours sur l'Envie.

(Paris, Biblioth. imp. Coll. Dupuy, 559)

« Sire, l'argument de l'envye est de soy mesmes si fascheux, espineux et pierreux et stérille[1], que proprement je le puis acomparer aux terres ingrates et infructueuses lesquelles trompent tousjours la peine du laboureur. et ne luy rendent à la fin, pour beaucoup de travail et d'espérance, sinon la cueillette d'une petite moisson. Toutesfoys, par vostre commandement, je feray, comme de coustume, le mieux que je porray.

» Indignacion, Hayne, Æmulation, Malveillance et Envye, sont choses diverses, comme il me semble, combien que, à les contempler de près, ce n'est qu'un seul arbre qui produict divers maulx, lesquelz ont tous pour object la douleur et la volupté.

» L'indignacion que les anciens appelloyent Némésis est ordinairement une passion bonne et louable de soy, comme venant d'une bonne cause : c'est quant nous sommes faschez, courroucez et indignez de l'injuste prospérité des meschans ou de ceulx qui parviennent aux richesses, estatz et honneurs, sans les avoyr méritez.

» Miséricorde est son contraire, qui se fasche de ce que les gens de bien sont affligez et tourmentez injustement; et l'indignation invétérée et conçue de longue main engendre la hayne, car de nature nous haïssons les meschans et vicieux comme peste de la République : toutesfois, nous n'en sommes pas envyeux, car les hommes ne désirent point estre meschanz ; au contraire nous les détestons, hayssons et aborrons.

» La haine s'estent encore plus loing, car elle appartient aussy bien aux bestes comme aux hommes. Les bestes n'ont point l'indignacion, l'æmulation, ny l'envye; comme le loup et la brebis, l'aigle et le cygne, le chat et le souriz; ou, si vous voulez faire mouryr de despit une panthère, qui hait l'homme à toute extrémité, il ne fault que luy monstrer le tableau où un homme sera portraict.

» L'æmulation est semblablement une passion louable, comme ayant son estre d'une bonne volonté d'ensuyvre et inmiter à ce qu'elle voit estre le plus excellent, ou n'estre autre. Telle affection est propre aux jeunes hommes à cause de l'abondance du sang; lesquelz pensent que

[1] *Stérille* et suivi dans la copie d'un mot illisible qui est probablement un substantif.

les choses difficiles leur seront facilles, quant ilz sont poussez d'une chaleur et d'une généreuse æmulation. On n'inmite jamais les choses basses, viles et abjectes, qui n'aportent point d'honneur à l'acteur, mais les excellentes et rares, tant les biens de l'ame que du corps, que de fortune, comme science, prudence, tempérance, richesse, honneur, dignité, beauté, grace, force, agilité et leur semblables. Quant on voit un homme docte, on s'essaye d'estre sçavant, pour acquérir réputation comme luy. Quant on voit ung homme riche, magnifique et libéral, on s'esforce avec toute opiniastreté d'amasser des biens, pour estre magnifique, libéral, pithoyable et miséricordieux comme luy. Quant on voit ung homme propre, courtoys et bien esprouvé, on s'estudie de l'inmiter afin de se rendre agréable comme il est. Somme, l'æmulation est tousjours généreuse, comme est inmitant ung patron généreux et vertueux.

» Son contraire est le mespris : c'est quant ung homme est si fier, ou si sot et si mal né, qu'il mesprise et aborre toutes vertus et toutes choses excellentes : tant s'en fault qu'il les daigne imiter.

» L'envye est le plus meschant et le plus villain vice de tous, comme celuy qui n'a pas pour subject les estrangers, mais frères, parens, voysins, compaignons, pareilz et amys. C'est une douleur et tristesse procédante d'ung lasche couraige et d'une abjecte et villaine pusillanimité de l'ame, qui se tourmente, ronge et lyme soymesmes de la prospérité, faveur, crédict, beauté, force, agillité, pudeur et sçavoyr, et, bref, de toute bonne fortune et prospérité qui arrivent à son pareil : passion qui rend l'envyeux extrémement tourmenté ; car, se desfiant de ses forces et de ses facultez, il entre en désespérance de pouvoyr esgaller, passer ou atteindre aux bons succez et heureuse prospérité de son compaignon, et s'oppose tant qu'il peut à son advancement. Or pource que telle envye se faict en plusieurs sortes, j'en diray seullement cinq ou six à cause de briefveté ;

» Tous ceulx qui sont d'ung mesme mestier, mesme condition et mesme profession, de mesme classe et de parenté, de mesme renom, richesse, beauté, agilité de corps, gloyre, estat, royauté, dignité, excellence ou faveur, sont tous envyeux les ungs des autres ; car les hommes veullent tousjours de nature, vaincre et surpasser en dignitez, honneurs, renom et crédit leurs pareilz et compaignons ;

» Ceulx qui sont illustrez et anoblys par actes généreux sont envyeux des autres qui les inmitent et pensent que celluy qui les suyt leur veuille arracher l'honneur sur lequel ils ont desja mis la main : tels furent Marius et Silla, Cæsar et Pompée ;

Ceulx entre lesquelz il n'y a guères différence d'honneur, de dignité

et de renom, et ne s'en fault guères qu'ilz ne soyent esgaulx, ou se surpassent de bien peu et sont inférieurs de bien peu, sont envyeux les ungs des autres ;

« Ceulx qui sont et qui veulent estre tenuz pour sages et sçavantz : comme Platon[1] voullut faire brusler les livres de Démocrite desquelz il avoyt tiré ses plus beaux escripts ;

» Ceulx qui sont prez voysins se portent rancune : car jamais on n'a procez ny débat contre ung estranger, ny contre ceulx que on ne cognoist point, ny contre ceulx qui sont mortz il y a longtemps ;

« Ceulx qui voyent que les aultres ont eu en peu de jours et sans grand peine ce qu'ilz n'ont sceu avoyr, ny espéré jamais recevoyr ny par travail, ny par longueur de temps, sont envyeux ;

» Ceulx qui voyent que les aultres possèdent les biens, faveurs et honneurs qu'ilz avoyent autrefoys et desquelz ilz avoyent autrefois jouy, comme les vieilles gens qui portent tousjours envye aux jeunes pource qu'ilz ont la beauté, la jeunesse et la santé qu'ilz soulloyent avoyr.

» On cognoist par là que la rancune n'est qu'une volunté maligne et desfaillante de bon cueur, qui se desfye et désespère de ne pouvoyr jamais atteindre aux honneurs de son compaignon.

» Au contraire, tous ceulx qui ont surmonté la fortune et qui, par la consummation de toute excellente vertu, sont montez en extréme degré de haulteur, ne sont plus ny envyeux ny envyez, mais, au lieu de l'envye, ils ont des malveuillans[2] et des ennemys.

» Alexandre, après qu'il eut par l'heureuse faveur du ciel gaigné toute l'Asie, n'avoyt point d'envyeux ; car il estoit monté si hault et en telle grandeur, que l'envyeux ne l'osoyt regarder, se désespérant d'attaindre au moindre de ses faictz. Il ne portoit point d'envye aussy à ses soldatz, ny à ses capitaines, d'autant qu'ilz estoyent constituez en moyndre dignité et qu'ilz ne pouvoyent jamais le surpasser.

» Les grandz personnages, montez au très hault et très extrème sommet de l'honneur, reluysent comme le soleil de midy qui ne fait guères d'humbre : c'est à dire que l'envye ne les suyt plus.

» Et tant s'en fault que on leur porte rancune que, en lieu d'en estre envyeux, on devient admirateur et adorateur de leur excellente vertu.

» Tel fut Alexandre qui eschappa l'envye, mais non la hayne des siens, laquelle à la fin le fist mouryr.

[1] Ronsard parle ici de Platon aussi légèrement que plus haut de Callimaque et d'Ovide : et nous avons assez répété que ce n'est pas un érudit. — [2] La copie porte *malveuillances*.

» Le proverbe qui dict que celluy est malheureux qui n'a point d'envyeux, ne s'entend que des basses et médiocres fortunes, et non de celles qui sont venues à toute extrémité de grandeur. Car l'envie est des pareilz et non de ceulx qui surpassent et franchissent de bien loing toute médiocrité.

» Or, de toutes les passions de l'ame irrésonnable, l'envye est la plus extréme ; car comme elle s'estouffe soymesme de sa fureur, elle-mesme par punition divine est aussi sa meurtrière, sa gesne et son torment ; et toutes les furiez, cerbères, arpies et gorgonnes des enfers ne sont que passetemps et jeux auprès de la rancune qui assiège le cueur de l'envyeux : elle ressemble aux vipères qui crèvent le ventre de leur mère en naissant, et à ces vers qui s'engendrent dans les arbres, qui, petit à petit, font des pertuys dans l'escorce, et, à la fin, les consument en pouldre et les font mourir, ou à la rouille qui, peu à peu, d'une dent sombre et sèche, mange, ronge et consume le fer et l'acier.

» Pour ce, les anciens ont comparé l'envye à l'ydre que Hercule tua, non pour porter cinquante testes, mais pour se nourryr, come faisoyt l'ydre dans les maraiz de Lerne de fange et de bourbier, en villaines pensées, ordes apréhensions[1] et venymeuses cogitacions, et comme dict Ovide, pour se paistre de couleuvres, d'aspictz et de serpentz. L'envyeux a le visaige plombé, les dents rouillées ; maigre par tout le corps, il ne dort jamais ; il est comme louche et ne regarde jamais droict, ny ne dresse les yeux vers le ciel, de douleur qu'il a de le voyr si beau ; et, come le labeur et lassitude travaille le corps, ainsi la rancune et l'envye travaille extrêmement l'esprit. Et comme on voit que les guespes et les freslons ne s'assoient et ne mangent jamais qu'ès plus belles fleurs, ainsi l'envye a pour subject de sa malice les plus belles vertus, qu'elle ronge en son cueur ; et se ronge elle mesme, voullant ronger et manger autruy ; et, qui plus est, son tourment le plus véhément est que toutes passions se peuvent honnestement décéler et déclairer ; mais jamais homme n'osa dire et confesser qu'il fût envyeux et jalloux de la prospérité d'autruy : tant l'envye est un vice abject, pusilanime et villain.

» Or, quant les esguillons, les poinctes et les crochets de la rancune ont totallement pénétré l'homme, et que sa raison est du tout chassée du logis, cette misérable peste n'engendre pas seulement des passions

[1] La copie porte : *hors des apréhensions*, ce qui ne fait aucun sens. Est-ce bien Ronsard lui-même qui aurait écrit ainsi, et ne paraît-il pas manifeste que la phrase n'a pu être écrite ainsi que sous la dictée ?

en l'ame; mais, par mainte longue et fascheuse malladye, elle s'aparoist au corps de l'envyeux, luy crève les yeux, luy saffrane et jaunist le corps, et luy presse si fort le cueur, comme estant espèce de tristesse, que souvent elle le fait tabide et phitisique; car telle peste, luy desrobant par une continuelle imaginacion sa force et vigueur du corps, le fait destiller et descouler peu à peu, comme la neige au soleil ou comme la cyre au feu, luy envoye en dormant des songes entrecoupez d'horribles fantosmes et d'espouvantables visions; et tellement sa mélancholye noyre l'agite et le tourmente qu'il tombe quelquefois en une lycanthropye et court les champs, pensant estre loup garou.

» Comme ceulx qui sont morduz d'ung chien enragé pensent tousjours voir en l'eau l'ymage du chien qui les a morduz, ainsi l'envyeux, par une faulce apréhension, songe et resve tousjours aux biens, honneurs, richesses et dignitez de son pareil, dont il est envyeux; et davantaige, par telle imaginacion et impression, corrompt si bien son sang qu'il luy sort par les yeux des vapeurs et subtilz esperitz venimeux, lesquelz esperitz, jetez par les rayons des yeux et entrez dans les yeux de ceulx qui les regardent, sont plus dangereux et veneneux que les basilicz, serpens et crapaux, et deviennent bien souvent lancez par la mélancholye, au lieu d'envyeux, fascinateurs et enchanteurs.

» On dit que l'envye voulut ung jour entrer au ciel, mais elle en fut repoussée par la déesse excellente[1], qui la feist tumber de hault en bas et descendre vers les hommes, d'autant qu'il n'y a point d'envye au ciel: la Lune n'en porte point au Soleil, ny le Soleil à la Lune, ny Mars à Vénus, ny Saturne à Jupiter; car ilz sont tous en leur genre acomplis et parfaictz.

» Le remede de se guéryr de telle peste est de penser jour et nuyt en nous mesmes, devant que le mal soyt violent: « que fay-je? Pourquoi me consume-je moy-mesme pour le bien d'autruy auquel je ne peux parvenir? » et, voyant les hommes plus misérables que nous, nous resjouyr de ce que nous ne sommes point en telle extrémité.

» Et fault se bender contre sa passion et repousser la rancune par sa vertu, et, en lieu d'envyeux, devenyr imitateurs, pour tacher à ressembler à celluy dont les vertus et les honneurs nous rendent jaloux et envyeux.

» Voila que j'avais à dire de ce cruel monstre, dont Dieu nous veuille garder par sa divine grace, et l'envoyer aux Tartares, Scittes et Turcs, pour très cruele punition et tourment de toute leur méchansseté. »

RONSARD;

[1] Je copie exactement, mais il manque évidemment quelque chose à cette phrase.

Dupuy, qui a conservé cette pièce, y a joint cette note :

Discours politique récité devant le feu Roy Henri 3 par feu Monsieur de Ronsard, et escrit de sa main.

La copie est *fort en désordre* comme celle du discours sur le poëme héroïque dont parle Binet ; ses feuillets se suivent mal ; elle est sans rature, mais d'une écriture très-difficile, et que je n'aurais pas reconnue pour celle de Ronsard. Au surplus, je n'oserais me prononcer, n'ayant encore vu de sa main que trois corrections et une dédicace, autographe authentique qui ajoute à la valeur de l'exemplaire d'*Elégies, Mascarades et Bergerie*, 1565, que possède la Bibliothèque impériale. (Sur le titre : « *Pour Monsieur de Fictes. Ronsard;* f° 3, *les;* f° 41, v° : *chevaux* pour cheveux ; f° 42, v° : *voz* pour nos.) Ces mots sont d'une grande écriture ferme et nette, tandis que le *Discours sur l'Envie* est presqu'illisible.

4. Lettre de Ronsard au Chapitre de Saint-Martin, de Tours.

(Paris, Bibl. impér. Coll. Gaignières, 640, p. 157.)

Par cette lettre, écrite en latin, Ronsard, prieur de Saint-Cosme, et, à ce titre (cf. *Gallia christiana*, T. IV, p. 611) l'un des dignitaires semainiers de Saint-Martin de Tours, prie les membres du chapitre de le faire remplacer dans ses fonction aux fêtes prochaines. Le motif mérite d'être remarqué : c'est Charles IX qui retient son poète à Paris pour qu'il travaille sans relâche à la *Franciade*. Il y a deux mois à peine que les quatre premiers chants ont paru ; on doit donc en croire Ronsard :

Si le roy Charles eust vescu,
J'eusse achevé ce grand ouvrage.

Ronsard est conseiller et aumônier de Charles IX, comme il l'était de Henri II et de François II. Le gentilhomme signe et scelle de son sceau, avec trois poissons sur l'écusson. (cf. Binet, p. 239.)

« Venerabilibus et circumspectis viris decano, thesaurario et capitulo insignis ecclesiæ beatissimi Martini Turonensis ad Romanaum ecclesiam nullo medio pertinentis,

Petrus de Ronsard, serenissimi domini nostri Caroli Francorum regis christianissimi consiliarius et eleemosinarius, necnon prioratus conventualis sancti Cosme de Insula prope Turones, ordinis sancti Augustini membri, a dicta vestra

insigni ecclesia dependentis, ac eidem jure ordinario et lege diocesana immediate subjecti, prior commendatarius, ac unus ex octo dignitatibus hebdomadariis vestræ ecclesiæ,

Reverentiam, obedientiam et subjectionem, tantis viris et patribus debitas.

Placuit præfatæ majestati regiæ nos animum nostrum ad versibus præclara hujus nostræ Galliæ gesta ad hæc usque nostra tempora scribendum et in lucem emittendum, quo ne videatur sopita tot generosorum virtus, appellere[1], jam, procul dubio cœlestis gratiæ dono, hujus operis limina salutavimus, ac eadem gratia prosequemur. Quamobrem ut hebdomadem ipsam, quam in præfata vestra ecclesia nostri prioratus, hujusmodi ratione[2], in propria (cessante legitimo impedimento), vel per capacem ejusdem vestræ Ecclesiæ facere tenemur, per vos deputandum, vel a nobis jam deputatum et commissum, tantisper regiæ majestati serviemus, vel quamdiu vestris venerandis circumspectionibus placuerit, fieri permittatis, rogo atque obsecro. Me hac vestra gratia et munificentia fruentem gratum ac memorem perpetuo præstabo.

Datum et actum Parisiis sub signo et sigillo nostro, die XIa mensis Novembris, anno Domini MDLXXII.

Ainsi signé *(fac simile)* RONSARD.

Scellé en cire rouge entre deux papiers sur lacs de parchemin.

(Ici le fac simile de l'écusson, trois poissons; puis au verso :)

Et sur le dos est écrit :

« Le penultᵉ jour de noveᵉ l'an 1572, ces présentes lettres ont esté présentées au chapitre de l'Eglise de Mʳ S. Martin dudit Tours par fr. Toussaint Morand, soubz-prieur dud. prieuré. Mʳˢ du chapⁱᵉ de lad. Eglise ont dict qu'ilz excusoient et de faict ont excusé led. sʳ Prieur pour les causes mentionnées au blanc de l'autre part, faisant faire ses sepmaines qu'il est tenu faire, et ce par personne capable, jusques à ung an. — Faict au chap. de lad. Eglise monsʳ s. Martin, les jour et an que dessus.

Par chapitre, QUERCEROT.

J'ai rétabli l'orthographe du texte latin ; on voit ce qu'il faut penser des paroles de Sainte-Marthe « *latine doctissimus* » : Ronsard avait beaucoup lu les latins, mais il ne savait pas écrire leur langue. Binet nous dit :

« En sa première jeunesse, il s'estoit addonné à la muse latine, et de fait nous avons veu *quelques* vers latins de sa façon *assez passables*, comme ceux

---

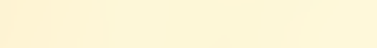
[1] Le texte est clair, malgré l'embarras de la phrase : Le roi veut que Ronsard s'applique (animum appellat) à écrire en vers et mettre en lumière les gloires de la France jusqu'à ce jour (ad hæc usque nostra tempora). Guillot ne s'y est donc pas trompé, et ce n'est pas trop des trois chants qu'il a donnés aux prophéties d'Hyante. — [2] « De la manière suivante : soit en personne, soit par un délégué. »

qu'il adresse au cardinal de Lorraine et à Charles evesque du Mans et cardinal de Rambouillet, les épigrammes contre quelques ministres et le Tombeau du Roy Charles IX, mais qui monstrent par quelque contrainte forcée, ou qu'il n'y estoit point entièrement né, ou qu'il ne s'y plaisoit pas... »

Ronsard dit lui-même très-ingénument à Lescot (T. VIII, p. 178) :

> Je fus premièrement curieux du latin ;
> Mais voyant par effect que mon cruel destin
> Ne m'avoit dextrement pour le latin faict naistre,
> Je me fy tout François, aimant certes mieux estre
> En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier,
> Que d'estre sans honneur à Rome le dernier.

S'il en est ainsi, nous devons nous applaudir qu'il n'ait pas mieux su le latin.



METZ — IMP. F. BLANC. — 1854

ERRATA.

L'auteur de ce livre, obligé de corriger les épreuves avec une certaine précipitation, y a laissé échapper un nombre assez considérable de fautes. Il croit inutile d'énumérer celles qui altèrent l'orthographe ou même la ponctuation sans rendre obscur le sens des phrases. Mais il s'empresse de relever plusieurs erreurs graves qui, sans doute, empêcheraient le lecteur d'accorder à ses recherches la confiance qu'elles méritent par le soin minutieux avec lequel elles ont été faites.

Page 11, ligne 9, au lieu de 1448, il faut lire 1488, qui est la date de la première édition des deux grands poèmes d'Homère.

Page 182, ligne 34-5, il faut lire : l'*Électre* de Lazare de Baïf (1537).

Page 83, ligne 5. L'auteur regrette d'avoir attribué à Ronsard un mot que Rabelais a mis dans la bouche de l'écolier limousin une vingtaine d'années avant que Ronsard ne *pindarisât*.

Page 187, en note. Il regrette surtout d'avoir pu, dans une étude consacrée à Homère et à Pindare aussi bien qu'à Ronsard lui-même, demander à l'italien la racine d'un mot qui est tout simplement grec : un *Sciamache* n'est pas autre chose qu'un homme qui se bat contre des ombres, qui s'épuise en vains efforts (σκιαμαχέω).

En ce qui concerne l'orthographe des noms propres, il eût mieux valu écrire en deux mots les noms de Du Bellay et de Du Bartas : on a pu dire *Bellay*, et Ronsard lui-même a dit : *le Bartas*.



